



HAL
open science

**”AGUETO” DE MAURÏCI RAIMBAULT édition
traduite, présentée et annotée par Emmanuel Desiles**

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. ”AGUETO” DE MAURÏCI RAIMBAULT édition traduite, présentée et annotée par Emmanuel Desiles. L’ASTRADO, 2015, 2-85391-110-8. hal-04402603

HAL Id: hal-04402603

<https://hal.science/hal-04402603>

Submitted on 18 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MAURÏCI RAIMBAULT
MAURICE RAIMBAULT

AGUETO

AGATHE

ROUMAN

*Traduction, notes et avant-propos
par Emmanuel Desiles (Université d'Aix-Marseille)*

L'ASTRADO
7, Les Fauvettes – 13130 Berre-L'Étang

ISBN 2-85391-110-8
© by L'ASTRADO
2015

AVANT-PROPOS

Il est des dates qui marquent l'Histoire. Il en est d'autres qu'on oublie. Parfois, curieusement, ce sont les mêmes.

Qui sait encore que le premier roman de mœurs français fut l'*Histoire comique de Francion* publiée par Charles Sorel en 1623¹ ? Et qui sait que, exactement 270 ans plus tard (décalage chronologique déjà riche de sens), le premier roman provençal paraissait sous la plume d'un dénommé Maurice Raimbault ? Pourtant, les deux livres ont fait date. Leurs auteurs ont défendu le privilège du « premier arrivé » jusqu'au bout. « Maurice Raimbault (1865-1942) », lit-on dans le *Précis de littérature provençale* de Charles Rostaing et René Jouveau, « a toujours revendiqué l'honneur d'avoir écrit le premier roman provençal avec *Agueto* (1893). »²

Selon le très juste chiasme évangélique, il est des premiers qui seront les derniers, et des derniers qui seront les premiers. En toute logique, ou en toute justice, *Agueto*, le premier donc de nos officiels romans provençaux, aurait dû marquer notre histoire littéraire et mériter mieux qu'une ligne et demie dans un *Précis de littérature* qui a, lui au moins, le mérite d'en parler.

Aucune réédition d'*Agueto*, aucune traduction française, une seule traduction – en tchèque, par le besogneux bénédictin Sigismund Bouška,³ déjà auteur d'une traduction de *Mirèio*. Quelques articles dans la presse locale à la parution du roman... puis plus rien.

Médiocrité du texte ou caprice de la postérité ? Le but de cette réédition que nous proposons aujourd'hui est précisément de permettre au lecteur de répondre à la question. Nous souhaitons, bien évidemment, qu'il conclue sans doute aucun que seule la postérité est responsable de la désaffection du roman de Raimbault. Car, comme le pérorer Louis Astruc dans la préface de l'ouvrage : « Marche, Raimbault, ton livre est bon ». Et nous voudrions, modestement, apporter notre voix à l'unisson.

Le même Astruc avait déjà entrevu, pourtant, les difficultés de réception qu'allait engendrer la parution d'*Agueto*, difficultés liées précisément à l'aspect vraiment novateur du livre de Raimbault : *Agueto* était, sur le plan générique, un premier vrai roman ! *Vrai* ne veut pas dire grand-chose, d'ailleurs, sur le plan littéraire ; ce qu'entendait Astruc par là, c'était que pour la première fois le lectorat avait enfin à se nourrir d'une prose qui peignait autre chose que les bastides et les campagnes, un roman tout à la fois moral et psychologique, non pas « à la manière de » mais peut-être aussi passionnant qu'un roman français de la même période - la fin du XIX^{ème} siècle - qui en comptait tant !

Redorons alors le blason de Maurice Raimbault : *Agueto* est la tête de file, l'incipit d'une série de textes en prose qui allait offrir à notre histoire littéraire une

1 : Emile Roy, le premier spécialiste de Sorel, écrit dans sa thèse que le *Francion* est « le premier en date de nos romans de mœurs » (*La vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, Paris, Hachette, 1891, reprint Slatkine, Genève, 1970, p.95.)

2 : Charles Rostaing & René Jouveau, *Précis de littérature provençale*, Lou Prouvençau à l'Escolo, s.l., 1987, p.112.

3 : Sigismund Bouška est un moine bénédictin, curé de Bezděkov, membre du Mouvement Catholique Moderne, et traducteur infatigable de textes latins, catalans, allemands mais aussi provençaux. Il est devenu membre du Félibrige en 1891, soit deux ans à peine avant la parution d'*Agueto*. Ses dates de naissance et de mort (1867-1942) sont quasiment les mêmes que celles de Raimbault.

quantité de livres dont Frédéric Mistral sentait les prémices et les ambitions. Dans le journal *L'Aiòli* du 7 décembre 1894,⁴ le père de Mireille cite Rimbault et son roman pour défendre la prose provençale : « Tenez, voulez-vous des romans ? Voici *Agueto* de M. Rimbault ». Le mouvement, effectivement, était lancé : en 1894, un an après la naissance d'*Agueto*, Valère Bernard peignait les mœurs des quartiers populaires de Marseille avec *Bagatouni*, en 1896 arrive l'incroyable succès des *Rouge d'ou Miejour*, le roman historique de Félix Gras, aussitôt traduit en anglais. Le reste de l'armée littéraire provençale allait suivre cette avant-garde. Du début du XX^{ème} siècle au début du XXI^{ème} les noms de romanciers se multiplient : Marius Jouveau, Joseph d'Arbaud, François Jouve, Henriette Dibon, Jean-Pierre Tennevin, Alexandre Payard, Bernard Blua, Bernard Giely, Jean-Bernard Bouéry, et j'en oublie !

Il était donc légitime qu'*Agueto*, première parmi les premiers, fasse sa *respelido* comme on dit en Provence et, avec elle, son auteur.

Ce Maurice Rimbault, comme le dit encore justement Louis Astruc, « n'est pas né d'hier au Félibrige »⁵ ! Cannois de naissance (en 1865) c'est à Aix-en-Provence qu'il meurt (en 1942) ayant, entre les deux dates, successivement accompli les tâches d'Archiviste-adjoint des Bouches-du-Rhône (dans une petite pièce tout en haut du Palais de Justice d'Aix), de président de l'Escolo de Lerin⁶ (1892-1899), de conservateur du Musée Paul Arbaud à Aix et de membre de l'Académie d'Aix. En tant que félibre, précisément, Rimbault est élu majoral en 1895, arborant la cigale de Nice, en remplacement d'Antoine Léandre Sardou. Il épouse Marthe la fille du majoral Joseph Huot (le père Xavier de Fourvière bénit leur union dans l'église Saint-Adrien du Prado à Marseille).⁷ On le voit tantôt en 1890 avec Louis Astruc, lui-même majoral, manquer de sombrer dans les eaux de la Méditerranée en se rendant à Florence, aux « Fêtes de Béatrice » en l'honneur de Dante, tantôt remplacer Paul Mariéton, enrôlé, pour un discours à Grasse en 1891, devenir enfin *Mestre en Gai Sabé* en 1896. Plus tard, il prendra quelques distances avec le Félibrige en demandant, avec Valère Bernard, plus d'indépendance par rapport au Consistoire, jusqu'à oublier de régler sa cotisation à la Sainte-Estelle de Saint-Gilles...⁸

Durant tout ce parcours, Rimbault n'a cessé sa besogne. Ecrivain mais surtout érudit (on reconnaît là déjà le personnage de Charles dans *Agueto*), il est l'auteur d'une quantité d'articles qui ont trait autant à l'archivage qu'à l'Histoire, la numismatique, l'architecture, la littérature... Sa participation aux revues nationales ou régionales est immense : il fut le collaborateur de la *Revue des langues romanes*, de la *Revue numismatique*, de la *Cisampo* – journal cannois –, de *Zou!*, de l'*Armana prouvençau* et de l'*Armana marsihés*... Nous avons tenté *grosso modo* de faire le tour de sa production scientifique et littéraire et d'établir une bibliographie déjà énorme.

4 : L'article « La proso prouvençalo » sera repris dans la septième gerbe des *Nouvello proso d'armana* de Frédéric Mistral.

5 : Il existe une notice biographique de Rimbault, par Roger Aubenas, dans l'ouvrage *Cent ans de Félibrige à Cannes*, publication de l'Escolo de Lerin, Cannes, 1967.

6 : L'Escolo de Lerin, de Cannes, dont il sera souvent question, notamment dans la préface de Louis Astruc ainsi que dans nos notes, est une école de culture et de langue provençales dépendant du Félibrige, comme toutes les *escolo felibrenco*.

7 : Sur cet événement nuptial on lira la plaquette *Lou maridage de Marto Huot emé Maurise Rimbault*, Paris, Empremarié felibrenco de Lucian Duc, 1897.

8 : On trouvera le détail de ces événements intra-félibréens dans René Jouveau, *Histoire du Félibrige*, 4 volumes, Aix-en-Provence, 1970-1987, *passim*.

Que retenir alors de ce patient et industrieux artisan de la langue provençale ? Eh bien, Agueto, pourquoi pas ? Cette fille, sa fille, qu'il n'a cessé de défendre comme l'héroïne du « premier roman provençal », et qui, à bien des égards – le lecteur, nous n'en doutons pas, s'en apercevra – a de quoi charmer encore le lectorat actuel !

Emmanuel Desiles
Université d'Aix-Marseille

NOTES SUR L'ETABLISSEMENT DU PRESENT TEXTE

Le texte provençal a été établi sur la seule édition connue du roman de Raimbault, parue à Cannes en 1893 sous les presses de l'imprimerie Robaudy.

En ce qui concerne la traduction, nous n'avons bien sûr bénéficié d'aucune base puisque le texte n'a jamais été traduit en français auparavant. Nous avons, lors de cette traduction, tenté de rendre la prose de Raimbault en un français le plus contemporain possible, en prenant pour cela quelques libertés linguistiques (le remplacement des imparfaits du subjonctif par des présents du subjonctif, par exemple).

Nous avons établi un système de notes à double entrée :

Les notes alphabétiques (a, b, c, d, etc) sont du fait de Raimbault. Dans le texte original les notes de Raimbault sont numériques, mais nous les avons transformées en notes alphabétiques pour laisser place à nos notes, numériques, bien plus nombreuses. Lorsqu'il nous semblait judicieux d'intervenir dans les notes de Raimbault lui-même, nous l'avons fait entre crochets et toujours avec la mention « NdT » (Note du Traducteur).

Rappelons enfin que la bibliographie de Maurice Raimbault, que nous proposons ci-dessous, n'est pas exhaustive. Elle tente un état des lieux sommaire mais, espérons-le, au moins représentatif de l'immense travail de l'écrivain.

BIBLIOGRAPHIE DE MAURICE RAIMBAULT

LITTERATURE

* *Istòri mai que vertadiero dóu souto-prefèt de Capito*, Aubagne, Chabrié, 1886 (*Le sous-préfet de Capite : roman comique imité du provençal*, Montpellier, Imprimerie Sauvion, 1890).

* *Un ome qu'a de principi - scèno de la courreiciounalo*, Marseille, Sardou, 1888.

* *Agueto : rouman*, Cannes, Imprimerie Robaudy, 1893 (le roman est suivi d'une section « Pèr rire » constituée des textes brefs suivants : *Li Coulico de Bidanflet / Lou Foque dóu Traias / Plus de frei i pèd / Lou Negadis / La Dindo / La Casso à l'agachoun / La Letro noun afranquido / Lou Cassaire / L'ourigino di flour / Lou Retra / L'Esclùssi / Lou Paro-plueio / Un Gèndre qu'amo sa Bello-Maire / L'Innocènto / Un Duèl / Jan Tapeno / Lou Tambourinaire de Cassis / Li darboun / Descaussana sènso lou saupre / Lou Coundiciounau e lou Passeroun / Cra-cra-cra / L'Eume / Lou dimars gras d'un clerc de Noutàri / Venjanço d'Escarrabin / Lou suicide d'un Ussié / La Brosso dóu Viscomte / Uno Soucieta de crea / San Miquèu / La Fiero / Pèr Rampau).*

* *Li darbouso : sounet flourentin : pouèsio emé la musico de dos pèço per C. Binetti*, Cannes, Imprimerie Robaudy, 1895.

* *Quouro li Bòchi auran paga - pèço dicho à la felibrejado di Rèi de l'Escolo de Lar, lou 14 de janvié 1923*, Aix, Impremierie Nicollet, 1923.

* A écrit dans l'*Armana prouvençau* :

1888, p.46 : *Li darboun* (repris in « Pèr rire » après *Agueto*, p.177)

1889, p.98 : *L'imèn*

1890, p.71 : *Lou tambourinaire de Cassis* (repris in « Pèr rire » après *Agueto*, p.174)

1894, p.78 : *Li coulico de Bidanflet* (repris in « Pèr rire » après *Agueto*, p.111)

1896, p.24 : *Reviéure*

1898, p.81 : *Lou bon jour, sounet*

1899, p.61 : *Li vièi sòu de Marouillat*

1901, p.98 : *A moun amiguet Severin Astruc*

1929, p.86 : *Lou rèi*

1929, p.93 : *Un generau troubaire, J.J.B. Gassendi*

1930, p.94 : *discours à la fèsto de la mantenènço à Cano*

1939, p.77 : *L'avugle dóu « Square Brougham », sounet*

1940, p.19 : *Un centenàri : Jousè Huot*

1941, p.35 : *Pecaire*

TEXTES « DE CIRCONSTANCES »

* *Discours proununcia is óussèqui dóu prince Guihèn Bonaparte-Wyse, majourau dóu Felibrige, lou 7 désèmbe de 1892*, Cannes, Imprimerie Robaudy, 1892.

* *Discours proununcia is oussèqui dóu majourau Antòni-Léandre Sardou, lou 16 óutobre de 1894*, Cannes, Imprimerie Robaudy, 1894.

* *Eloge d'en L. Sardou proununcia au counsistòri tengu a-z-Ais, lou 10 de novèmbre 1895 / Emé la responso d'en Jousè Huot*, Cannes, Imprimerie Robaudy, 1895.

- * *Discours pronouncia is oussèqui dóu majourau Pau Arenò, lou 19 desèmbre de 1896*, Privas, Estamparié Ardechenco, 1897.
- * *La Cigalo d'argent*, Montpellier, Imprimarié dóu Miejour, 1901.
- * *Pèr li noço de moun bèu-fraire Pau Huot emé Roso d'Arros*, Marseille, 1909.
- * *Paraulo dicho is óussèqui d'En Leopold Constans, assessour de la mantenènço de Prouvènço, proufessour en l'Universita, lou 11 de novèmbre 1916*, Aix, Estamparié dóu "Mémorial", 1916.
- * *Discours dóu 29 de mai 1927 dóu majourau Maurìci Raimbault*, Aix, Nicollet, 1928.
- * *Pèr li noço de Carloun Raimbault emé Roso Feautrier*, Aix, Chauvet, 1930.

ERUDITION

- * *Ourdounanço de pouliço de Sant-Martin-de-Crau*, Montpellier, Hamelin, 1891.
- * *Inventari dóu castèu d'Iero en 1431*, Emprimarié Centralo dóu Miejour, 1894, (« Inventaire du Château d'Hyères en 1431 » in J. Vroomans Leclercq, Histoire et archéologie du Vieux Château d'Hyères, Toulon, Mouton, 1925).
- * *Les faux louis de La Rochelle*, Paris, 1897.
- * *La fin du monnayage des abbés de Lérins à Sabourg*, Paris, 1898.
- * *Note sur un jeton de la maison des Baux*, Paris, Rollin et Feuardent, 1899.
- * « Un projet de médaille commémorative du transfert de la monnaie d'Aix à Marseille », *Bulletin de numismatique*, Paris, Mme Raymond Serrure, 1900.
- * *Documents inédits concernant le monnayage de Jules II aux armes du cardinal d'Amboise*, Paris, Siège de la Société française de numismatique, 1900.
- * *La dardenne : monographie de la pièce de six deniers de Louis XIV*, Paris, Rollin et Feuardent, 1901.
- * *Un maréchal de France savonnier à Marseille*, Paris, Imprimerie Nationale, 1901.
- * *Les obligations de l'administrateur de l'abbaye de Saint-Victor (1er septembre 1545)*, Marseille, éditions de la Revue historique de Provence, 1901.
- * *Les médailles et les jetons des états de Provence, d'après des documents inédits des archives des Bouches-du-Rhône*, Chalon-sur-Saône, Emile Bertrand, 1903.
- * *Les dessous d'un traité d'alliance en 1350*, Paris, Imprimerie Nationale, 1903.
- * *Inventaire sommaire des archives communales et hospitalières de Cassis antérieures à 1790*, Marseille, Département des Bouches-du-Rhône, 1904.
- * « Jean-Antoine Lombard dit Brusquet, viguier d'Antibes en 1548 », *Bulletin historique et philologique*, 1904, Paris, Imprimerie Nationale, 1905.
- * *La charte du parlement général des monnayeurs du serment de l'empire, tenu à Avignon en 1489*, Paris, Rollin et Feuardent, 1905.
- * *Sur le denier arlésien à l'I*, Aix, Niel, 1906.
- * *Numa Coste*, Annales de la Société d'études provençales, 1907.
- * *Un rétable disparu de l'église de Saint-Maximin*, Valence, Imprimerie Valentinoise, 1907.
- * « Un problème de numismatique languedocienne », *Bulletin archéologique*, 1908.
- * *La fin du monnayage des archevêques d'Arles*, Aix, Imprimerie Ouvrière, 1909.
- * *Acte de mariage d'une Mireille au XV^e siècle*, Bergerac, J. Castanet, 1910.
- * *La construction du clocher des Augustins d'Avignon*, Paris, Imprimerie Nationale,

1912.

- * « Eloge du Comte Antoine de Saporta », discours de réception prononcé le 23 mai 1918, Aix, Chauvet, 1918.
- * *Les œuvres d'assistance en Provence de 1453 à 1789*, Marseille, Barlatier, 1920.
- * *Les institutions communales de Provence de 1481 à 1789*, Marseille, Barlatier, 1920.
- * *La numismatique provençale de 1481 à 1790*, Marseille, Barlatier, 1920.
- * « Document relatif au droit d'asile de la métropole d'Aix », Bulletin historique et philologique, 1918, Imprimerie Nationale, 1920.
- * *Inventaire sommaire des archives communales d'Auriol antérieures à 1790*, Marseille, 1921.
- * « De la numismatique », communication faite à l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles Lettres d'Aix le 31 janvier 1922, Aix-en-Provence, Niel, F.-N. Nicollet, 1922.
- * *De la numismatique*, Aix, 1922.
- * *Sceau et armes de la Chartreuse de Marseille*, Provincia, 1923.
- * « La numismatique provençale au Moyen-Age » in « Les Bouches-du-Rhône », *encyclopédie départementale*, tome II, 1924.
- * *Les œuvres d'assistance en Provence de l'origine à 1481* (Les Bouches-du-Rhône, *encyclopédie départementale*, T. II, 1924.
- * *Notice sur l'abbé Paul-Marie Davin*, Aix, 1926.
- * « Lettres du prince Honoré II de Monaco à l'historien Antoine de Ruffi », Institut historique de Provence, Congrès de Nice, 1927.
- * « Arnulphy » in *Les peintres français du XVIIIe siècle*, Van Oest, 1928.
- * *A propos d'une statue de Saint Bernard*, Dijon, Bernigaud et Privat, 1928.
- * *Note sur le droit de dépouille militaire*, Marseille, Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie de Marseille et de Provence, 1928.
- * *Deux bulles papales inédites*, Marseille, siège de l'Institut Historique de Provence, 1929.
- * *Rapport sur le fonctionnement du Musée Arbaud (Exercice 1928-1929)*, Aix, Chauvet, 1929.
- * *Un pamphlet contemporain sur la mort de la reine Jeanne*, Marseille, Siège de l'Institut historique de Provence, 1931.
- * *Un projet d'emprunt des Etats de Provence en 1794*, Siège de l'Institut historique de Provence, 1931.
- * *Les « Trois Grâces » de Carle van Loo*, Provincia, 1933.
- * *Un livre d'art au Musée Arbaud : la Parodie de l'étranger : étude bibliographique*, Aix, Académie d'Aix, 1934.
- * *L'Origine des tapisseries de Saint-Sauveur*, Aix, Chauvet 1935, publications de la Société du Petit Marseillais, 1937.
- * *Une représentation théâtrale à Aix en 1444*, Montpellier, Société des langues romanes, 1936.
- * « Une Lettre de Cézanne à Joseph Huot » communication faite à la Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie de Marseille et de Provence le 18 novembre 1937, Marseille, Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie de Marseille et de

Provence, 1937.

* préface à l'ouvrage de Lucien Arnette de la Charlonny, *Essai sur l'enseignement primaire en Provence du XVIIIe siècle jusqu'à la loi Guizot (28 juin 1833)*, Imprimerie Fourcine, 1940.

* *La Fresque du Corpus Domini à St Sauveur*, Aix, nouvelles éditions de la revue Le Feu, 1940.

* *La fresque du Corpus Domini à Saint-Sauveur*, Aix, Le Feu, 1940.

* *Rapport sur le fonctionnement du Musée Arbaud (Exercice 1941-1942)*, Aix, Chauvet, 1942.

* *Inventaire sommaire des archives communales d'Aix-en-Provence antérieures à 1790*, Marseille, Archives départementales, 1948.

* *Inventaire sommaire des archives départementales des Bouches-du-Rhône antérieures à 1790*, tome III (2ème volume), supplément, fonds du Parlement de Provence, lettres royales (1660-1680), art. nos B 3359 à 3368, en collaboration avec Paul Moulin, Marseille, 1950.

* « Les médailles et les jetons des Etats de Provence, d'après des documents inédits des archives des Bouches-du-Rhône », *Gazette numismatique française*, s.d.

* *Un numismate peu connu : Machault d'Arnouville garde des sceaux de France*, s.l.n.d.

* « L'hôtel Arbaud » in *Mémoires de l'Académie d'Aix*, tome XXI, p. 93 s.d.

PREFACE

Mes bonnes relations amicales avec Maurice Rimbault me rappellent « Zou! ».⁹

J'allais fonder cette feuille littéraire, lorsqu'un camarade me parla de cet artiste, que nous allâmes voir à Aubagne, et qui fut immédiatement des nôtres. Depuis « Zou! » est mort ; certaines amitiés se sont refroidies ; seules, les bonnes relations d'amitié avec Maurice Rimbault ont duré. Ce qui prouve, de façon éclatante, qu'il faut bien connaître avant d'aimer et que les premiers rencontrés ne sont pas toujours ceux qui remportent finalement notre amitié.

L'ami, à cette époque-là, travaillait sur une sympathique fantaisie, l'Histoire tout à fait véritable du sous-préfet de Capite, qui fut un régal pour nos lecteurs (et qui parut plus tard en plaquette), fantaisie qui fut suivie de nombreuses autres nouvelles aussi subtiles que pleines d'esprit : l'Etendard de Tistet Raubetoun, La rédaction de « Zou! » Au Paradis, Le Heaume, La lettre non affranchie, etc, contes et récits dans lesquels Rimbault savait surprendre son monde en se montrant tantôt grave, parfois gaulois, toujours artiste. Plus tard, il fit la chronique des livres nouveaux, mais en utilisant ce style spécifique qui dit ce qu'il faut sans s'interdire le ridendo, style que peu de journalistes, même à Paris, ont su exploiter.

*

* *

Ce bout de discours pro domo mea aurait été nécessaire, s'il était nécessaire de prouver que Rimbault n'est pas né d'hier au Félibrige, mais il est toujours bon de se rappeler les belles heures vécues, et l'époque de « Zou! » apparaît encore à quelques-uns comme le temps de la jeunesse devait apparaître à Murger,¹⁰ sur le tard, après la joyeuse et sympathique bohème, superbe par ses illusions et pleine d'espérance.

Du reste, Rimbault est aujourd'hui directeur de l'Ecole Félibréenne de Lérins. Il a publié, il y a peu de temps, la deuxième édition de Un homme qui a des principes, et un nouveau travail, d'un genre inédit dans notre littérature provençale : Ordonnances de police de Saint-Martin-de-Crau, œuvre plus seulement littéraire, mais érudite en matière de philologie, trésor déterré, par ses ardentes recherches, des épaisses poussières qui sont un rempart cachant les vieux documents. En un mot, Rimbault serait un majoral de demain si le Consistoire¹¹, un peu plus fidèle au Statut qu'il s'est fixé de lui-même, voulait ensuite, au suffrage des siens, récompenser ceux qui luttent, non par leur verbiage, non par la place importante qu'ils occupent, non par leur naissance, mais par la seule valeur de leur talent personnel.

Ce jour-là l'auteur d'Agathe sera majoral.

9 : *Zou!* est un journal provençal bimensuel qui parut de mai 1886 à décembre 1888. « Le directeur-gérant et principal rédacteur était Louis Astruc, dont nous avons déjà dit l'attachement au Félibrige. Les principaux collaborateurs du *Zou* furent Maurice Rimbault (1865-1942), Thadée Sucho et Valère Bernard, qui y publia son feuilleton *Jan de l'Ourse*, et dessina probablement les *farandoulaire* qui ornèrent le titre à partir du n°16 ». (Georges Bonifassi, *La presse régionale de Provence en langue d'Oc, Des origines à 1914*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 2003, p.306.)

10 : (Louis) Henri Murger est un écrivain français du XIX^{ème} siècle (1822-1861), ami de Gérard de Nerval. Ses *Scènes de la vie de bohème* (réunies en volume en 1848) connurent un vif succès, surtout à grâce à leur adaptation scénique en 1851 (Puccini s'en inspira même pour son opéra *La Bohème*).

11 : Le Consistoire est le corps académique constitué par les *Majoraux* (« Chefs ») du Félibrige.

PREFÀCI

Mi bòn relacioun d'amistanço emé Maurise Rimbault marcon de « Zóu ! »

Anave founda aquelo fueio literàri, quand un camarado me revelè aquel artisto, qu'anerian vèire en Aubagno, e que fuguè quatecant di nostre. Despièi « Zóu ! » es mort ; certànis amigueta se soun refrejado ; souleto, li bòn relacioun d'amistanço emé Maurise Rimbault an dura. Ço que provo, de mai-en-mai, que fau bèn counèisse avans d'ama e que li premié averon pas toujours li joio.

L'ami, à-n-aquelo epoco, travaïavo à-n-uno gènto fantasié, *Istòri mai-que vertadiero dóu souto-prefèt de Capito*, que faguè li fretto de nòsti legèire (e que pareiguè plus tard en plaqueto), fantasié que fuguè seguido de quant d'àutri nouvello autant fino que clafido d'esperit : *l'Estandart de Tistet Raubetoun, La Redacioun de Zóu ! Au Paradis, L'Èume, La letro noun afranquido*, etc, conte e raconte ounte Rimbault sabié 'spanta soun mounde en se moustrant tantost grèu, de cop gaulés, toujours artisto. Plus tard, faguè la crounico di libre nòu, mai em' aquéu biais especiau que dis ço que fau sènso enebi lou *ridendo*, biais que pau de journalisto, meme à Paris, an sachu enrega.

*

* *

Aquéu bout de charradisso *pro domo mea* sarié esta necite, s'èro necite de prouva que Rimbault es pas arriba d'aièr en Felibrige, mai es toujours tant bon de se remembra li bèllis ouro viscudo, e l'epoco de « Zóu ! » aparèis encaro en quàuquis-un coume lou tèms de la jouvènço devié aparèisse à Murger, sus la tardo, après la gaio e simpatico bouèmo superbo d'ilusioun e pleno d'esperanço.

Dóu rèsto, Rimbault es vuei cabiscòu de l'Escolo felibrenco de Lerin. A publica, i'a gaire, la segoundo edicioun de *Un ome qu'a de principi*, e un nouveu travai, coume se n'es pas vist encaro en nosto literaturo prouvençalo : *Ourdounanço de pouliço de Sant-Martin-de-Crau*, obro plus soulamen literàri, mai saberudo en filoulougìo, tresor dessousterre pèr sis afougàdi recerco, dis espèssi pousso que fan bàrri i vièis encartamen. En un mot, Rimbault sarié un majourau de deman se lou Counsistòri, fidèu un pau mai à l'Estatut que s'es douna libramen, voulié pièi, au sufrage di siéu, recoumpensa aquéli que luchon, noun pèr sa blago, noun pèr soun encoumbremen, noun pèr sa neissènço, mai pèr sa soulo valènço dins soun talènt persounau.

Aquéu jour l'autour d'*Agueto* sara majourau.

*

* *

Car, mis à part quelques-uns, les premiers maîtres, grands poètes et grands prosateurs, mais qui doivent leur cigale majorale¹² plutôt à leur poésie qu'à leur prose, le Consistoire ne compte aucun représentant spécifique de la forme du Cascarelet¹³, des Papalines¹⁴, de Chateaubriand et de Voltaire. Et il serait temps que le Félibrige, une bonne fois, détruise officiellement ce préjugé – que nos devanciers semèrent en l'élevant à la hauteur d'un acte de foi national – que le provençal ne peut se vêtir que de lignes métrées.

De fait, trouvez-moi une page de prose chez les Bellot¹⁵, Chaillan¹⁶, Toussaint Gros¹⁷, Germain¹⁸ et chez tant d'autres. Il a fallu la nouvelle édition en deux volumes des œuvres de Victor Gelu pour que Noël Granet nous soit révélé¹⁹. Quant à Bénédit²⁰ et Désanat²¹, ils ont poussé le préjugé aux frontières de l'aberration : le premier, dans sa lettre de Chichois au directeur du conservatoire, a préféré laisser échapper l'occasion en faisant une lettre en vers français. Seulement, le besoin de prose se faisait tellement sentir et l'auteur trouvait à ce moment-là la chose si naturelle, que les vers ne sont pas clairement indiqués ; ils se suivent le long de la prose. Vous souvenez-vous de la fantaisie d'Alphonse Karr dans Geneviève²² ?

Désanat, ayant le pain et le couteau pour servir la prose avec sa Bouillabaisse hebdomadaire qui circulait dans toute la Provence, sacrifia la langue naturelle du journal pour lancer une gazette en rimes, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur.

Certains me rétorqueront peut-être que dans tout mouvement il faut tenir compte de l'époque et du milieu, et que l'évolution se faisant petit à petit, ces hommes ont préparé notre renaissance littéraire.

12 : L'insigne du Majoral est une cigale en or.

13 : *Lou Cascarelet*, « esprit léger, freluquet, fantasque », est un pseudonyme utilisé par des auteurs provençaux, notamment Joseph Roumanille et Frédéric Mistral, pour signer des textes brefs et humoristique en prose, principalement dans ce que l'on a appelé la *proso d'armana* (« prose d'almanach »).

14 : *Li Papalino*, publiées en 1891, sont un recueil de nouvelles de Félix Gras, auteur du *Vaucluse* (1844-1901), qui peint à travers des récits anecdotiques la Provence et Avignon au temps des papes.

15 : Pierre Bellot, écrivain marseillais (1783-1859) auteur de contes en vers et de pièces de théâtre populaires.

16 : Fortuné Chaillan, né à Aix-en-Provence mais ayant vécu à Marseille (1801-1839), également auteurs de contes, de fables et de pièces de théâtre.

17 : Toussaint Gros, né à Marseille en 1698 et mort à Lyon en 1748, a publié un recueil de poésies provençales en 1734 qui a remporté un grand succès. Il est surtout connu pour ses fables.

18 : Jean-Baptiste Germain, également marseillais (1701-1781), est l'auteur d'un poème burlesque, demeuré célèbre, *La bourrido dei Dieoux*, réédité à maintes reprises, dans lequel les dieux de mythologie romaine descendent de l'Olympe jusqu'à Marseille pour déguster une délicieuse bourride (plat de poissons provençal).

19 : Victor Gelu (1806-1885) est peut-être le plus connu des écrivains marseillais de sa génération. Il publie en 1840 un recueil de chansons qui lui vaut un succès populaire immédiat. En 1855 paraît *Nouvè Grané*, cette publication en prose à laquelle Louis Astruc fait référence. Un an après sa mort paraissent ses œuvres complètes, préfacées par Frédéric Mistral.

20 : Gustave Bénédit (1802-1870), est le père du personnage littéraire marseillais Chichois.

21 : Joseph Désanat (1796-1874), né à Tarascon mais marseillais d'adoption, fut le fondateur et le directeur de la revue *Lou Bouil-abaiisso* qui parut dans les années 1840. Ce journal avait la particularité d'être rédigé exclusivement en vers.

22 : Au chapitre XXV de la deuxième partie du roman *Geneviève*, le personnage d'Albert est obéré de dettes et se voit obligé de vendre sa maison de Fontainebleau. Au chapitre suivant, intitulé « Au jardin », alors que l'ouvrage a été rédigé jusque là en prose, les regrets de perdre la propriété sont exprimés spontanément dans une prose qui n'est autre chose qu'une suite de longs vers rimés et commence ainsi : « Au printemps, chaque année, alors que la nature revêt tout de parfum de joie et de verdure, quand tout aime et fleurit ; Dans les fleurs des lilas et des ébéniers jaunes, de mes doux souvenirs cachés comme des faunes, la troupe joue et rit. (...) Tout le chapitre est écrit ainsi. (Alphonse Karr, *Geneviève*, s.l.n.d, p.280-281.)

*
* *

Car, despart quàuquis-un, li mèstre premié, grand pouèto e grand prousatour, mai que dèvon pulèu sa cigalo majouralo à sa pouèsio qu'à sa prosò, lou Counsistòri comto ges de representant especiau de la formo dóu Cascarelet, di *Papalino*, de Castèu-brihant e de Voultàri. E sarié tèms que lou Felibrige, uno bono fes, destrussiguèsse óuficialamen aquéu prejujat – que nòsti davancié semenèron en l'aubourant à l'autour d'un ate de fe naciounau – que lou prouvençau n'es atrencable qu'en rego metrado.

De fa, trouvas-me uno pajo de prosò encò di Bellot, di Chaillan, di Toussant Gros, di German e de tant d'autre. A faugu la novo edicioun en dous vòlume dis obro de Vitour Gelu pèr que *Nouvè Grané* nous fuguèsse revela. Quant à Benedit e Desanat, an poussa lou prejujat enjusqu'i raro de l'aberracioun : lou premié, dins sa letro de *Chichois* au direitour dóu counservatòri, a leissa passa l'óucasioun pèr maio en miés amant faire uno letro en vers francés. Soulamen, lou besoun de prosò se fasié talamen senti e l'autour trovavo aqui lou cas tant naturau, que li vers noun soun endica ; seguisson à la longo de la prosò. Vous ensouvèn la fantasié d'Anfos Karr dins *Geneviève* ?

Desanat, aguènt lou pan e lou coutèu pèr servi la prosò emé soun *Bouiabaisso* semanau que navegavo en touto la Prouvènço, sacrificuè la lengo naturalo dóu journau pèr bandi uno gazeto rimado, dóu titre au noum de l'estampaire.

D'ùni m'óupousaran belèu que dins tout mouvemen fau teni comte de l'epoco e dóu mitan, e que l'evolucioun se fasènt pau-à-cha-pau, aquélis ome an alesti nosto reneissènço literàri.

Il est évident que Rome ne s'est pas faite en un jour, et dans ce cas-là, chaque jour devait dessiner un chemin vers l'évolution. Si les apôtres et les félibres, pour glorifier et imposer leurs croyances, avaient fait ainsi, les chrétiens adoreraient encore des chiens et des tarasques et les félibres feraient encore des Bouillabaisses. L'Ecole Marseillaise a maintenu le mouvement des rimeurs, illuminé, parfois, de belles et fortes étincelles poétiques, mais n'a pas préparé la renaissance littéraire au sens large du terme.

Le Félibrige devait accomplir cette mission. C'est Roumanille qui donna l'élan avec ses belles études politiques et artistiques des Œuvrettes en prose²³ :
« Ce ne sont pas des vers que je vais de nouveau polir ; il n'est pas toujours nécessaire d'enfiler des vers. Une supposition : Babet et Louison se rencontrent, un matin :

- Et où vas-tu ainsi, Louison ?*
- Ma belle, je vais sur la place.*
- Ah ! Eh bien ! Tiens, ma mie ! Puisque je dois faire bouillir ma lessive, voilà deux liards : tu me rapporteras, pour ma cuisine, un poireau, des blettes, un bout de menthe, une feuille de céleri...*

Ce ne sont pas des vers, et pourtant, cela va très bien. Parlons donc un peu sans rime... »

Puis Aubanel – le grand, l'impeccable poète – dit : « Après Homère vient Thucydide ; et croyez-vous qu'il n'est pas également plaisant d'être Thucydide ? Et puis une langue, une littérature, pour être complète, ne peut avoir seulement le langage des vers. Ce serait comme si, pour vivre, l'homme n'avait que des perdreaux rôtis : l'exaspération et le dégoût viendraient vite ; il faut aussi le pain. »²⁴

Raimbault, comprenant la portée profonde de ces paroles, et répondant aux aspirations de ces félibres éminents, s'est attelé à cette œuvre nécessaire de la prose ; bien plus, sur son exemple, les jeunes gens qu'il dirige ont si bien répondu à son appel, que, il faut le croire, bientôt, l'Ecole de Lérins de Cannes sera célèbre pour ses publications en prose.

*

* *

Et nombreux sont les hommes de la nouvelle génération qui dit oui, qui à travers les idées d'indépendance et de fédéralisme qui grandissent depuis quelque temps, voient aussi que nos libertés ne seront pas sauvées seulement avec des chansons ni même des beaux vers.

Dans une révolution ardente, terrible, horrible, la Marseillaise a fait vibrer et assaillit les voraces. Mais comme notre révolution est pacifique, nos jeunes, nos mâles bruns, se soucient de chansons et parlent au peuple dans la langue du peuple.

Et je connais, dans cette langue, de nombreuses œuvres qui feront sensation à

23 : Les *Oubreto en prosa*, parues en 1864, sont une compilation de proses que Joseph Roumanille avait, pour la plupart, déjà publiées dans l'*Armana Prouvençau*. Ainsi que l'écrit René Dumas : « D'abord insérés dans l'*Armana prouvençau*, réunis ensuite, avec d'autres écrits, dans les *Oubreto en prosa* (1864), publiés enfin séparément à deux reprises du vivant de l'auteur (1884 et 1889), les *Conte prouvençau e li cascareleto* restent, à juste titre, de nos jours encore, l'œuvre la plus connue de Roumanille. » (René Dumas, in préface à *Vint conte de Jousè Roumaniho*, Groupamen d'Estùdi Prouvençau, s.l., 1968, p.13).

24 : Théodore Aubanel a prononcé ces paroles dans son discours en tant que Président des Jeux Floraux qui se tenaient à Forcalquier en septembre 1875.

Segur que Roumo s'es pas facho en un soulet cop, e, dins aquéu cas, cade jour devié marca 'no draiolo vers l'evolucioun. Se lis aposto e li felibre, pèr glourifica e impausa si cresènço, avien fa 'nsin, li crestian adourarien encaro de chin e de tarasco e li felibre farien encaro de *Bouiabaïss*. L'Escolo Marsiheso a mantengu lou movemen di rimaire, enlusi, defés, de bèllis e fòrti belugo pouëtico, mai noun a alesti la reneissènço literàri dins lou sèns vaste dóu mot.

Lou Felibrige devié coumpli auquéu prefa. Es Roumaniho que dounè lou vanc emé si bèus estùdi pouliti e artisti dis *Oubreto en prosa* :

« Es pas de vers que vau mai alisca ; es pièi pas necite d'enfiela toujours de vers. Uno supousicioun : Babèu e Louvisoun se rescontron, un matin :

- E monte vas ansin, Louvisoun ?
- Ma bello, vau en plaço.
- Ah ! bèn ! tè, ma mío ! Coume fau que mete caud sus ma bugado, vaqui dous liard : m'adurras, pèr moun bouta-couire, un pòrri, de blede, un brout de mento, uno fueio d'àpi...

Acò's pas de vers, e pamens, acò vai. Parlen dounc un pau sènso rimo... »

Pièi Aubanèu – lou grand, l'impecable pouèto – venguè : « Après Oumèro vèn Tucido ; e cresès qu'es pas encaro poulit d'èstre Tucido ? E pièi uno lengo, uno literaturo, pèr èstre couplèto, noun pòu avé soulamen lou lengage di vers. Sarié coume se, pèr viéure, l'ome n'avié que perdigau rousti : vendrié lèu l'enòdi e lou degoust ; fau de mai lou pan. »

Raimbault, coumprenènt la prefounso pourtado d'aquéli paraulo, e respoundènt is aspiracioun d'aquéli felibre eminent, s'es atala à-n-aquelo obro necito de la prosa ; bèn mai, à soun aflat, li jouvènt que presido se soun rambla de tau biais à soun rampèu, que, n'es de crèire, bèn lèu, l'Escolo Lerinenco de Cano sara celèbro pèr si publicacioun en prosa.

*

* *

E nombreux soun lis ome de la novo generacioun que dis O, qu'à travès dis idèio d'indipendènci e de federalisme que trachisson despièi quauque tèms, veson peréu que nòsti liberta saran pas sauvado rèn qu'emé de cansoun e meme de bèu vers.

En revoulucioun ardènto, terriblo, ourriblo, la *Marsiheso* a fa vibra e aquichè lis aloubati. Mai coume nosto revoulucioun es pacifico, nòsti jouvènt, nòsti brun mascle, s'enchauton di cansoun e parlon au pople dins la lengo dóu pople.

E counèisse, dins aquelo lengo, mai d'uno obro que faran sensacioun à soun

leur parution, sous le souffle puissant des Bernard²⁵, des Giraud²⁶, des Funel²⁷, des Bertrand²⁸, des Garbier²⁹ et que sais-je encore ?

Cela nous reposera des féminismes des uns et des décadences des autres.

Si nous osions, nous pourrions : cela nous reposera des choses champêtres car, ne croyez-vous pas qu'il se trouve, dans une vie superbement vivante comme la vie provençale, une autre existence encore que celle des champs ?

Pourquoi vouloir faire croire que toute la Provence vit dans les moissons, dans les vendanges, dans la cueillette des olives ? Est-ce que la Provence, ce si beau pays, se résume totalement à l'histoire de nos paysans ?

A côté de ces valeureux de la terre, il y a également – en Provence – le monde select, qualificatif anglais, mais courant, qui n'empêche pas ce monde d'être provençal et de le prouver lorsqu'il faut applaudir nos maîtres dans nos Académies ou dans les fêtes félibréennes. Et sans chercher, comme certains, si la Provence aristocratique existe autant dans le Félibrige festoyant que dans le Félibrige académique, nous pensons que notre nation est constituée aussi bien de bourgeois que de paysans.

Qui va aux champs, qui à la mer ;

Il faut de toutes gens pour faire un monde...*

Il en est tellement ainsi que nos maîtres, quand leurs phrases et leurs rimes le demandent, nous rappellent volontiers le Moyen-Age, où il n'y avait pas de vilains, mais que des seigneurs ; les nobles troubadours sans oublier les princes jusqu'aux petits barons ; les rois ainsi que les jongleurs qui ne savaient même pas si le raisin finit dans la cuve.

Le mouvement littéraire provençal doit donc aussi bien peindre, en plus des tableaux rustiques, ceux des salons. Et je ne vois pas pourquoi notre latin, à côté de mesdemoiselles Mireille³⁰, Annonciade³¹, madame Fanette³², ne pourrait pas raconter

25 : Valère Bernard, collaborateur d'Astruc et Raimbault à *Zôu!*, comme nous l'avons vu, est également, à côté de ses travaux dans les arts plastiques, un auteur provençal prolifique. Il publie d'abord en vers (*Li Balado d'Aram* en 1883), mais surtout, un an après la parution d'*Agueto*, en 1894, il édite un roman intitulé *Bagatouni*, dans lequel il décrit l'atmosphère et les habitants des quartiers populaires de Marseille.

26 : Henri Giraud, né à Vence en 1869 et mort à Marseille en 1941, rédacteur au *Petit Niçois*, maire de Vence de 1921 à 1926, vice-président de l'Escolo de Lerin, est lui aussi l'auteur d'un roman, paru en 1895, deux ans après la publication d'*Agueto*, intitulé *Lou moulin de la Lubiano*.

27 : Louis Funel est également de Vence. Il y est né en 1859 et y est mort en 1928. Instituteur de profession, il est aussi rédacteur pour les journaux *L'Aiòli*, *La revue de Grasse*, *l'Ïou de Pascas*. C'est grâce aux pages de cette dernière revue de Montpellier, qu'il fait paraître, en 1884, un récit intitulé *Li masajan*. De la même façon, mais grâce cette fois à la *Revue de Grasse*, Funel publiera une série de proses: *L'aventuro qu'arribiè au douctour Bagnus*, *Mei 28 jour*, *Jean Cougourdan*, *Minervo*.

28 : Marius Bertrand est né à Brignoles en 1867 et est mort à Cannes en 1930. Il fut conservateur à la bibliothèque de Cannes mais également secrétaire et président de l'Escolo de Lerin. L'œuvre de Bertrand est celle d'un érudit, mais en 1893, l'année même de la publication d'*Agueto*, chez le même imprimeur cannois Robaudy, Bertrand publie une série d'anecdotes sur la chasse et les chasseurs, intitulée *Pèr li cassaire* et préfacée par « un ami » : Maurice Raimbault !

29 : C'est encore le même schéma, à peu de choses près, pour François Garbier. Lui aussi de la région cannoise (il est né et mort à Cannes - 1869-1962), employé des postes de son état, il sera également président de l'Escolo de Lerin. Toujours lors de la même année 1893, et toujours chez Robaudy, paraît une comédie de Garbier, *Lou maridàgi i coumissàri*. Elle est en prose.

* : Frédéric Mistral, *Calendal*, Chant VIII (note de l'auteur).

30 : L'héroïne de Mistral, bien sûr.

31 : Anunciado est l'héroïne de l'épopée du Ventoux, *Li carbouniè*, écrite par Félix Gras.

32 : Faneto est l'épouse de Malandran dans la pièce de théâtre en vers, écrite par Théodore Aubanel, intitulée *Lou pan d'ou peccat*.

espelido, souto l'alen pouderos di Bernard, di Giraud, di Funèu, di Bertrand, di Garbier e que sabe mai, iéu ?

Acò nous pausara di feminisme dis un e di decadènci dis autre.

S'aujavian, apoudrian : nous pausara di causo campèstro car, cresès pas que dins uno vido superbamen vidanto coume la vido prouvençalo i'a'ncaro uno outro eisistènci qu'aquelo di champ ?

Perqué vougué faire encrèire que la Prouvènço viéu touto dins li meissoun, dins li vendèmi, dins lis óulivado ? Es que la Prouvènço, aquéu tant bèu païs, pòu teni rèn que dins l'istòri de nòsti pacan ?

À coustat d'aquéli valènt de la terro, i'a de-mai – en Prouvènço – lou mounde *select*, qualificatiéu anglés, mai courènt, qu'empacho pas aquéu mounde d'èstre prouvençau e de lou prouva quand fau aplaudi nòsti mèstre en Acadèmi vo en felibrejado. E sènso recerca, coume d'autre, se la Prouvènço aristoucratico eisisto autant en felibrige brindant qu'en felibrige academi, sian d'avis que nosto nacioun se coumpauso autant bèn de bourgés que de païsan.

Quau vai au champ, quau s'amarino :

*Fau de tóuti pèr faire un mounde...**

N'es talamen ansin que nòsti mèstre, quand si fraso e si rimo lou demandon, nous rapèlon voulountié l'Age-Mejan, ounte i'avié ges de pèd-terrous, mai rèn que de segnour ; li nòbli troubadou sènso óublida li prince enjusqu'i barounet ; li rèi emai li jouglar que sabien meme pas se la souco finis en tino.

Lou mouvemen literàri prouvençau dèu adounc autant bèn pinta, emé li tablèu rustique, aquéli di saloun. E vese pas perqué noste *latin*, à coustat de midamisello Mirèio, Anounciado, misè Faneto, poudrié pas counta nòsti chato mouderno que van

* : *Calendau*, Cant VIII (noto de l'autour).

nos jeunes filles modernes qui vont au lycée, qui pianotent et qui vont chasser. Ce n'est pas moi qui ai fait la société provençale ; elle existe partout en Provence et il faut décrire ce qui est vivant.

*

* *

C'est ce que Rimbault a vu et il vient nous le décrire. Son Agathe va vraiment surprendre, combien de gens seront aussitôt d'accord avec lui ?

Car il faut maintenant en parler de cette fille de Rimbault !

Et regardez si sa mignonne est de notre beau monde, tout en restant absolument provençale.

Nous la voyons, d'abord, prendre sa leçon de piano ; puis, elle monte à cheval ; puis elle rame, et elle tire avec un fusil, et elle nage, et elle peint. Quelle éducation, me direz-vous ! Assurément, mais l'éducation n'est pas interdite en pays provençal. Agathe – bien qu'elle soit la fille d'un capitaine de dragons – n'en est pas moins provençale et vous allez le voir.

Je ne m'occuperai pas beaucoup de M. de Bernard, ni de M. Tournaire, ni de la mère des Avignonet³³, qui est encore de l'ancien régime, pour remarquer que M. Charles met une correspondance à jour.

Les orthodoxes, les enflammés de la Provence rurale, vont se mettre les mains sur la tête : « En voilà un de roman parisien ! Mettre à jour une correspondance, monter à cheval, tirer avec un fusil... Est-il possible ! »

Chut ! Car ce n'est pas fini ; vous hurlerez après. Dans l'œuvre de Rimbault l'on est à la coule³⁴ et, parfois, la bonne amie s'appelle la connaissance. Personnellement, je pense que ces termes sont dus à la présence de soldats. Or, que voulez-vous ? Si madame Tournaire est encore de l'ancien régime, les troupiers d'Agathe, eux, sont modernes, - Lucien Descaves³⁵ y trouverait même son compte -, ce qui n'empêche pas qu'ils feraient aussi bien leur devoir qu'Estienne de Cadenet³⁶.

Mais si les personnages de l'école de Rimbault ne sont plus les personnages des conventions, des traditions en honneur dans la littérature méridionale, voici le cadre, voici le paysage que je ne crois, assurément, ni bourguignon ni faubourien, ce qui va, je pense, nous mettre d'accord avec les radicaux de la coutume consacrée. Car, je l'ai dit, Agathe est provençale et bien provençale.

Grâce à elle nous sommes dans les contrées de la Siagne^a, dans un mas ceint

33 : Le nom d'Avignonet (encore orthographié Avinionet), est on ne peut plus inscrit dans l'histoire de Mandelieu-La Napoule. Le territoire, en effet, prend le nom de *Pagus Avinionensis* à l'époque gallo-romaine, c'est-à-dire « Pays d'Avignonet ». A l'intérieur de celui-ci quatre domaines se divisent le territoire dont, notamment, *Avinionetum*.

34 : Contrairement au sens habituel, quoique vieilli, de « être intelligent, astucieux, malin... », l'expression « être à la coule », dans le texte de Rimbault, signifie davantage « être plus laxiste, plus modéré ». C'est dans ce sens qu'Agathe qualifie son père, moins rigoriste que sa femme, par contraste avec la rigidité de mœurs de l'épouse du capitaine et de sa famille.

35 : Lucien Descaves (1861-1949) est un écrivain ami de Zola, qui a fustigé les milieux militaires dans ses premiers romans, notamment dans *Les Sous-Offs*, ce qui lui valut d'être traduit en Cour d'assises.

36 : Il s'agit d'André Estienne, le célèbre Tambour d'Arcole qui se fit remarquer pour son courage lors de la bataille d'Arcole en 1796, alors qu'il était âgé d'à peu près dix-huit ans. Mistral, sous le pseudonyme de *Mèste Franc* a brièvement raconté son histoire dans le journal *L'Aiòli* du 7 décembre 1892, mais également dans son recueil de poésies *Lis Isclo d'Or*. (Voir *12 persounage de la Revouluciuon pèr lis escrivan prouvençau*, Saint-Martin-de-Crau, 1989, p.33-39).

a : Il y aura peut-être des gens qui se demanderont pourquoi Astruc et moi écrivons *Siagne* au lieu de *Siagne*, orthographe commune et que j'avais même adoptée dans mon *Histoire tout à fait véritable du sous-préfet de Capite*. C'est que depuis je me suis rendu compte que les manuscrits du Moyen-Age, parmi lesquels le *Cartulaire de Lérins*,

au licèu, que *pianoton* e que van cassa. Es pas iéu qu'ai fa la soucieta prouvençalo ; eisisto pertout en Prouvènço e fau dire ço que viéu.

*

* *

Es ço que Raimbault a vist e nous lou vèn dire. Soun *Agueto* vai espanta, quant de gènt saran lèu d'acord em'èu ?

Car fau pièi n'en parla d'aquelo fiho de Raimbault !

E regardas se sa mignoto es de noste bèu mounde, tout en restant assouludamen prouvençalo.

La vesèn, d'abord, que pren sa leiçoun de pianò ; pièi, mounto à chivau ; pièi remo, emai tiro dóu fusiéu, emai nedo, emai pinto. Queto educacioun, me dirés ! Segur, mai l'educacioun es pas enebido en païs prouvençau. *Agueto* – emai siegue la fiho d'un capitani de dragoun – n'es pas mens prouvençalo e l'anas vèire.

M'ócuparai pas forço de M. de Bernat, ni de M. Tournaire, ni de la maire dis Avignounet, qu'es enca de l'encian regime, pèr remarca que M. Carle met uno courrespoundènci à jour.

Lis ourtoudòssi, lis enfiouca de la Prouvènço bastidano, se van metre li man sus la tèsto : « N'en vaqui un de rouman parisen ! *Metre à jour uno courrespoundènci*, mounta à chivau, tira dóu fusiéu... De la vido ! »

Chut ! qu'es pas tout ; bramarés après. Dins l'obro de Raimbault *l'on es à la coulo* e, de fes, la bono amigo se i'apèlo *la couneissènço*. Iéu m'esplique aquéli terme pèr la presènci de sòdard. Or, que voulès ? se Madamo Tournaire es enca de l'encian regime, li troupié d'*Agueto*, éli, soun mouderne, - Lucian Descaves ié trouvarié meme soun comte, - ço qu'empacho pas que farien tant bèn soun devé qu'Estève de Cadenet.

Mai se li persounage de l'escolo de Raimbault soun plus li persounage di counvencioun, di tradicioun en ounour dins la literaturo miejournalo, veici lou cadre, veici lou païsage que, certo, crese pas ni bourguignoun ni faubourian, ço que vai, pènsè, nous metre d'acord emé li dur de l'us counsacra. Car, l'ai di, *Agueto* es prouvençalo e bèn prouvençalo.

Gràci à-n-elo sian en Ciagno^a, en un mas arrounda de pinedo. Pèr elo,

écrivaint systématiquement *Ciagna*, *Civania* et une seule fois *Scianea*. De même que nous, Félibres, écrivons *Lar*, *Artubi* etc, à la place de l'*Arc*, *Nartubie*, nous devons également écrire *Ciagne* et non *Siagne*. [Nous avons conservé, malgré les explications érudites et légitimes de Maurice Raimbault, l'orthographe *Siagne* dans notre traduction car elle est pratiquement la seule utilisée aujourd'hui – NdT]

a : l'aura bessai de gènt que se demandaran perqué Astruc e iéu escrivèn *Ciagno* liogo de *Siagno*, ourtougرافی coumuno e qu'aviéu iéu meme adótado dins moun *Istòri mai que vertadiero dóu Souto-Prefèt de Capito*. Es que desempièi me siéu avisa que li manuscri de l'Age-Mejan, entre quau lou *Cartulàri de Lerin*, pourtavon de-longo *Ciagna*, *Civania* e un soulet cop *Scianea*. De meme que nautre, Felibre, escrivèn *Lar*, *Artubi* etc, en plaço de l'*Arc*, *Nartubie*, devèn peréu escriéure *Ciagno* e noun *Siagno*.

de pinèdes. Par elle, nous connaissons Pégomas, La Napoule, Cannes, et que sais-je encore ? Et regardez : quand elle ne joue pas du piano, qu'elle ne monte pas à cheval, qu'elle ne tire pas avec un fusil, quand elle ne peint pas et quand elle ne nage pas, savez-vous ce que fait Agathe ? Elle erre dans les thymys des bords de la Siagne où elle s'adonne à la chasse aux cordonniers...^b

Maintenant que nous sommes entendus là-dessus, je n'ai plus qu'à répondre à ce que je vous entends murmurer : « Et la moralité de la mignonne ? Il nous semble que ses parents ne l'entraient guère dans sa liberté, et pour une jeune fille... savez-vous ce qui arriva à la fille de Matthieu et qu'on a mis en chanson ? Car tout cela fait ensuite jaser. »

Chez nous, oui – bien que nous ne fassions pas un crime du fait que Mireille et Vincent tombent dans les bras l'un de l'autre, - dans les régions des violettes et des fleurs d'acacia, non.

Depuis longtemps Cannes, Nice, Hyères, sont ce que l'on pourrait nommer des colonies anglaises, et on sait que les jeunes miss ne crient shocking qu'au pays de la Gracieuse Victoria. Quand elles sont hors de leurs contrées, leurs mœurs s'assouplissent et leur liberté n'a plus de limites. Il n'est donc pas étrange que petit à petit, les miss, aient imposé leurs mœurs dans nos régions ensoleillées et que nos jeunes filles s'en aillent, seules avec leurs amoureux, flirter, le long de la mer, honnêtement, comme Agathe.

Je crois que j'ai dit tout ce que je voulais dire à propos de ce livre ; plus qu'un mot à l'auteur.

*

* *

Bien sûr, tu aurais pu trouver quelqu'un de mieux placé que moi pour présenter ton roman au public, mais tu as vu que ceux qui devraient, par leur pouvoir, par leurs moyens, venir à l'aide des jeunes sont ceux, précisément, qui prennent très vite à tâche d'éteindre les ardeurs, ricanent et n'illustrent rien, pas même le progrès dans lequel ils semblaient s'inscrire ; mais tu as vu depuis longtemps les petites chapelles envahir la grande église de Sainte-Estelle pour y chanter les matines, entre chien et loup, devant l'autel de quelques faux dieux qui donneraient de l'espoir s'ils ne faisaient pas rire ; et tu as vu, ce qui est plus grave, et ce qui nous ôte l'envie de rire en nous apportant le désespoir pour la Cause que nous respectons et qui fait nos luttes de chaque jour, tu as vu, dis-je, des grands prêtres, sinon officier devant ces autels de ruolz,³⁷ mais, au moins, s'agenouiller au son de la petite cloche. Et tu t'es adressé au vieil ami qui, s'il n'a pas les compétences nécessaires, sait, sans parti-pris, en toute indépendance, comme toujours, déverser ce qu'il pense ; et serais-tu même mon ennemi personnel, je te dirais :

« Marche, Raimbault, ton livre est bon, et malgré quelques nigauds que tu vas scandaliser ne t'arrête pas dans ton ouvrage. Les livres, tu le sais, ont leur destin et nos neveux, et nos benjamins seront bienheureux, un jour, de fréquenter, en

b : Cordonnier, nom populaire de l'hydromètre, bestiole aquatique qui, en nageant, semble tirer le fil comme font les cordonniers.

37 : Le ruolz est un alliage de cuivre, de nickel et d'argent inventé par le comte Henri de Ruolz. L'expression « de ruolz » servira très vite à signifier « en toc », « sans valeur ». C'est dans ce sens que Victor Hugo l'emploie dans son poème *Ainsi les plus abjects, les plus vils* écrit depuis Jersey le 4 mai 1853 (in *Les Châtiments*).

couneissèn Pegoumas, La Napoulo, Cano, que sabe iéu ? E regardas : quand jogo pas dóu pianò, que mounto pas à chivau, que tiro pas dóu fusiéu, quand pinto pas e quand noun nedo, sabès ço que fai Agueto ? Trèvo li ferigoulo di bord de Ciagno ounte fai la casso di *courdounié*...^b

Aro que sian entendu aqui-sus, ai plus qu'à respondre à ço que vous ause murmura : « Mai, e la mouralita de la mignoto ? Nous sèmblo que si parènt l'entrepachon pas forço dins sa liberta, e pèr uno jouino fiho... sabès ço qu'arribè à la fiho de Matiéu e qu'an mes en cansoun ? Car tout acò fai pièi parla lou mounde. »

Au nostre, o – emai faguen pas un crime à Mirèio em' à Vincèn quand toumbon l'un sus l'autre, - dins li regioun di vióuleto e di cacio, nàni se coumpren.

Despièi long-tèms Cano, Niço, Iero, soun ço que se poudrié dire de coulounio angleso, e se saup que li jouvènti miss cridon *shocking* qu'en païs de Gracioso Victoria. Quand soun foro de sis estat, si mour s'esperlongon e sa liberta n'a plus de raro. Es dounc pas estrange qu'à-cha-pau, li miss, agon impausa si mour dins nòstis encountrado souleiouso e que nòsti jouvènto s'enanon, soulo emé si calignaire, faire de blad de luno, long de la mar, ounestamen, coume Agueto.

Crese qu'ai di tout ço que vouliéu dire à prepaus d'aquéu libre ; plus qu'un mot à l'autour.

*

* *

Segur, auriés pou scu trouva quaucun mai autourisa que iéu pèr presenta toun rouman au publi, mai as vist qu'aquéli que dèurien, pèr soun poudé, pèr si mejan, veni à l'ajudo di joue es aquéli, just-e-just, que s'improuvison amoussadou, richounejon e prouvon rèn, pas meme lou prougrès qu'avien l'èr de caupre ; mai as vist despièi long-tèms li capeleto envahi la grand glèiso de Santo-Estello pèr ié canta matino, entre chin e loup, à l'autar de quàuqui faus-diéu que dounarien d'esperanço se noun fasien rire ; e as vist, ço qu'es plus grèu, e ço que lèvo lou rire en baiant desesperanço pèr la Causo que respetan e que fai nòsti lucho de cade jour, as vist, dise, de grand-prèire, senoun óuficia davans aquélis autar de *ruolz*, mai, au mens, s'ageinouia au son de la campaneto. E te siés adreissa au vièi ami que, s'a pas la coumpetènci necito, saup, sènso parti-pres, en touto independènci, coume toujours, escudela ço que pènso ; e sariés moun nemi intime, te diriéu :

« Camino, Raimbault, toun libre es bon, e pèr quàuqui darnagas que vas espanta noun t'arrèstes dins toun obro. Li libre, lou sabes, an sa destinado e nòsti nebout, e nòsti cago-nis saran bèn-urous, un jour, de treva, en coumpagno de toun

b : Courdounié, noum pouplàri de l'idroumètro, bestiouleto aiguèstro que, en nedant, sèmblo tira lou lignòu coume fan li pegot.

*compagnie de ton Agathe, les thym des bords de la Siagne et de faire la chasse aux
cordonniers, en oubliant les menaces qu'on aura pu leur faire, que quelques enflés de
fausse gloire auraient pu faire pousser ! »*

*Louis Astruc³⁸
Félibre-Majoral*

Aubagne, au Bras-d'Or, 1893

38 : Louis Astruc est né et mort à Marseille (1857-1904). Auteur très prolifique, Astruc collabora à bien des journaux provençaux et publia de nombreux ouvrages : proses, poésies, pièces de théâtre. Entre autres, l'un de ses textes les plus connus, un poème dramatique en 3 actes, paru en 1882, *La Marsiheso*, narre la résistance des Marseillais face aux troupes de Charles-Quint. Sur ce dernier point, on lira l'article de Roger Klotz, « *La Marsiheso* de Louis Astruc », fascicule de *L'Astrado prouvençalo*, n°127, été 2012, p.9-16.

Agueto, li ferigoulo di bord de Ciagno e de faire la casso di courdounié, en óublidant la menaço qu'auran poussu ié faire, que quàuqui boudenfle de fausso glòri arien poussu trachi ! »

Louis ASTRUC
Felibre-Majourau

Aubagno, dóu Bras-d'or, 1893.

AGATHE

I

Peut-être huit jours avant d'achever leur volontariat, Messieurs les conditionnels du 3ème de ligne – dont je faisais partie, - se trouvaient à la cantine, pour manger l'aïoli traditionnel lorsque le sergent de semaine m'apporta une lettre dont l'enveloppe était rose tendre et qui sentait tant la violette qu'on aurait dit un baume.

- Oh ! Oh ! s'écrièrent les copains.

Je regardai l'adresse, mais cette écriture à la fois longue et fine ne me disant rien, je décachetai la missive avec tout le soin qu'elle méritait et, aussitôt, il en tomba un brin de thym.

- Ah ! Ah ! firent cette fois-ci les camarades qui m'observaient.

Mais moi, sans me préoccuper d'eux le moins du monde, je lisais ceci :

« Mon vieux piou-piou :

Ce matin, j'ai vu dans le journal qu'on allait te lâcher le 15 de ce mois. Cela m'a fait énormément plaisir, d'abord parce que je sais que le régiment ne te plaît pas plus que ça, et puis parce que j'ai besoin que tu reviennes à Cannes ; grand besoin. J'ai une affaire très sérieuse sur les bras et comme ni papa ni maman ne doivent en être informés avant quelque temps, je voudrais que tu sois ici pour m'aider de tes conseils.

Notre pauvre Mouret – cet âne qui nous a si souvent fait tomber tête première, autrefois – s'est cassé une patte l'autre matin et il a fallu le faire abattre. Si tu savais comme je l'ai pleuré !

Viens me voir dès que tu seras rentré, hein !

Notre chienne, Diane, a eu trois jolis chiots. Je t'en garde un.

Il faut que j'aïlle prendre ma leçon de piano, donc je ne t'en dis pas plus.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

AGATHE

P.S – Ne me réponds pas, car à la maison on ne sait pas que je t'ai écrit. Le brin de thym vient du bord de la Siagne, de cet endroit où nous allions ensemble chasser des cordonniers. »

Avant d'entrer d'un seul coup dans mon récit il faut, amis lecteurs, que je vous fasse connaître mes personnages.

Agathe était la fille d'un ancien capitaine de dragons, monsieur Tournaire, qui avait épousé une demoiselle de la vieille famille des Avignonet. Ce gentil officier, une fois à la retraite, avait acheté à l'embouchure de la Siagne, un mas entouré de pinèdes et, au milieu de la rivière, une petite île sur laquelle mademoiselle Agathe avait un pouvoir souverain et incontesté.

AGUETO

I

Belèu vue jour avans d'acaba soun voulountariat, *Messiés* li coundiciounau dóu 3^{en} de ligno – que n'en ère, - se capitavon à la cantino, à manja l'aiòli tradiciounau quand lou sarjant de semana m'aduguè uno letro à l'embalun rose-tèndre que sentié la vióuleto qu'èro un baime.

- Oh ! oh ! cridèron li coumpan.

Regardère l'adrèisso, mai aquelo escrituro tout ensèn longo e fino me disènt rèn, dessagelère la messivo emé tout lou siuen qu'ameritavo e, tout d'un tèms, n'en toumbè un brout de ferigoulo.

- Ah ! ah ! faguèron aqueste cop li camarado que me tenien d'à-ment.

Mai iéu, sènso m'enchauta d'éli lou mens dóu mounde, legissiéu eiçò :

« Moun vièi piou-piou :

Adematin, ai vist dins lou journau que t'anavon embandi lou 15 d'aquest mes. Acò m'a fa gau que-noun-sai, d'abord perqué sabe que lou regimen t'agrado pas de rèsto, e pièi perqu'ai besoun que tournes à Cano ; grand besoun. Ai un affaire forço serious sus li bras e coume ni *papa* ni *mama* lou dèvon saupre avans quauque tèms, voudriéu que siguèsses eici pèr m'ajuda de ti counsèu.

Noste paure Mouret – aquel ase qu'avian e que tant nous a fa toumba de mourre-bourdoun, autre-tèms – s'es rout uno cambo l'autre matin e l'a faugu faire abatre. Se sabiés coume l'ai ploura !

Vène me vèire entre arriba, que.

Nosto chino, Diano, a agu tres poulit cadèu. Te n'en garde un.

Fau que vague prendre ma leiçoun de pianò, adounc te n'en dise pas mai.

T'embrasse de tout cor.

AGUETO

P.S – Me respondes pas, qu'à l'oustau sabon pas que t'ai escri. Lou brout de ferigoulo vèn dóu bord de Ciagno, d'aquéu rode ounte anavian ensèn cassa de courdounié. »

Avans d'intra à plen de velo dins moun raconte fau, ami legèire, que vous fague counèisse mi persounage.

Agueto èro la fiho d'un encian capitani de dragoun, moussu Tournaire, qu'avié 'spousa 'no damisello de la vièio famiho dis Avignounet. Aquéu brave óficié, un cop la retrèto vengudo, avié croumpa à l'escampadouiro de Ciagno, un mas cencha de pinedo e, au mitan de la ribiero, uno iscleto que madamisello Agueto n'avié l'empèri soubeiran em'incountesta.

Laissant à sa femme – avec raison, d'ailleurs – la direction de la ferme, des tubéreuses, du jasmin, des vignes, etc, monsieur Tournaire s'était chargé de l'instruction de sa fille bien-aimée. Et il faut dire qu'il ne travailla pas en vain. Quand je partis pour aller faire mon droit à Aix, la jeune femme, qui avait alors quatorze ans, montait comme un brigadier un énorme cheval avec lequel elle sautait les ruisseaux et les haies, elle conduisait une barque à la voile ou à l'aviron, comme un Suquetan^c, elle faisait mouche quatre tirs sur cinq avec un fusil ou un revolver et elle nageait comme plusieurs poissons. Mais elle affirmait que six plus huit faisaient vingt-quatre, que Saint-Louis était le père de Napoléon et trois lignes de son écriture remplissaient à elles seules une page entière.

Mais le capitaine avait sur le dressage de sa fille, comme il disait, des idées à part qu'il avait prises en Amérique où le gouvernement l'avait envoyé en mission pour acheter des chevaux.

Il n'y avait pas de liens de parenté entre les Tournaire et les miens, mais les deux familles se connaissaient depuis très longtemps, car nos propriétés étaient voisines. Bref ! Agathe et moi avions été nourris ensemble et nous nous considérions comme frère et sœur.

Etant donné ce que je savais de ma jeune amie, la lettre que je venais de recevoir me laissa songeur. Cette affaire si sérieuse de laquelle ni papa ni maman ne doivent être informés avant quelque temps, que peut-elle bien être ?

Je craignis que la pauvre fille ne se soit jetée dans quelque intrigue car elle me semblait capable, innocente comme elle l'était, de s'embarquer dans quelque situation périlleuse, par faute de ne pas voir plus loin que le bout de son petit nez rose.

Et puis, pourquoi diable ! vient-elle me chercher après quatre ans d'absence, alors que, pendant cette longue période, elle ne m'a jamais envoyé un mot, sinon par l'intermédiaire de mes parents lorsqu'elle les voyait au moment où ils m'écrivaient ?

Qui le sait ?

La jeune fille est un mystère vivant. Vous l'étudiez un an, deux ans, dix ans et, si une fois vous croyez enfin la connaître, à l'aide d'une seule parole, elle vous fait comprendre que vous vous êtes trompé et que vous pouvez vous remettre au travail.

^c : *Suquetan* est le nom que l'on donne à Cannes aux habitants du Suquet, c'est-à-dire de la vieille ville, où résident les gens de la mer. Le Suquetan est donc pour notre pays ce que l'habitant du quartier de Saint-Jean est pour Marseille. Les Français exclusivement francophones, dans leur entêtement à considérer le provençal comme nul et non avenu, affirment que Suquet vient du grec *Sukè*, figuier, par rapport à quelque arbre gigantesque et spectaculaire de ce type qu'il y aurait eu là, qui sait quand ? De figuier, il n'y a eu au Suquet que celui sur lequel nous montâmes, mon ami Amouretti et moi, le jour où l'un de nos professeurs du collège Stanislas nous servit cette étymologie hellénico-fumiste.

Leissant à sa mouié – emé resoun, d'aiours – la direicioun de la fermo, di tuberouso, dóu jaussemin, di vigno etc, moussu Tournaire s'èro carga de l'estrucioun de sa chatouno bèn amado. E fau dire que perdegue pas sa peno. Quand partiguère pèr ana faire moun dre à-z-Ais, la mancipo, qu'avié alor quatorge an, mountavo coume un bregadié un grand chivalas emé quau sautavo valat e sebisso, menavo uno barco emé la velo o l'aviroun, coume un Suquetan^c, fasié mousco quatre cop dins cinq emé fusiéu e revolver e nedavo coume plusiour pèis. Mai vous afourtissié que sièis e vue fasien vinto-quatre, que Sant Louvis èro lou paire de Napouleoun e t'avié uno escrituro que tres rego n'en clafissien uno pajo.

Mai lou capitani avié sus lou *dreissage* di fiho, coume disié, d'idèio à despart qu'avié presso en Americo ounte lou gouvèr l'avié manda en messiou n'èro croumpa de chivau.

Li Tournaire èron pas liga de parentèlo emé li miéu, mai li dos famiho se counaissien de longo toco, estènt que nòsti bèn èron vesin. Basto ! Agueto e iéu s'erian abari ensèn e se regardavian coume fraire e sorre.

Estènt douna ço que sabiéu de moun amigueto, la letro que veniéu de reçaupre me faguè proun pantaia. Aquel afaire tant serious que ni *papa* ni *mama* dèvon saupre avans quauque tèms, de-que pòu bèn èstre ?

La crento me prengue que la mesquino se traguèsse dins quauque emboui car me pareissié capablo, innoucento coume èro, de s'embarca dins quauque escaufèstre, fauto de ié vèire pus liuen que lou bout de soun nasoun rose.

E pièi, perqué troni ! me vèn-ti querre après quatre an que se sian plus vist, alor que, dins aquéu long tèms, m'a jamai manda un mot, senoun pèr la man de mi gènt quand li vesié au moumen que m'escrivien ?

Qu lou saup ?

La chato es un mistèri vivènt. L'estudias un an, dous an, dès an e, se 'n cop vous cresès de la counèisse, em'uno souleto paraulo, vous fai vèire que vous sias embula e que vous poudès bouta tournamai à l'obro.

^c : *Suquetan* es lou noum que baion à Cano is abitant dóu *Suquet*, valènt-à-dire de la vièio vilo, ounte rèsto la populacioun marino. Lou Suquetan es dounc pèr noste país ço que lou Sant-Janen es pèr Marsiho. Li Franchimand, emé soun testardige à counsidera lou prouvençau coume nul e noun avengu, afourtisson que Suquet vèn dóu grè *Sukè*, figuiero, raport en quauque espetaclous aubras d'aquelo meno que i'aurié agu aquito, quau saup quouro ? De figuiero, i'a jamai agu au Suquet qu'aquelo sus quau escalèrian, moun ami Amouretti e iéu, lou jour qu'un de nòsti magistre dóu coulège Estanislau nous serviguè aquelo etimoulougio ellenicò-fumisto.

II

Ceux qui, pendant douze mois, se sont fait traiter de bêtes et de petits couillons par des caporaux corses encore plus bêtes qu'eux ; ceux qui, pendant un an, ont respiré l'atmosphère de la caserne, c'est-à-dire un parfum panaché de chaussettes russes, de sueur, de linge sale, de cuir, de cirage, etc, ceux-là comprendront pourquoi le 15 novembre 18.., je chantais à pleine gorge sur le chemin de Cannes à Fréjus.

C'est si bon d'être libre après avoir goûté à la servitude la plus dure que nos lois aient conservée. Ah ! J'étais plus heureux qu'un roi ! Le képi de travers, le pantalon retroussé, la tunique ouverte, je disais un bonjour amical à tous les arbres, je goûtais à tous les ruisseaux, je faisais une halte devant toutes les bornes, inspirant à pleins poumons le bon air pur et parfumé de la campagne.

Enfin j'arrivai au pont avec ses câbles d'airain où mes parents m'attendaient. Là, au milieu des baisers de la famille, j'oubliai et les tracas que je venais de vivre et mon âge même, pour redevenir un enfant avec ma petite sœur qui, libérée de sa pension pour l'occasion, essayait au contraire d'être sérieuse. Pensez un peu, la sœur d'un caporal ! Mais au bout de cinq minutes nous courions ensemble, comme des fous, derrière chaque taon qui filait devant nos yeux.

Et quels rires ! Quels bons rires qui venaient du cœur !

Malgré toute mon envie d'être informé au plus tôt de l'affaire d'Agathe, je passai toute la journée à la maison à m'accoutumer de nouveau aux habits de bourgeois, au col serré qui m'étouffait, au corset qui était trop étroit pour moi, aux petites bottes qui me gênaient ; mais sans évoquer le secret, je pris des renseignements, en interrogeant mon père, au sujet de la famille Tournaire.

– Le capitaine, me dit-il, est toujours beau cavalier ; il a pas mal blanchi, mais à qui cela n'arrive-t-il pas ? Sa femme, comme avant, veille à la cueillette des fleurs, au fauchage, au dépicage, aux vendanges.

Elle non plus n'a pas trop changé. En ce qui concerne Agathe, que le diable m'emporte ! Tu ne la reconnaîtrais pas ! Maintenant c'est une femme – physiquement, entendons-nous, car de la façon où son père l'a élevée, elle a bien douze ans d'âge mental. Cependant elle a quand même consenti à étudier un peu comme les autres : elle joue du piano, elle peint assez bien ; mais elle a tiré de son père une façon de parler qui produit l'effet le plus drôle dans sa bouche. Et puis, elle est d'une indépendance... ! Bref, toi qui a l'intention d'écrire, tu auras là un caractère à étudier.

Ainsi le lendemain je me coupai une canne, j'allumai Titine – ma vieille pipe d'étudiant, - et je m'acheminai vers la maison des Tournaire.

Les braves gens m'attendaient et vinrent à ma rencontre dès que Diane m'eut aboyé dessus. Et alors en voilà des embrassades presque familiales, et des compliments ; et des questions ! Et pendant que, assis sous l'encorbellement de leurs mûriers, le capitaine me félicitait de mon engouement à accomplir le devoir militaire, sa femme partit appeler Agathe.

On entendit un vacarme dans la maison ; un mélange de vaisselle cassée et de sauts dans les escaliers.

Moi, m'observant moi-même, je fixais la porte pour voir quelle serait la

II

Aquéli que, douge mes de tèms, se soun entendu trata d'abesti e de coudoun pèr de capourau corse que li valien pas ; aquéli que, tout un an, an respira l'atmosphèri de la caserno, valènt-à-dire un parfum penacha de *causseto russo*, de susour, de linge brut, de cuer, de cirage etc, aquéli coumprendran coume vai que lou 15 de novèmbre 18.., cantave à plen de garganto sus lou grand camin de Cano à Frejus.

Es tant bon d'èstre libre après agué tasta de l'esclavitudò la mai duro que nòsti lèi laissons ista ! Ah ! lou rèi èro pas moun cousin ! Lou kèpi de cantèu, li braio estroupado, la tunico duberto, disiéu un bonjour d'ami en tóuti lis aubre, chourlave un cop à tóuti li roubino, fasiéu pauseto à tóuti li buto-rodò, aspirant à plen pómoun lou bon aire pur e parfuma dóu campas.

Enfin arribère au pont de fiéu d'aram ounte mi gènt m'esperavon. Aqui, dins li poutoun de la famiho, óublidère e lis enfetamen que veniéu de passa e moun age meme, pèr veni tournamai enfant emé ma sourreto que, escapado de la pensioun pèr la circounstànci, assajavo au countràri d'èstre seriouso. Jujas un pau, la sorre d'un capourau ! Mai au bout de cinq minuto landavian ensèn, coume de foulas, darrié cade tavan que nous fusavo davans lis iue.

E quèti rire ! Quèti bon rire de cor !

Mau-despié touto moun envejo d'èstre rensigna au pus lèu sus l'afaire d'Agueto, passère tout lou jour à l'oustau à me refaire is abihage de *bourgés*, au coulet que m'estoufavo, au courset que m'èro trop estré, i boutino que me geinavon ; mai sènso parla dóu secrèt, m'assaventère auprès de moun paire, de la famiho Tournaire.

– Lou capitàni, me faguè, es toujours bèu cavalie ; a pas mau blanqueja, mai en quau arribo pas ? Sa femo, coume antan, viho à la culido di flour, au segage, à la cauco, i vendùmi.

Elo nimai a pas forço cambia. Pèr Agueto, l'ase me quihe ! se la recouneiriés. Aro, es uno femo – fisicamen, entenden-se, qu'emé lou biais que soun paire l'a alevado, a bèn douge an pèr lou sèn. Pamens a pièi counsenti à-n-estudia un pau coume lis autro : toco dóu pianò, pinto proun bèn ; mai a pres à soun paire uno parladuro que fai dins si bouco lou pus drole d'efèt. E pièi, es d'uno independènci... ! Basto ! Tu que vos escriéure, auras aquito un tipe à-n-estudia.

Em'acò l'endeman me taière uno cano dins lou sagnié, atubère *Titino* – moun vièi cachimbau d'estudiant, - e m'adraièr vers la bastido di Tournaire.

Li bràvi gènt m'esperavon e venguèron à moun rescontre tre que Diano m'aguè japa contro. E alor d'embrassado quàsi famihialo, e de coumplimen, tè n'en vos, n'en vaqui ; e de questioun ! E dóu tèms que, asseta souto lis amourié troussa dóu relarg, lou capitàni me benastrugavo de ma voio à coumpli lou devé militàri, sa mouié anè souna Agueto.

S'ausiguè un chamatan dins l'oustau ; uno mescladisso de terraio routo e de saut dins lis escalié.

Iéu, m'estudiant iéu meme, fissave la porto pèr vèire queto sarié la primo

première impression que l'étrange enfant ferait sur moi.

Et voilà aussitôt que celle-ci se jette à mon cou, me serrant dans ses bras et me collant des baisers sur les joues.

– *Bonjour, mon vieux piou-piou, bonjour ! Enfin te voilà donc ? Il était temps que tu reviennes. Assurément tu me manquais depuis la mort de ce pauvre Mouret.*

– *Merci ! Si tu commences déjà à me dire des méchancetés je vais me venger.*

Et nous continuâmes ainsi une conversation où se mêlaient des traits touchants et des plaisanteries.

Enfin elle se décida à s'asseoir devant moi sur le tronc coupé d'un saule et, tout en discutant avec son père du métier, des brimades, des manœuvres, j'eus tout loisir d'étudier la fille.

Ah ! Assurément je ne l'aurais pas reconnue. Moi qui avais laissé une enfant je retrouvais une jeune femme grande et belle. Sa robe de popeline dessinait une taille souple et fine, des seins fermes et doux. Son visage, couronné d'une capeline d'où s'échappaient pêle-mêle les mèches de sa chevelure noire, s'illuminait de temps en temps, aux reflets de ses deux yeux doux et profonds, véritables gouffres dans lesquels il aurait été délicieux de s'enfoncer. Ses lèvres cramoisies, toujours souriantes, semblaient un nid de baisers et son nez, légèrement crochu, aux ailes frémissantes, était plein de voluptueuses promesses.

– *Vous soupez avec nous, hein ? me dit le capitaine.*

Je fis mes excuses : mes parents m'attendraient ; je les aurais prévenus si j'avais su. Mais Agathe me faisant un signe complice :

– *Je vais envoyer quelqu'un chez toi pour les prévenir.*

Et elle disparut dans les bâtiments de service.

Je n'avais plus de raison pour refuser et je restai, écoutant monsieur Tournaire, visitant avec madame Tournaire les plants de vigne, le poulailler, la porcherie et répondant aux plaisanteries d'Agathe qui, à entendre ses éclats de rire, n'aurait jamais laissé supposer qu'elle avait une affaire très sérieuse sur les bras.

Bref ! Le souper était terminé ; une fois le café bu, nous fumions un cigare dans la tranquillité des gens qui digèrent parfaitement bien :

– *Papa, dit la jeune fille, nous allons avec Charles, faire un tour de bateau. Il ne connaît pas ma nouvelle barque, je vais la lui montrer.*

La mère, prudente, fit remarquer que la mi-novembre n'était guère une période pour aller en mer, de nuit, et faisait courir le risque d'attraper quelque pleurésie. Agathe, têtue, répondit que cela était vrai dans le Nord mais que, puisque nous habitons la Rive d'or, ce n'était pas pour rien. Elle me demanda ensuite si j'avais peur de me noyer ou d'attraper un gros rhume, m'assurant d'ailleurs que, dans ce dernier cas, elle viendrait me faire des tisanes.

Comme vous le pensez, je me rendis à de telles raisons. Elle alluma une lampe et passa devant pour me montrer le chemin, courbant à peine les herbes du sentier, légère comme un lutin.

Une fois la barque détachée, ma compagne prit la barre et, moi ramant doucement, nous nous en allâmes au fil de l'eau jusqu'à la mer.

empressioun que l'estranjo enfant farié sus iéu.

E vaqui subran qu'eicesto se trais à moun còu, m'ensarrant dins si bras e m'empegant de poutoun sus li gauto.

– Bonjour, moun vièi piou-piou, bonjour ! Enfin te vaqui dounc ? Se fasié tèms que revenguèsses. Sai que me mancaves despièi la mort d'aquéu paure Mouret.

– Gramaci ! S'acoumènces deja de me dire de marridi resoun me vau revenja.

E countunierian ansin uno counversacioun ounte m'entremesclavo de causo pretoucanto e de boufounado.

Enfin se decidè à s'assetta davans iéu sus un to de sause e, tout en charrant dóu mestié, di brimado, di manobro emé lou paire, aguère tout lesi pèr studia la fiho.

Ah ! de tout segur l'auriéu pas recouneigudo. Iéu qu'aviéu leissa uno enfant retroubave uno chato grando e bello. Sa raubo de papalino dessinavo uno taio souplo e fino, un sen ferme e mouflet. Sa caro, courounado d'uno capelino d'ounte s'escapavon arrage li trachèu de sa como negro, s'aluminavo de fes que i'avié, i rebat de sis iue dous e founs, garagai vertadié ounte sarié 'sta un chale de s'aprefoundi. Si bouco cremesino, de-longo sourrisènto, semblavon un nis de poutoun e soun nas, lóugieramen croucu, is alo fernissènto, èro plen de voluptóusi proumesso.

- Soupas emé nautre, que ? Me diguè lou capitani.

Iéu m'escusère : mi gènt m'esperarien ; aguèsse sachu lis auriéu averti. Mai Agueto me fasènt un signau d'inteligènci ;

- Vau manda au tiéu pèr preveni.

E despareiguè dins li bastimen de service.

Aviéu plus de resoun pèr refusa e restère, escoutant moussu Tournaire, vesitant emé Misè Tournaire li plantié, lou galinié, lou pouciéu e respoundènt i galejado d'Agueto que, à-n-ausi si cacalas, aurias jamai cresegu avé sus li bras un affaire forço serious.

Basto ! La soupado avié pres fin ; lou café begu, tubavian uno cigaro emé tout lou sant-plan de gènt que digerisson bèn :

- Papa, diguè la drolo, anan emé Charle, faire un tour de batèu. Counèis pas ma bèto novo, li vau presenta.

La maire, prudènto, faguè remarca que la mié-nouvèmbe èro gaire un tèms pèr ana courre sus mar, de niue, au risco d'aganta quauque plevèsi. Agueto, testardo, respoudeguè qu'acò 'ro vrai dins lou Nord mai que, bord qu'abitavian la *Ribo d'or*, èro pas pèr rèn. Me demandè pièi s'aviéu pòu de me nega vo d'arrapa un raumas, m'assegurant d'aiours que, dins este darrié cas, me vendrié faire de tisano.

Coume bèn pensas, me rendeguère à de resoun talo. Elo abrè un fanau e passè davans pèr me moustra lou camin, giblant à peno lis erbo de la draio, lóugeireto qu'èro coume un glàri.

La barco destacado, ma coumpagno prenguè la barro e, iéu remant plan-plan, s'enanerien au fiéu de l'aigo fin qu'à la mar.

III

Les vagues, qui remuaient sans vent, venaient juste lécher les bords de la barque ; le ciel que la lune et les étoiles éclairaient, ressemblait à une immense tente d'argent. Tout là-bas, à perte de vue, s'étendait, blanche et en demi-cercle comme la lame d'un sabre maure, la plage de l'Ancre³⁹ et de la Bocca.⁴⁰ Par endroits, on voyait briller les signaux de couleurs du chemin de fer tels des yeux à la recherche de qui sait quoi ?

Et puis, au fond, Cannes avec son clocher et sa tour se dressant tout noirs dans le ciel blafard, se laissait bercer par les eaux de son golfe qui, scintillant de lumière, ressemblait à celui de Naples, il dolce paese.

– *Eh bien, voyons. Ce fameux secret ?*

Et je lâchai les rames. Abandonnant également la barre, Agathe vint s'asseoir à côté de moi.

– *Ecoute, dit-elle, tu vas d'abord me donner ta parole de ne parler à personne de ce que je vais te confier.*

Et, câline, elle me fit un collier avec ses deux bras.

– *Mon Dieu, je te le promets de tout cœur ; mais parle vite car j'en ai assez maintenant.*

Alors, comme si nous n'avions pas été suffisamment loin de toute écoute profane, elle se pencha et me souffla à l'oreille :

– *Je suis amoureuse.*

– *Ah ! Et de qui ?*

– *De monsieur de Bernard, un jeune homme que tu ne connais pas car il n'habite pas ici depuis longtemps. Mais dès que tu le verras tu l'aimeras aussi. Il est si bon, si beau !*

– *Et alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse là-dedans, moi ?*

– *Ecoute, monsieur de Bernard m'aime également...*

– *Il te l'a dit ?*

– *Non, mais je l'ai compris.*

En prononçant ces paroles elle s'était redressée, fière et imprimant sur le ciel le pur contour de son corps de jeune vierge comme pour dire : « Regarde. Ne suis-je pas assez belle pour être aimée ? »

– *D'accord.*

– *Papa est gentil ; il est à la coule, lui ; mais maman, étant une descendante des Avignonet, est encore de l'ancien régime et il ne faudrait pas qu'elle me voie courir le pays seule avec mon bon ami. Mon Dieu ! Quelle histoire ça ferait ! Donc, si tu veux me faire plaisir, si un jour monsieur de Bernard vient, tu ne nous quitteras pas et les apparences seront sauvées.*

39 : La plage de l'Ancre, encore appelée plage du Trou de l'Ancre, est l'une des premières plages, en partant de l'ouest (donc de Mandelieu-La Napoule où se déroule l'action du roman), qui jalonnent le littoral du quartier de la Bocca à Cannes.

40 : Le quartier de la Bocca se trouve à l'ouest de Cannes, délimité par Mandelieu-La Napoule (à l'ouest) et la Croix-des-Gardes (à l'est). Au sud, il longe la baie de Cannes.

III

Lis erso, boulegado pèr ges de vènt, venien tout-bèu-just lipa li paret de la ratamalo ; lou cèu qu'aluminavon la luno e lis estello, retrasié un inmènse tibanèu argentau. Eilavau, à visto perdudo, s'estalouiravo, blanco e troussado coume la lamo d'un sabre mouro, la plajo de l'Ancro e de la Bouca. Pèr endré, se vesié trelusi li signau acoulouri dóu camin ferra tau que d'iue en cerco, quau saup de que ?

E pièi, dins lou founs, Cano emé soun clouquié e sa tourre mountant negre dins lou cèu blave, se laissavo bressa pèr lis aigo de soun gou que, esbrihaudant de lume, dounavo d'èr à-n-aquéu de Naple, *il dolce paese*.

- Eh bèn, veguen. Aquéu famous secrèt ?

E leissère ana li rèm. Abandonant tambèn la barro, Agueto venguè s'asseta contro iéu.

- Escouto, diguè, vas d'en-proumié me baia ta paraulo de parla en res de ço que te vau fisa.

E, calino, me faguè 'n coulié de si dous bras.

- Moun Diéu, te l'aproumete de tout cor ; mai parlo vite qu'ai proun manjabegu.

Alor, coume s'erian pancaro esta proun liuen de touto ausido proufano, se giblè e me boufè à l'auriho :

- Siéu amourouso.

- Ah ! E de quau ?

- De moussu de Bernat, un jouvènt que counèisses pas perqué i'a pas longtèm qu'es dins lou païs. Mai entre lou vèire l'amaras tambèn. Es tant bon, tant bèu !

- E alor, que vos que fague aqui-dintre, iéu ?

- Escouto, moussu de Bernat m'amo peréu...

- Te l'a di ?

- Nàni, mai l'ai coumprés.

En disènt aquèsti paraulo s'èro redreissado, fièro, e 'stampant sus lou cèu lou pur countour de soun cors de piéuceleto coume pèr dire : « Regardo. Es que siéu pas proun bello pèr èstre amado ? »

- Vai toujours.

- Papa es brave ; es *à la coulo*, éu ; mai mama, estènt dis Avignounet, es encaro de l'encian regime e faudrié pas que me veguèsse barrula souleto emé moun bon ami. Boudiéu ! Que chamado ! Adounc, se vos me faire plasé, se 'n cop moussu de Bernat vendra, nous quitaras pas e nous serviras de porto-respèt.

- *Moi ! m'écriai-je en bondissant comme une carpe au point que la barque en fut secouée.*
- *Je t'en supplie. Qu'est-ce que ça te fait, à toi ? Il n'y pas de mal là. Dans toutes les pièces, les personnages n'ont-ils pas des confidents ? Tu seras le mien, et voilà tout.*

J'essayai encore de lutter mais elle, me regardant bien dans les yeux :

- *N'as-tu jamais été amoureux, toi ?*

Et me fermant la bouche à l'aide d'un baiser :

- *Allez ! C'est entendu, hein ? Et maintenant rentrons, il se fait tard.*

Et nous rentrâmes ainsi, elle joyeuse, le cœur battant, chantant à haute voix une berceuse de Bensa^d, pendant que je m'enfonçais, moi, dans mes pensées.

Bah !, me disais-je, elle est trop pure pour vouloir faire quelque chose de mal et ce qui le prouve c'est qu'elle cherche elle-même quelqu'un qui serve de tiers dans ses amourettes. Et puis sa demande me permettra justement de lui être utile au cas où ce monsieur de Bernard voudrait aller trop loin.

Pourtant, au moment d'arriver, une pensée me vint :

- *Mais, Agathe, comment as-tu fait la connaissance de ce jeune homme ?*
- *Ah ! Ah ! Voilà. Il y avait déjà un certain temps que je le rencontrais en courant le pays avec Roland...*
- *Qui est ce Roland ?*
- *Imbécile ! C'est mon cheval. Un jour, donc qu'il passa près de nous, là-bas, près du Béal⁴¹, je fis ruer Roland à l'aide de quelques coups d'éperons et je me laissai tomber doucement dans un coin d'herbe pour ne pas me faire mal. Je jouai ensuite la femme évanouie et Lui, censément après m'avoir fait recouvrer mes esprits, m'offrit son bras pour rentrer à la maison. Le plus drôle c'est que Roland, le pauvre, nous suivit pas à pas, traînant au sol sa bride pendante, sans se douter que monsieur de Bernard le prenait pour un méchant animal. Comme tu le penses bien, mes parents ont remercié chaleureusement mon sauveur qui, depuis, est admis à venir chez nous quand il le veut.*
- *Tiens ! Tiens ! Tout cela n'est pas mal inventé pour une jeune fille de ta condition.*

Enfin vaincu par la fatigue, en soufflant ma bougie, je pensai : « Ça m'est égal ; que diraient les amis, Paulo, Papa-bons-conseils et tutti quanti, s'ils savaient que je vais tenir la chandelle ? »

^d : « Bensa, ce subtil musicien qui a dans ses armoiries une colossale violette qui empêche par trop ses contemporains de l'entendre » lit-on dans le n°25 de *Zôu !* en parlant de cet artiste majeur, de ce cœur d'exception. Mais s'il plaît à Antoine Bensa d'être modeste pour lui-même, je ne suis pas tenu, moi, de l'être pour lui et je me fais un devoir de signaler l'auteur de *Langue d'Amour*, de *Ripaille*, des *Pêcheurs de Saint-Jean* et d'*En pensant à ma brunette*, aux dévots de la musique véritablement artistique, véritablement saine.

⁴¹ : Le Béal est une petite rivière qui traverse le territoire de Cannes par l'ouest, puis se sépare en deux bras ; l'un file droit et se jette dans la mer, précisément au « port du Béal », l'autre se jette dans la Siagne. C'est à cette dernière confluence que fait allusion Agathe et à côté de laquelle nous nous retrouverons dans la scène finale du roman.

- Iéu ! Faguère em'un saut d'escarpo que la nau n'en trantraïè.
- Te n'en supplique. De-que te fai ? I'a ges de mau aquito. Dins tóuti li pèço, li gènt an pas de counfidènt ? Saras lou miéu, e vaqui.

Assajère encaro de lucha mai elo, me regardant bèn dins lis iue :

- Siés jamai esta amoureux, tu ?

E me clausènt li bouco em'un poutoun :

- An ! Es entendu, que ? E aro rintren, que se fai tard.

E tournerian ansindo, elo galoio, lou pitre bacelant, cantant à grandu voues uno bressarello de Bensa^d, enterin que iéu m'enfounsave dins mi pensamen.

Bò, me disiéu, es trop puro pèr voulé faire mau e ço que lou provo es que cerco elo memo quaucun pèr metre un tiers dins sis amoureto. E pièi sa demando me boutara justamen à meme de i'èstre utile au cas qu'aquéu moussu de Bernat vouguèsse ana trop liuen.

Pamens, au moumen d'arriba, uno idèio me venguè :

- Mai que, Agueto, coume as fa la couneissènço d'este jouvènt ?
- Ah ! Ah ! Vaqui. I'avié proun tèms que lou rescountrave en courrènt lou païs emé Rouland...
- Quau es aquéu Roland ?
- Bedigas ! Es moun chivau. Un jour, dounc que nous passè contro, eila, pròchi lou Biau, iéu faguère reguigna Rouland emé quàuqui cop d'abrivau e me leissère toumba plan-plan à-n-un endré que la bauco me gardè de mau. Jouguère pièi la femo avanido e Éu, après m'avé censa reviéudado, me pourgiguè soun bras pèr rintra à l'oustau. Lou pus drole es que Rouland, lou paure, nous seguiguè pas à pas, tirassant pèr lou sòu sa brido penjadisso, sènso se douta que moussu de Bernat lou prenié pèr un marrit animau. Coume bèn te penses, mi gènt an gramacia couralamen moun sauvaire que, desempièi, es amés à veni au nostre quand i'agrado.
- Tè ! Tè ! Acò 's pas mau enventa pèr uno jouveineto de ta meno.

Uno fes à-jòbi, en boufant moun lume, me pensère : « Es egau ; de-que dirien lis ami, Poulò, Papa-bon-counsèu e *tutti quanti*, se sabien que vau faire lume ? »

d : « Bensa, aquéu fin musicien qu'a dins seis armarié uno couloussalo vióuleto qu'empachò troup sei countempouran de l'ausi. » Ansin dins lou n°25 de *Zou !* en parlant d'aquel artisto majourau, d'aquéu cor d'elèi. Mai s'agrado à Tounin Bensa d'èstre moudèste pèr éu meme, iéu siéu pas tengu de l'èstre pèr éu e me fau un devé de signala l'autour de *Lengo d'Amour*, de *Regòli*, di *Pescadou Sant-Janen* e d'*En pensamen de ma bruneto*, i devot de la musico vertadieramen artistico, vertadieramen sano.

IV

A partir de ce jour nous reprîmes les habitudes du temps de notre enfance. L'hiver s'annonçait bien : les feuilles dorées en pliant restaient encore sur leurs arbres, semblant s'accrocher de toutes leurs forces à ces branchettes qui les retenaient en vie. Déjà les prairies s'emplissaient de ces fleurs, anémones, violettes ou pâquerettes qui ornent notre mauvaise saison d'une couronne incroyablement agréable et joyeuse.

Et nous parcourions sans cesse le pays, des fois vers Pégomas, des fois vers La Napoule, des fois vers Cannes. Souvent, quand la brise était bonne, l'amirale Agathe me faisait les honneurs de son bord.

Or, un jour, nous étions ainsi tous les deux en pleine mer à boire le soleil et le sel ; moi je fumais comme un four à chaux, tout en écoutant ma jeune amie jacassant comme une pie.

- *Dis-moi, Charlie ; sais-tu monter à cheval ?*
- *Oui, et encore mieux en descendre.*
- *Es-tu souvent monté à cheval ?*
- *Huit fois. Six fois j'en suis descendu sur les pieds et deux fois sur ce que tu sais.*
- *Nigaud, va ! Veux-tu que je t'apprenne ?*
- *Ah ! Ça non par exemple ! Je me suis bien juré que désormais si quelqu'un se cassait quelque chose, même en chutant d'un âne, ce ne serait pas moi.*
- *Allons, voyons, tu ne me refuseras pas ça.*
- *Et oui, je te le refuserai ; et puis il faut être raisonnable. Je ne suis pas bâti comme il se doit pour être cavalier, c'est un malheur. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Tu ne voudrais tout de même pas être la cause de ma mort ?*
- *Bah, on verra.*

Et l'étincelante jeune fille agita sa tête d'un air qui signifiait : « Tu as beau faire et beau dire, tu feras ce que je voudrai. »

- *A propos, mon rôle de chaperon n'est pas bien difficile jusqu'à aujourd'hui. Voilà plus d'un mois que je suis ici et tu ne m'as pas encore présenté ton amoureux. Il semble évident qu'il ne connaît pas son bonheur ce petit monsieur. Au moins fais-m'en le portait.*
- *Non, non, mon beau. Je veux que tu le voies sans prévention d'aucune sorte et que tu me dises ce que tu penses de lui.*
- *Oh ! Pour ça, tu sais que je n'ai pas la langue dans ma poche. S'il me plaît, je te le dirai ; et s'il ne me plaît pas, idem.*
- *Je suis sûre qu'il te plaira.*
- *Je n'en prends pas l'engagement.*

En devisant ainsi, je la voyais suivre des yeux dans les nuages, le visage du bien-aimé. Accoudée sur le rebord, la tête reposant sur sa petite main, son regard qui se heurtait à l'infini comme celui de la Vierge de Murillo,⁴² la transfigurait en

42 : Bartolomé Esteban Murillo est un peintre espagnol du Siècle d'or, né et mort à Séville (1617 ou 1618 - 1682). Son œuvre est principalement religieuse. Parmi celle-ci son tableau le plus connu reste certainement « La Vierge du Rosaire ».

IV

À parti d'aquéu jour repreneurian nosto vido dóu tèm qu'erial pichot. L'ivèr s'annouciavo bèn : li fueio daurado restavon encaro is aubre ounte fasièn lou pecouiet, semblant s'arrapa de tóuti si forço à-n-aquéli broco qu'èron la vido pèr éli. Deja li pradello se clafissien d'aquésti flour, anemouno, vióuleto vo margarideto que fan à *nosto* marrido sesoun uno courouno agradivo e gaio que-noun-sai.

E vague de courre bourrido, quouro vers Pegoumas, quouro vers la Napoulo, quouro vers Cano. Souvènti-fes, quand l'auro èro bono, l'*amiralo* Aguetto me fasié lis ounour de soun bord.

Or, un jour, erian ansin toui dous en pleno mar à béure lou soulèu e lou salabrun ; iéu fasiéu de fum coume un four de caus, tout en escoutant moun amigueto que barjacavo coume uno agasso.

- Digo, Charloun ; sables mounta à chivau ?
- O, e 'ncaro miés n'en descèndre.
- As mounta souvènt ?
- Vue cop. Sièis cop n'en siéu davala sus li pèd e dous cop sus ço que sables.
- Bedigas, vai ! Vos que t'aprèngue ?
- Ah ! nàni preisèmple ! Me siéu bèn jura que se desanant quaucun se roumpié quaucarèn raport meme à-n-un ase, sarié pas iéu.
- Anen, veguen, me refusaras pas acò.
- E o, te lou refusarei ; fau pièi èstre resounable. Siéu pas basti pèr faire un cavalié, es un malur. De-que ié faren ? Voudriés pas èstre l'encauso de ma mort ?
- Bò, veiren.

E la belugueto cascaiè la tèsto d'un èr que devié s'entèndre : « As bèl à faire e bèl à dire, passaras ounte voudrai. »

- À perpaus, moun role de capeiroun es pas bèn dificile jusqu'à vuei. Vaqui mai d'un mes que siéu eici e m'as pancaro moustra toun fringaire. Parèis que coumpren pas forço soun bonur aquéu moussurot. Au mens fai-me soun retra.
- Nàni, nàni, moun bèu. Vole que lou vègues sènso prevencioun de ges de merço e que me digues ço que pensaras d'eu.
- Oh ! Pèr acò, sables qu'ai pas la lengo au couissin. Se m'agrado, te lou dirai ; e se m'agrado pas, peréu.
- Siéu seguro que t'agradara.
- N'en prene pas l'engajamen.

En charrant ansin, la vesiéu que seguissié dis iue dins li nivo, la figuro dóu bèn-ama. Acoudado sus lou plat-bord, la tèsto repausant sus sa maneto, soun regard que rutavo l'infini coume aquéu de la Vierge de Murillo, la tresfiguravo se pòu dire.

quelque sorte. Elle ne s'apercevait pas que ses cheveux s'étant dénoués, le soleil jouait avec eux amoureusement et il l'enveloppait entièrement d'un manteau de paillettes.

Alors, moi, la voyant si belle, je commençai à penser que ce M. de Bernard était un grand misérable qui ne méritait pas son bonheur et, pour la première fois de ma vie, un petit ferment de jalousie leva dans mon cœur.

Enfin un jour l'amoureux se décida à paraître. Un matin, sur les onze heures, j'étais en train de mettre à jour une correspondance en retard de six mois. Tout à coup j'entends les sabots d'un cheval sur les pavés de notre route ; je descends très vite et que vois-je, beau bon Dieu ! Agathe elle-même, en amazone, tenant à la main un deuxième cheval.

– Mais d'où, diable, viens-tu harnachée de la sorte, ma pauvre Agathe ? Est-ce que tu entres dans un cirque ?

Elle mit son petit doigt sur ses lèvres et, mystérieusement :

– Il est à la maison.

Elle jouta ensuite à haute voix :

– Allez ! Monte sur cette bête car tu viens manger avec nous.

– Tu as pris une peine inutile. Je t'ai dit que je ne voulais pas monter sur un cheval et je n'y monterai pas.

– Mais tu es sérieux ? Tu as peur ?

– Peur ou pas, c'est comme ça.

– Elle est bien bonne, celle-là ! Une si gentille bête !

– Gentille ! Gentille !

– Et oui, gentille. Elle ressemble à un cheval de bois. On dirait qu'on te l'a fabriquée sur commande. Ne fais pas l'enfant. Nous avons tout juste le temps d'arriver pour mettre les pieds sous la table. Si tu viens à pieds tu arriveras trop tard, et j'ai besoin de toi, me dit-elle en me fixant de ses beaux yeux clairs et francs.

– J'irai cet après-midi et tu en seras quitte pour dire que tu ne m'as pas rencontré.

– Je croyais que c'était une plaisanterie ; mais puisque tu ne plaisantes pas, ça va. J'ai eu tort de compter sur toi. Adieu.

Je vis deux larmes pointer dans le coin de ses yeux, frémir un moment au bout des cils et couler sur ses deux petites joues roses. Adieu prudence !

– J'y vais !

Je m'approchai de mon cheval, un grand machin qui, juché sur ses quatre jambes arquées, me toisait de toute sa hauteur, avec de gros yeux ronds ; je le toisai également. Ainsi durent se regarder Napoléon et le tsar Alexandre la première fois qu'ils se rencontrèrent.

Enfin, après m'être recommandé à Saint Antoine de Padoue, qui fait retrouver les objets perdus, dans le cas où je laisserais quelque membre en chemin, j'attrapai la bride et la crinière et je me mis en selle.

– Bien ! Ça, ça s'appelle monter comme un homme.

Le nuage qui avait un moment assombri le visage de la jeune fille était déjà loin et nous partîmes tant bien que mal.

Le long du chemin Agathe fut envers moi encore plus gentille que d'habitude. Je comprenais que la victoire qu'elle venait de remporter sur ma prudence

S'aperçuvié pas que soun péu s'estènt desnousa, lou soulèu ié jougavo amoureuxamen e l'enmantelavo elo memo de belu.

Alor iéu, la vesènt tant bello, acoumencère de trouba aquéu M^u de Bernat un grand miserable qu'ameritavo pas sa chabènço e, pèr lou proumié cop de ma vido, un pichot levame de jalousié faguè sa boulegadisso dins moun cor.

Enfin un jour lou calignaire se decidè à parèisse. Un matin, sus li vounge ouro, ère en trin de metre au courrènt uno courrespoundènci en retard de sièis mes. Subran ausisse un trapé de chivau sus li calado dóu relarg ; davale lèu-lèu e de-que te vese, bèn bon Diéu ! Agueto elo memo, en amazouno, tenènt en man un segound chivau.

– Mai d'ouunte, diàussi, vas ansin arnescado, ma pauo Agueto ? Intres dins un cirque ?

Meteguè soun detoun sus si bouco e, misteriousamen :

– Es à l'oustau.

Ajustè pièi à-z-auto voues :

– Zóu ! Escalo-me aquéu bestiari que te vènes dina 'mé nàutri.

– As bèn pres uno peno inutilo. T'ai di que vouliéu pas mounta 'qui-sus e ié mountarai pas.

– Mai es serious ? As pòu ?

– Pòu o noun, es ansin.

– Aquelo tubo ! Uno tant bravo bèsti !

– Bravo ! Bravo !

– E o, bravo. Sèmblo un chivau de bos. Dirien que te l'an fa sus coumando. Fagues pas l'enfant. Avèn tout-bèu-just lou tèms d'arriba pèr nous entaula. Se ié vas d'à-pèd arribaras trop tard, e ai besoun de tu, me faguè en me fissant de si bèu vistoun clar e franc.

– L'anarai aquest tantost e n'en saras quito pèr dire que m'as pas rescountra.

– Cresiéu qu'èro uno galejado ; mai bord qu'es pas pèr rire, vai bèn. Ai agu tort de coumta sus iéu. Adiéu.

Veguère dos lagremo pouncheja au cantoun de sis iue, tremoula uno passado au bout di ciho e regoula sus si dos gauteto roso. Adiéu prudènci !

– Ié vau !

M'avancère de *moun* chivau, un grand foutrau que, quiha sus si quatre cambo enarcado, me regardavo de tout soun aut, emé de gros iue round ; lou regardère peréu. Ansin se deguèron regarda Napouleoun e lou tsar Aleissandre lou proumié cop que se rescountrèron.

Enfin, après m'èstre recoumanda à Sant Antòni de Pado, que fai retrouba li viéure esmarra, pèr lou cas que leissariéu quauque mèmbe pèr camin, agantère lou bridoun e la creniero e me meteguère en selo.

– Brave ! Acò's mounta coume un ome.

Lou niéu qu'avié 'n moumenet embruni lou carage de la chatouno èro adeja liuen e partiguerian tant bèn que mau.

Long dóu camin Agueto siguè pèr iéu enca mai gènto qu'à l'acoustumado. Coumpreniéu que la vitòri que venié de rempourta sus ma prudènci

l'emplissait de joie et de fierté. Riante, tout en trottant bottes contre bottes, elle me taquinait amicalement :

- Tenez, voici Monsieur le douillet, que le lin endolorit. Je te conseille de te plaindre encore. Je voudrais bien savoir s'il y en a beaucoup qui ont des demoiselles comme professeurs de manège. Tu demanderas à papa s'il en payait à ses dragons. Tu es galant, va ! Dire que tu n'as cédé qu'en me voyant pleurer.*
- Pardonne-moi.*
- Jamais de la vie.*
- Ah oui ? Attends un peu.*

Rassuré quelque peu au sujet de ma bête, qui effectivement n'avait pas l'air de vouloir prendre le mors aux dents, je me hasardai à passer le bras autour de la friponne ; mais celle-ci, piquant son cheval des deux éperons, partit comme un éclair à travers un champ de luzerne en se retournant quelquefois pour me crier : « Attrape-moi si tu peux ! »

Moi, pris d'une belle ardeur et sans me rendre bien compte de ce que je faisais, je me lançai à sa poursuite et nous voilà filant tous les deux au triple galop. Par chance c'est l'allure où il est le plus facile de ne pas tomber, sinon j'aurais couru le risque d'y laisser ma peau. C'est ainsi que M. Tournaire, qui s'en grillait une en nous attendant, nous vit arriver dans un épais nuage de fumée.

Connaissant ma ferme intention de ne pas me hasarder sur un cheval, il ne pouvait pas en croire ses yeux. Aussi, lorsqu'il fut certain de ne pas se tromper, me salua-t-il d'un applaudissement de cavalerie des plus beaux qui soient.

ié fasié grand gau e que n'èro fièro. Risouletto, tout en troutant boto à boto, me galejavo amistadousamen :

- Ve, Moussu lou dalicat, que la cambresino ié fai mau. Te counseie de te lagna encaro. Voudriéu bèn saupre se n'i'a forço qu'an de damisello pèr prouffessour de manège. Demandaras à papa se n'en pagavo à si dragoun. Siés galant, vai ! Dire qu'as cala qu'en me vesènt ploura.
- Perdouno-me.
- Jamai de la vido.
- O ? Espèro un pau.

Rassegura sus ma bèsti, qu'efetivamen avié pas l'èr de voulé prendre lou mors i dènt, m'asardère à passa moun bras à l'entour de la capounoto ; mai eicesto, pognènt di dous, partiguè coume un lamp à travers un champ de luserno en se revirant pèr fes pèr me crida : « Ligueto ! »

Iéu, pres d'uno bello ardour e sènso me rèndre bèn comte de ço que fasiéu, me traguère à sa seguido e nous vaqui landant tóuti dous au triple galop. De bonur qu'acò's l'aluro ounte èi lou mai aisa de pas tounba qu'autramen auriéu courregu risco de la pèu. Es ansin que M. Tournaire, que n'en tubavo uno en nous esperant, nous veguè arriba dins un neblas de pússo.

Couneissènt ma fermo entencioun de pas m'asarda sus un chivau, n'en poudié pas crèire sis iue. Tambèn quand fuguè segur de pas s'engana me piquè un *band de cavalié* di bèu que i'ague.

Le capitaine fit les présentations :

– Monsieur le vicomte de Bernard, Monsieur Charles Maset.

Je faillis tomber de tout mon haut. Comment ! Est-ce celui-là qu'Agathe trouve si beau et si bon ? Bon, c'est possible ; mais beau, ah ! par exemple ! Elle dépasse les bornes !

Il y a des gens qui – même s'ils sont franchement laids – vous sont agréables à regarder ; pour M. de Bernard c'était le contraire : grand, mince, avec un visage régulier, il aurait été peut-être un bel homme sans ses yeux fatigués, toujours à moitié fermés, sans sa barbe et ses cheveux, hérissés, longs de trois doigts et plantés droit, tels le foin d'un vieil artichaut. Ajoutez à cela un vêtement de chasseur du dimanche qui le rendait encore plus risible.

Une fois à table je pris à tâche de le faire parler pour le juger sur le plan moral. Hélas ! Impossible de discuter avec lui cinq minutes sans qu'il ramène la conversation sur la chasse qui, comme il le disait, était sa seule passion. Il nous racontait ainsi qu'au collège il s'échappait de l'étude pour aller tendre des pièges dans la cour, que ses parents avaient renoncé à le faire travailler, lui avaient rendu sa liberté et que depuis, il chassait, en toutes saisons car, en l'achetant très cher, il avait obtenu un permis de naturaliste qui lui en donnait le droit.

Bref ! C'était un homme au-dessous du commun des mortels, un de ces hommes à moitié sauvages qui, à force de fréquenter les bêtes sauvages elles aussi, finissent par s'en imprégner quelque peu. Je ne fus pas étonné qu'Agathe en soit tombée amoureuse. La pauvrete ayant presque toujours vécu au milieu de nos deux familles était restée un peu attardée, puis un beau jour, sans que personne ne s'en soit rendu compte – et elle encore moins que les autres – la friponne s'était réveillée femme. Le Mistral fouettant dans ses veines un sang plus chaud, le cœur frappa dans sa poitrine et, sous les rayons de notre soleil elle s'ouvrit tout d'un coup, sans savoir pourquoi, comme les roses qui, boutons encore la veille au soir, étalent aux premières lueurs du matin leurs corolles pourpres et parfumées.

Rongée par ce besoin d'aimer et d'être aimée, la jeune fille était prête à voir son idéal, idéal mal défini d'ailleurs, à peu près dans le premier jeune homme qu'elle rencontrerait. Le vicomte de Bernard passa et la manne d'un sentiment doux et primitif lui tomba du ciel, bien qu'il n'ait rien fait du tout pour ça, Dieu le sait !

Aux innocents les mains pleines !

Ce qui se passait autour de moi était curieux, bizarre même. Agathe tressaillait, chantait, riait de tout et de rien et me regardait parfois de côté pour voir sur mon visage ce que je pensais de son bon ami. Mais je comprenais bien que la face de sphinx que je m'étais faite la déroutait.

Quant à Lui, cet âne domestique, ce médiocre ! à la place d'écouter ce qui lui était dit si clairement au-delà des mots, nous racontait la maladie d'un de ses chiens, qu'il avait cru perdre à cause d'une sorte de teigne. Heureusement avec du soufre...

Va au diable avec ton soufre !

Mais peut-être jouait-il la comédie devant les parents. Je proposai donc d'aller voir dans l'île d'Agathe ce qui se passait et les changements que sa propriétaire avait

Lou capitàni faguè li presentacioun :

– Moussu lou viscomte de Bernat, Moussu Charle Maset.

Manquère toumba de moun aut. Coume ! Es aquéu qu'Agueto trovo tant bèu e tant bon ? Bon, es poussible ; mai bèu, aquelo preisèmple ! passo l'osco.

I'a de gènt que – emai sigon francamen laid – vous agrado de li regarda ; pèr M^a de Bernat èro lou countràri : grand, prim, em'uno caro reguliero, sarié belèu esta 'n poulit ome sènso d'iue vaigue, sèmpre à mita barra, sènso sa barbo e soun péu, rufe, de tres det de long e planta dre, qu'aurias di la bourro d'uno vièio cachoflo. Apoundès à-n-acò un abihage de cassairot que lou rendié enca mai risible.

Uno fes à taulo m'entrinère à lou faire charra pèr lou juja au mourau. Ai-las ! Impoussible de ié parla cinq minuto sènso que ramenèsse la counversacioun à la casso que, coume disié, èro sa souleto passioun. Nous racountè ansin qu'au coulège s'escapavo de l'estùdi pèr ana cala de leco dins la court, que si gènt avien renoucia à lou faire trabaia, i'avien rendu sa liberta e que desempièi, cassavo, en tout tèms car, en lou bèn pagant, avié óutengu un permés de naturalisto que n'i'en baiavo lou dre.

Basto ! Èro un ome en dessouto de l'ourdinàri, un d'aquéli mié sauvage que, à la forço de treva lou ferun, fenisson pèr ié prendre quaucarèn. Mai qu'Agueto se n'en siguèsse rendudo amourouso acò m'espantè pas. La mesquino aguènt à pau près sèmpre viscu entre nòsti dos famiho èro estado un pau tardiero, pièi un bèu jour, sènso que res se n'en siguèsse avisa – e elo mens que tout autre – la boujarrouno s'èro derevihado femo. Lou Mistrau ié fouitant dins li veno un sang mai calourènt, lou cor bachelè e, souto li rai de noste soulèu se durbiguè tout d'un tèms, sènso saupre perqué, coume li roso que, boutoun encaro lou vèspre d'avans, estalouiron i proumié belu dóu matin si courolo pourpalo e prefumado.

Trabaiado pèr aquéu besoun d'ama e d'èstre amado, la mancipo èro touto lèsto à vèire soun ideau, ideau pas bèn dessina d'aiours, dins lou proumié jouvènt à pau près que rescountrarié. Lou viscomte de Bernat passè e la mauno d'un sentimen cande e proumieren ié toumbè dóu cèu, emai aguèsse rèn fa pèr acò, Diéu saup !

Is innocènt li man pleno.

Ço que se passavo autour de iéu èro curious, bijarre meme. Agueto tresnavo, cantavo, risié de tout e de rèn e me regardavo pèr fes de galis pèr vèire sus moun moure ço que pensave de soun bon ami. Mai coumpreniéu que la fàci d'esfins que m'ère facho la deroutavo.

Pèr quant à Éu, l'ase cabanu, lou pasto-mourtié ! en plaço d'escouta ço que ié disien tant clar sènso parla, nous debanavo la malautié d'un de si chin, qu'avié pensa de lou perdre d'uno espèci de rasqueto. Urousamen emé de siéupre...

Qu'un tron te cure emé toun siéupre !

Mai belèu jougavo la coumèdi davans li parènt. Prepausère adounc d'ana vèire dins l'*isclo Agueto* ço que se passavo e li cambiemen que sa proupietàri i'avié fa faire.

fait faire.

Cette île, aussi grande qu'un mouchoir, était un petit paradis. Créée par des alluvions elle était particulièrement fertile et le printemps y avait semé de petites fleurs qui formaient un tapis moelleux et odorant, bien supérieur aux plus beaux tapis d'Orient ! Les arbres, dont le feuillage venait tout juste de naître, avaient encore ce ton vert clair tirant sur le blond, qui réjouit tant au mois de mai. Et puis, au milieu, enguirlandé de lierre et de vigne sauvage, un petit pavillon se laissait apercevoir, dans lequel il aurait été si bon de vivre à deux.

Et dire que c'est ce grand pélican qui doit se délecter ici avec le beau cygne qui est à côté de moi ! Ah, ça jamais !

Le bonheur est, pourtant, où chacun croit le trouver. Agathe trouve M. de Bernard beau, bon, une merveille de nature ; peut-être qu'un autre, même de plus grande valeur, ne lui conviendrait pas autant. Et puis, de quel droit me mêlerais-je de tout ça ? Je suis un confident, pas plus. Il se peut, après tout, que ce Nemrod⁴³ fasse un mari comme il y en a tant, dont les femmes ne sont ni heureuses ni malheureuses. Mais par Dieu ! Agathe mérite mieux que ça.

Alors que j'en étais à ce point de mes réflexions je m'aperçus que mes deux compagnons étaient en train de discuter, assis à quelque distance de moi sur un banc de pierre boiteux. Je tendis l'oreille.

– ...Ça c'est pour les lièvres mais pour attraper les lapins...

Allons, c'est bien ce que je pensais. Ici il n'y a pas les parents qui le gênent. L'animal ! Le voilà, en plein mois de mai, assis dans un paysage admirable avec une jolie fille qui l'aime, et il lui parle chasse !

Je m'avançai, furieux, avec une envie folle d'envoyer – d'un coup de pied dans quelque endroit – cet imbécile chasser les truites au fond de la Siagne. Mais Agathe aurait pu trouver que ce n'était pas dans les habitudes des confidents de théâtre et je me retins.

– Et bien maintenant, lui dis-je, si tu nous faisais visiter le Saint des Saints.

Sortant de son corsage une petite clé gothique, Agathe nous ouvrit le pavillon. C'était une salle carrée, blanchie à la chaux. Sur les murs la jeune fille folâtre avait dispersé des croquis et des caricatures. J'avais même l'honneur d'y figurer dans le style et l'accoutrement de Dumanet⁴⁴. Dans un coin, un escalier en colimaçon conduisait au toit qui servait de belvédère. De plus, tous les meubles habituels des ateliers de peinture : divan, chevalet, table chargée de petits tas de couleurs, de petits pots en terre, de pinceaux, de fioles. Puis un piano, des curiosités...

Le soleil se couchait déjà derrière le Pic de l'Ours.⁴⁵ Le vicomte et moi allâmes tirer notre révérence aux Tournaire et nous partîmes chacun de notre côté.

En me serrant la main Agathe prit soin de me dire :

– A demain.

43 Dans la *Genèse* (X 8-10), Nemrod (encore nommé Nimrod ou Nimrud) est un descendant de Noé (par Cham) et le premier roi de la période post-diluvienne. La ville de Babel, notamment, est l'une des capitales de son royaume. Il demeure la figure du « grand chasseur devant l'Eternel », périphrase généralement peu flatteuse d'après de nombreux commentaires juifs, puisque Nemrod, par son attitude, est jugé « en opposition » avec Dieu.

44 : Avatar du Matamore de la période classique, Dumanet est au XIX^{ème} siècle la figure du soldat fanfaron et risible. On le trouve en particulier sous la plume de Jules Laforgue et d'Arthur Rimbaud.

45 : Le Pic de l'Ours est un des principaux sommets du massif de l'Estérel (492m).

Aquelo isclo, grando coume un moucadou, èro un pichot paradis. Fourmado pèr d'aluvioun èro fertilo à noun plus e lou printèms l'avié samenado de floureto que ié fasièn un tapis moulan em'oudourous, de quant superiour i pus bèu de l'Ouriènt ! Lis aubre, que si pampo venien tou escas d'espeli, avien encaro aquéu toun verd clar tirant sus lou saure, que vous fai tant gau au mes de mai. E pièi, au mitan, tout engarlanda d'èurre e de vigno-fèro, se destouscavo un pavaïounet ounte sarié 'sta brave de viéure à dous.

E dire qu'es aquéu long pelican que se dèu chala eici emé lou gènt ciéune qu'es à moun caire ! Acò, jamai !

E pamens lou bonur èi ounte cadun lou crèi èstre. Agueto trovo M. de Bernat bèu, bon, uno meraviho de naturo ; belèu qu'un autre, meme que vaudrié miés, farié pas tant soun affaire. E pièi, de que dre me mesclariéu d'acò ? Siéu un counfidènt e pas mai. Se pòu, après tout, qu'aquéu Nemrod fague un marit coume n'i'a tant, que si mouié soun ni urouso ni malurouso. Mai lèi de Diéu ! Agueto s'amerito miés qu'acò.

Coume n'ère aqui de mi refleissioun m'avisère que mi dous coumpan èron en parlamen, asseta à quauco distànci sus un bancou panard. Pourgiguère l'auriho.

– ... Acò's pèr li lèbre mai pèr aganta li lapin...

Anen, es bèn ço que cresiéu. Eici i'a pas li parènt pèr lou geina. L'animau ! Lou vaquito, en plen mes de mai, asseta dins un païsage amirable em'uno bello fiho que ié vòu bèn, e ié parlo casso !

M'avansère, furious, em'uno envejo folo de manda – d'un cop de pèd en quauque endré – aquéu nèsci cassa li troucho au founs de Ciagno. Mai Agueto aurié pouscu trouba qu'acò sourtié de l'abitudò di counfidènt de tiatre e me retenguère.

– Bèn aro, ié diguère, se nous fasiés vesita lou Sant di Sant.

Sourtènt de soun jougne uno pichoto clau goutico, Agueto nous durbiguè lou pavaïoun. Èro uno salo carrado, emblanquesido emé de caussino. Sus li paret la fouletouno avié samena emé voio de croucadis e de caricaturo. Aviéu meme l'ounour de ié figura emé lou gàubi e l'atrencaduro de Dumanet. Dins un cantoun, uno viseto menavo sus la téulisso que fourmavo badarèu. Em'acò tóuti li moble ourdinàri dis ataié : divan, chivalet, taulo cargado de boufigo de coulour, de terraieto, de pincèu, de flasquetoun. Pièi un pianò, de curiosita...

Lou soulèu trecoulavo adeja darrié la Baumo de l'Ourse. Lou viscomte e iéu anerian faire nosto reverènci i Tournaire e partiguerian cadun de noste las.

En me sarrant la man Agueto aguè siuen de me dire :

– A deman.

VI

J'aurais bien volontiers confié à quelqu'un d'autre ce qui m'attendait le lendemain. Les amoureux – et surtout les amoureuses -, sont des entêtés. Vous avez beau essayer de leur montrer les défauts de celui ou celle qui les a ensorcelés, vous perdez votre temps et vous vous butez à cette réponse presque sublime : « Je l'aime. »

Estimez-vous encore heureux s'ils ne vous accusent pas de jalousie et ne finissent pas par vous vouloir du mal.

Je savais bien que je ne me fâcherais pas avec Agathe pour lui dire mon avis ; mais j'étais sûr que c'était peine perdue. Je me décidai pourtant à lui présenter ma pensée telle quelle, à veiller sur elle jusqu'à ce qu'un beau mariage les unisse et à laisser faire le bon Dieu.

En arrivant vers son mas je trouvai tout en désordre. Madame Tournaire faisait sa lessive et chacun sait que quand les femmes font leur lessive, les hommes n'ont plus qu'à décamper au plus vite. Le capitaine en avait profité pour aller à Cannes toucher sa pension et Agathe s'était enfermée dans son île où elle m'attendait.

Dès qu'elle m'entendit l'appeler depuis la rive elle vint me chercher avec sa barque.

– Restons-nous dehors ou allons-nous dans le pavillon ?

– Entrons, répondit-elle. Je suis en train de peindre.

Nous n'étions pas encore dans l'atelier qu'elle me demandait déjà :

– Eh bien, comment le trouves-tu ?

– Moi ? Je ne le trouve pas. C'est toi qui l'as découvert.

– Allons, nous ne plaisantons pas.

Et son petit pied fin tapa le sol avec impatience.

– Peut-on fumer ici ? repris-je sans quitter mon calme.

– Eh ! Oui.

– Alors, laisse-moi bourrer Titine et je te dirai tout.

Elle, elle reprit sa place devant son chevalet et moi je m'assis près d'elle, sur le divan.

– J'y suis.

– Ce n'est pas trop tôt.

– Eh bien, mon amie, puisque tu veux la vérité, la voici : à mon goût ton amoureux est laid et bête.

Stupéfaite, elle fit tomber son pinceau sur le sol ; elle posa sa palette et, se retournant vers moi, me regarda dans les yeux pour voir si je ne lui disais pas cela seulement pour l'inquiéter.

– Laid et bête ?

En répétant pour elle-même ces mots à mi-voix elle vint s'asseoir près de moi sur le divan pour mieux écouter mes arguments.

La voyant sur le point de pleurer je passai doucement mon bras autour de sa taille, espérant adoucir par cette cajolerie, le coing que je venais de lui jeter au fond de l'estomac.

– Ecoute, mignonne, ce n'est pas la première fois que je vois des amoureux, je

VI

Auriéu passa bèn voulountié à quaucun d'autre ço que m'esperavo l'endeman. Lis amoureux – e subre-que-tout lis amourouso, - acò's cacho-pesou. Avès bèl à-n-assaja de ié faire vèire li deco d'aquéu o d'aquelo que lis a enfada, perdès voste tèms e vous butas à-n-aquelo responso quàsi sublìmo : « L'ame. »

Urous encaro quouro vous acuson pas de jalousié e fenisson pas pèr vous voulé mau.

Sabiéu proun que me fachariéu pas em'Agüeto pèr ié dire moun avis ; mai ère segur que sarié peno degaiado. Me decidère pamens à ié servi ma pensado talo e qualo, à viha sus elo d'aquí qu'un bon matrimòni lis uniguèsse em'à leissa faire lou bon Diéu.

En arribant vers soun mas troubère tout en dès-e-vue. Misè Tournaire coulavo bugado e cadun saup que quouro li femo coulou bugado, lis ome an que de s'esbigna au pus lèu. Lou capitàni n'avié aprouficha pèr ana à Cano touca sa pensioun e Agüeto s'èro estremado dins soun isclo ounte m'esperavo.

Entre m'ausi la souna dóu ribeirés me venguè querre emé la bèto.

– Restan deforo o s'anan dins lou pavaïoun ?

– Intren, respoudeguè. Siéu en trin de pinta.

Erian pas dins l'ataié qu'adeja me demandavo :

– E bèn, coume lou troves ?

– Iéu ? Lou trove pas. Es tu que l'as destousca.

– Anen, galejan pas.

E soun prim petoun piquè lou sòu despacientamen.

– Se pòu tuba eici ? repreneguère sènso quita moun sant-plan.

– Eh ! O.

– Alor, leisso-me bourra Titino e te dirai l'affaire.

Elo repreneguè sa plaço davans soun chivalet e iéu m'assetère pròchi d'elo, sus lou divan.

– Ié siéu.

– Pas trop lèu.

– E bèn, m'amigo, bord que vos la verita, la veici : à moun goust toun fringaire es laid e bèsti.

De l'espentamen larguè soun pincèu pèr lou sòu ; quitè sa paletto e, se revirant vers iéu, me regardè dins lis iue pèr vèire se ié disiéu pas acò pèr la faire pegina.

– Laid e bèsti ?

En se repetant aquéli mot à miejo voues se venguè asseta contro iéu sus lou divan pèr miés escouta mi resoun.

La vesènt à mand de ploura passère plan-planet moun bras autour de sa taio, esperant d'adouci pèr aquéu biais tintourlejaire, lou coudoun que veniéu de ié larga sus l'estouma.

- Escouto, mignoto, es pas lou proumié cop que vese d'amourous, lou siéu

l'ai moi-même souvent été, donc je sais que tout ce que je vais te dire est inutile. Mais, l'as-tu bien regardé ton vicomte ? As-tu remarqué ses cheveux rouges qui le font ressembler à un balai pour enlever les toiles d'araignées ? As-tu remarqué ses yeux troubles et battant sans cesse ?

D'habitude ceux qui sont dans la situation d'Agathe trouvent toujours moyen de changer en beautés tous les défauts de l'objet chéri. Il y a même sur ce sujet une jolie série de vers du nommé Molière, un Français qui avait du talent (Il faut dire qu'il avait habité à Pézenas).

Je m'attendais à ce qu'Agathe fasse comme les autres : mais alors que je m'apprêtais à répliquer, elle me dit seulement :

– Que veux-tu ? Ce n'est pas sa faute s'il est laid, non ?

Trop artiste pour fermer les yeux sur ce que je lui faisais voir avec une certaine brutalité volontaire, son bon cœur essayait de disculper l'amoureux.

– Bien sûr; rétorquai-je, ce n'est pas sa faute s'il est laid mais c'est sa faute s'il est bête. Il ne sait parler que de chiens et de fusils, d'appeaux et de bécasses...

– Tout le monde parle volontiers de ce qui lui plaît le plus. Papa parle soldats ; maman moissons ou vendanges ; toi-même tu bavardes avec grand plaisir de poésie et d'art.

– Tu as raison. Toutefois lorsque la conversation tombe sur l'art, ton père et ta mère peuvent s'y mêler et moi aussi je peux me lancer à parler soldats ou vendanges. Mais ton M. de Bernard, enlève-lui la chasse, il n'y a plus personne. Il aurait mieux fait de moins tendre de pièges à oiseaux et d'un peu plus travailler. Désormais, tu le sais, tu es prévenue ; étudie-le bien et si, malgré tout, tu penses être heureuse avec lui, ma belle, épouse-le.

– Tu es une mauvaise langue.

– Il est vrai que je ne me targue pas d'avoir beaucoup de charité chrétienne pour cette sorte de nigaud.

– Enfin, il a des qualités, tu en conviendras. Il est gentil avec sa vieille mère. Il a toujours vécu sagement, il n'a jamais eu de maîtresse. Ce n'est pas comme toi, scélérat.

– Moi !

Je restai sans voix. Cette tuile que je venais de recevoir tout droit sur la tête, m'avait assommé. Qui, diable ! pouvait bien être le crétin qui était venu raconter tout ça ici ?

– Oui, toi, reprit-elle. D'ailleurs, les étudiants, vous êtes tous les mêmes. Vous êtes tous des sacripants.

Et comme j'allais protester :

– Dis-moi un peu d'où vient que tu appelles Titine cette pipe qui pue ? Me soutiendras-tu que ce n'est pas en souvenir de quelque Justine, de quelque Augustine ?

Comme vous le voyez, si la logique est une belle chose, c'est assez souvent aussi une chose très embarrassante. Cependant Agathe dit cela d'une telle façon que je ne pus me retenir de rire.

esta iéu meme souvènti-fes, adounc sabe que tout ço que te vau dire es inutile. Mai, l'as bèn regarda toun viscomte ? As remarca soun péu rouge que lou fai retraire à-n-un destaragnadou ? As remarca sis iue treble e parpelejant ?

D'ourdinàri aquéli que soun dins la pousicioun d'Agueto trovon mejan de vira en bèuta tóuti li deco de l'óujèt escari. I'a meme aqui-sus uno poulido tiero de vers dóu nouma Moulièro, un Franchimand qu'avié de talènt (Fau dire qu'avié resta à Pezenas).

Cresiéu bèn qu'Agueto faguèsse coume lis àutri : mai coume m'alestissiéu à ié replica, me diguè soulamen :

– Que vos ? Es pas sa fauto s'es laid ?

Trop artisto pèr barra lis iue sus ço que ié fasiéu vèire em'uno certano brutalita vougudo, soun bon cor assajè de desencusa lou calignaire.

– Segur, rebriquère, es pas sa fauto s'èi laid mai es sa fauto s'èi bèsti. Saup parla que de chin e de fusiéu, de chilet e de becasso...

– Cadun parlo voulountous de ço que i'agrado lou mai. Papa charro sódard ; mama meissoun o vendùmi ; tu meme barjes emé grand gau de pouèsio e d'art.

– As resoun. Soulamen quand la counversacioun toumbo sus l'art, toun paire e ta maire se ié podon mescla e iéu peréu me pode entrina à parla sódard o vendùmi. Mai toun M. de Bernat, lèvo-lou de la casso, i'a plus degun. Aurié miés fa de pas tant cala de leco i passeroun e d'un pau mai trabaia. Aro, sabes, siés avertido ; estúdio-lou bèn e se, mau-grat tout, te creses d'èstre urouso em'èu, ma bello, espouso-lou.

– Siés uno marrido lengo.

– Es verai que me targue pas d'avé forço carita crestiano pèr de tarnagas d'aquelo merço.

– Enfin, a de qualita, n'en counvendras. Es brave pèr sa vièio maire. A sèmpre mena uno vido reguliero, a jamai agu de mestresso. Es pas coume tu, gusas.

– Iéu !

Restère nè. Aquéu téule que m'avié davala bèn d'à-ploumb sus la tèsto, m'avié ensuca. Quau, tròni ! poudié bèn èstre lou nèsci qu'èro vengu counta 'cò eici ?

– O, tu, repreneguè. D'aiours, lis estudiant, sias tóuti li meme. Sias tóuti de fenat.

E coume anave proutesta :

– Digo-me un pau d'ounte vèn que dises *Titino* à-n-aquéu pudènt cachimbau ? Me soustendras qu'es pas en remembranço de quauco Justino, de quauco Agustino ?

Coume vesès, se la lougico es uno bello causo, es proun souvènt uno causo mai qu'entrepachouso. Pamens Agueto diguè acò d'uno talo maniero que pousquère pas m'empacha de rire.

On sait que notre plus grand crime aux yeux des jeunes femmes, c'est d'avoir des maîtresses. Elles haïssent ces femmes à cause desquelles les hommes les négligent et ne leur disent pas tout.

Alors, quelle délectation pour elles quand elles ont découvert la vôtre et qu'elles peuvent jeter sur le sujet des plaisanteries mordantes !

Quoi qu'il en soit, la conversation ayant tourné ainsi, cette entrevue que je redoutais tellement s'acheva joyeusement. Agathe, pour se détendre les nerfs, me pinça de nombreuses fois avec ses mots autant qu'avec ses doigts et au moment d'aller souper, elle jouait au piano une Marche sauvage de sa composition pendant que je l'accompagnais avec une guitare que j'avais trouvée dans une armoire et à laquelle il ne manquait que six cordes.

Se saup que noste crime mage is iue di chato, es d'avé de mestresso. An en ahiranço aquéli femo que li fan neglegi dis ome e que ié raubon quaucarèn à ço que dirien.

Tambèn, que chale quouro an descubert la *vostro* e que vous podon traire aqui-sus de galejado pico-pebre !

Que que n'en sigue, la counversacioun virado ansin, aquelo entre-visto que redoutave tant s'acabè jouiousamen. Agueto, pèr se destèndre li nèr, me tirè d'aboundous pessu emé la lengo e 'mé li det e au moumen d'ana soupa, elo jougavo au pianò uno *Marcho sóuvajo* de sa fabricacioun enterin que iéu l'acoumpagnave em'uno quitarro qu'aviéu troubado en un armàri e que ié mancavo que sièis cordo.

VII

A partir de ce moment Agathe ne me parla plus de M. de Bernard, mais elle travailla – je le remarquais sans le montrer – à me remettre dans de bonnes dispositions envers lui. Moi, de mon côté, j'affectais d'être avec le vicomte aussi bien que possible. Toutes les fois que nous nous trouvions ensemble à la maison des Tournaire je jouais avec sérieux mon rôle de porte-respect : mais il faut avouer que je n'avais aucun mérite à le faire car, toujours le même, notre chasseur devait mourir dans l'impénitence finale. Sans avoir conscience du désir que la pauvre fille éprouvait pour lui, il n'avait jamais pour elle un mot amical qui aurait versé sur ce cœur en feu une bruine rafraîchissante et vivifiante, ni même ces petites marques d'honneur que tout homme bien élevé a pour une demoiselle.

Il y avait des mois que cela durait et je ne voyais pas comment la situation aurait pu rapidement changer. Aussi me rendis-je compte que la jeune fille souffrait véritablement même si elle n'en laissait rien paraître. Les gens de sa famille, la voyant chaque jour, divertis, de plus, par leurs occupations et ne se doutant pas du sentiment mauvais qui brûlait son sang, ne remarquaient pas ce que son minois plaintif ne disait que trop.

Petit à petit je voyais ses joues de velours changer leur rose agréable en une couleur terreuse et violâtre ; ses yeux, plus foncés et plus profonds que jamais, brillaient d'une clarté malade et, très souvent, je la surprénais en train de les cacher dans son mouchoir.

Elle s'était prise d'affection pour son île où ses parents n'allaient jamais et où, toute seule, elle devait passer les heures à rêvasser. Je dis devait, parce que devant moi, elle travaillait ardemment à son tableau, avec des éclats de rire et une gaieté qui sonnaient faux et me faisaient mal.

Une fois même, où mes affaires m'avaient empêché d'aller chez elle durant quelques jours, je demeurai épouvanté en la revoyant ; je n'en montrai rien ; mais je la pris dans mes bras et nous allâmes nous allonger au bord de la rivière.

Le soleil tapait avec ardeur là-haut et, à travers les grands arbres, nous jetait des rayons blonds et chauds ; à nos pieds, sur un lit de sable blanc et fin, une eau claire, tiède, qui clapotait, qui filait, qui tourbillonnait, qui semblait de l'or en fusion aux endroits où le soleil venait l'embrasser et qui, lisse comme l'un de ces beaux miroirs vénitiens, nous laissait voir les truites folâtres chassant les bestioles et cherchant l'amour.

Et, tout en courant, la rivière fantasque demandait aux coquelicots : « Qui est cette jeune fille si jolie qui au milieu de vous fait reposer son corps gracieux ? » Et les coquelicots agitant leurs têtes rouges sur leurs longues tiges, répondaient : « Cette jeune fille si jolie est notre maîtresse, notre petite Agathe chérie. Ses yeux si beaux semblent trembler. Hélas ! Notre suzeraine souffre et nous ne savons pourquoi. »

Alors, parla l'églantine, la fleur des passions pures et chastes : « Pourquoi Agathe est ainsi triste, je le sais bien moi. Coquelicots, mes amis, la belle est en mal d'amour. »

Sur les ailes du vent nous arrivèrent les mille voix des fleurs de la campagne,

VII

D'aquéu moumen Aguetto me parlè plus de M. de Bernat, mai trabaïè – lou vesiéu proun sènsò n'avé l'èr – à me racoumouda em'èu. Iéu, de moun las, afetave d'èstre emé lou viscomte tant bèn que pouossible. Tóuti li cop que se capitavian ensèn à la bastido di Tournaire jougave seriousamen moun role de porto-respèt : mai fau avoua que l'aviéu pas forço merite car, sèmpre lou meme, noste cassaire devié mouri dins l'impenitènci finalo. Incounsciènt de la paureto que lou belavo, avié jamai pèr elo ni un mot amistadous qu'aurié 'scampa sus aquéu cor abrama un blasin refrescaire e vivificant, ni meme aquéli pichots ounouramen que tout ome bèn aleva a pèr uno damisello.

L'avié de mes qu'acò duravo e vesiéu pas que rèn deguèsse lèu cambia la situacioun. Tambèn m'avisère que la drolo souffrissié vertadieramen emai n'en leissèsse rèn parèisse. Sa famiho la vesènt cade jour e, de mai, destorbado pèr sis oucupacioun e se doutant pas dóu sentimen catiéu que cremavo soun sang, arremarcavo pas ço que soun mourroun lagnaire disié que trop.

Pau-à-cha-pau vesiéu si gauto de velout tremuda soun rose agradiéu en uno coulour terrouso vo blavinello ; si vistoun, mai encre e mai founs que jamai, lusissien d'uno clarour malautivo e, mai que souvènt, la devinère que lis estremavo dins soun moucadou.

Avié pres en afecioun soun isclo ounte si gènt anavon jamai e mounte, souleto, devié passa lis ouro à pantaieja. Dise devié, perqué davans iéu, trabaïavo afiscado à soun tablèu, en cacalejant em'uno gaieta que picavo à faus e me fasié mau.

Uno fes pièi, que mis afaire m'avien empacha quàuqui jour d'ana au siéu, istère espaventa en la revesènt ; n'en moustrère rèn ; mai la prenguère à la brasseto e s'anerian jaire au bord de la ribiero.

Durand picavo ferme amoundaut e, à travès dis aubras, nous trasié de rai saure e calourènt ; à nòsti pèd, sus un lié de sablo blanco e fino, uno aigo claro, tousco, que clapejavo, que fusavo, que virouiavo, que semblavo d'or en fusioun i rode que lou soulèu la venié beisa e que, lisco coume un d'aquéli bèu mirau venician, nous leissavo vèire li troucho fouligaudou en casso de bestiouleto o en cerco d'amour.

E, tout en courrènt, la ribiero cascadeleto demandavo i gau-galin : « Quau es aquelo tant poulido qu'entre-mitan de vàutri repauso soun cors gracios ? » E li gau-galin cascaiant si tèsto rouginello sus si pecou loungaru, respoundien : « Aquelo tant poulido es nosto mestresso, nosto Aguetouno escarido. Sis iue tant bèu sèmlon treboula. Las ! Nosto segnouresso souffris e sabèn pas de que. »

Alor parlè l'agoulènço, la flour di passiou puru e casto : « Perqué Aguetto ansin tristejo, bèn lou sabe iéu. Gau-galin, mis ami, la bello es en peno d'amour ».

Sus lis alo de l'aureto nous arribèron li milo voues clarinello di flour dóu

des pins de la forêt, des eaux de la rivière, des vagues de la mer, qui soufflaient tous à ma compagne : « Allez ! Mignonne, courage ! L'amour vient de Dieu, l'amour conduit à Dieu et celui qui aime, même s'il est tourmenté, est ensuite récompensé. »

Mon amie posait ainsi sa tête sur mon épaule et trouvait cruelle cette nature où tout était riant et chantant alors qu'elle, innocente, souffrait de la sorte.

A un moment, comme je la regardais avec pitié, elle s'en aperçut et jeta ses bras autour de mon cou.

– Ah ! Charlie, Charlie, que je suis malheureuse !

Touché, je lui posai sur le front un baiser aussi pur que ceux que la Vierge Marie faisait à son enfant ; un de ces baisers de chrétien que nous gardons au fond de notre poitrine pour, à l'occasion, en faire l'aumône fleurie à ceux de nos semblables qui ont heurté l'aile noire de l'ange du mal, au milieu de son vol éternel.

Heureux ceux qui ne donnent pas ces baisers des lèvres seulement car Dieu lui-même pèse leurs offrandes dans sa grande balance et les compte double.

Il n'en fallut pas plus : au contact de mes lèvres les yeux de la jeune femme débordèrent ; un flot de larmes jaillit sur son visage triste et il semblait qu'en faveur de celle que les coquelicots reconnaissent tout à l'heure comme leur suzeraine, cette fleur particulièrement belle, Dieu voulut faire un miracle en épandant en plein jour la rosée matinale.

Oh ! Les larmes ! Elles sont – pour ainsi dire – les soupapes de sécurité de notre être. Elles nous échappent dès qu'une joie ou une douleur trop grandes sont sur le point de perturber l'équilibre de notre nature, c'est-à-dire, de nous tuer. Oh ! Les larmes, qui purifièrent Pierre le renégat⁴⁶ et Madeleine la pécheresse⁴⁷ ! Oh ! Les larmes, qui au jardin des Oliviers apaisèrent la mélancolie du Christ⁴⁸ !

... Une fois qu'elle eut vidé ainsi sa pauvre poitrine, Agathe serra davantage ses bras autour de mon cou et, de ses lèvres chaudes de fièvre, encore tremblante d'un dernier sanglot, me rendit longuement mon baiser comme pour me dire : Merci.

Mais je me décidai ce soir même, dans l'intérêt même de ma jeune amie, à trahir le secret que je lui avais promis. Après en avoir parlé avec mes parents je pris la résolution de dire dès le lendemain aux Tournaire qu'ils étaient complètement myopes et qu'il était temps qu'ils voient enfin ce qui se passait.

46 : Evangile de Matthieu, XXVI 69-75, Evangile de Marc, XIV 66-72, Evangile de Luc, XXII 55-62, Evangile de Jean, XVIII 17, 25-27.

47 : Marie-Madeleine (Marie de Magdala) est – ou est assimilée à - la pécheresse qui, dans l'Evangile de Luc (VII 36-50), pleure aux pieds du Christ et les oint de parfums, lors du repas chez Simon le pharisien.

48 : Evangile de Matthieu, XXVI 36-46, Evangile de Marc, XIV 32-42, Evangile de Luc, XXII 40-46, Evangile de Jean, XVIII 1.

campas, di pin de la séuvo, dis aigo de la ribiero, dis erso de la mar, que tóuti alenavon à ma coumpagno : « D'aut ! Mignoto, courage ! L'amour vèn de Diéu, l'amour meno à Diéu e quau amo, se reboulis, n'es pièi recoumpensa. »

Em'acò moun amigo pausavo sa tèsto sus moun espalo e troubavo crudèlo aquelo naturo ounte tout èro risoulet e cantadis entandóumens qu'elo, innocèto, patissié ansin.

À-n-un moumen, coume la regardave pietadousamen, s'en avisè e me jità li bras au còu.

– Ah ! Charloun, Charloun, que siéu malurouso !

Iéu, pretouca, ié meteguère sus lou front un poutoun pur coume li que la Vierge Mario fasié à soun ninoi ; un d'aquéli bais de crestian que gardan au founs de noste pitre pèr n'en faire à l'ócasioun, l'óumorno flourido à li de nòsti semblable que, dins soun vòu sempitèrne, an turta l'alo negrasso de l'ange dóu mau.

Urous aquéli que baion pas ésti poutouno soulamen emé li labro car Diéu éu meme peso si douno dins l'archimbello majo e li comto double.

N'en fauguè pas mai : au touca de mi bouco lis iue de la chatouno desboundèron ; un flot de lagremo raièron sus soun carage tristas e semblavo qu'aquelo que li gau-galin recouneissien tout escas pèr sa segnouresso, semblavo qu'aquelo flour subre-bello, Diéu vouguèsse faire un miracle en sa favour en ié traisènt en plen jour l'eigagno matiniero.

Oh ! Li lagremo ! Soun - se pode dire ansin – li soupapo de sureta de noste èsse. Nous escapon tre qu'uno joio o 'no doulour trop grando soun à mand de desrenja l'equilibre de nosto naturo, valènt-à-dire, de nous peri. Oh ! li lagremo, que purifiquèron Pèire lou renegaire e Madaleno la pecairis ! Oh ! li lagremo, qu'au jardin dis Óulivo amansiguèron lou desfèci dóu Crist !

... Soun paure sen uno fes desgounfla, Agueto sarrè enca mai si bras entour de moun còu e, 'mé si labro caudo de fèbre, enca tremouletto d'un darrié senglut, me rendeguè loungamen moun poutoun coume pèr me dire : Gramaci.

Mai aquest meme vèspre me decidère, dins l'interès meme de moun amigueto, à trahi lou secrèt que i'aviéu aproumes. Après n'avé charra emé mi gènt prenguère la resouluciou de dire l'endeman meme i Tournaire qu'èron calu foro mesuro e que sarié tèms de s'avisa.

VIII

Nos gentils voisins furent stupéfaits en écoutant mon récit. Ils n'avaient pas les mêmes raisons qu'Agathe pour ne pas remarquer le ridicule du vicomte et leur âge ne leur permettait plus de comprendre par quel philtre ce gros boursoufflé avait ensorcelé leur fille.

Et Madame Tournaire râlait, en traitant la jeune fille de sans-cervelle, pendant que le capitaine, les moustaches ébouriffées, crachait des jurons à l'adresse de M. de Bernard.

- Ce n'est pas tout ça, dis-je à un moment où ils se calmaient, ce qui est fait est fait. Ce qui doit nous occuper maintenant c'est ce qui nous reste à faire dans l'avenir.

Et point par point, je dévoilai mon plan : s'ils le désiraient, je tirerais les vers du nez au hobereau pour savoir s'il était disposé à prendre la pauvre fille pour épouse et sa réponse nous montrerait la voie à suivre. Ah ! Les pauvres vieux ! Ils faisaient pitié. Dire qu'à leur âge ils s'étaient fait duper ainsi ! N'auraient-ils pas dû le chasser à coups de fourche, ce traîneur de guêtres, la première fois qu'il était venu ? Mais qui, diable, se serait douté de ça ?

Et ils me remerciaient de veiller de la sorte sur leur enfant bien-aimée alors qu'eux, dont c'était le devoir principal, avaient laissé, sous leurs yeux, la pauvre fille glisser sur cette pente-là.

Il valait bien la peine de tant crier sur les toits la sagesse et l'expérience des parents !

Les laissant à leurs réflexions je me dirigeai vers la petite île comptant porter à ma camarade l'aide de ma compagnie et de ma gaieté.

Tout en rêvant je traversais une allée de cerisiers lorsque je fus tiré de mes pensées par des rires étouffés et des discussions murmurées qui, je m'en aperçus, provenaient des feuillages de l'un des arbres.

Se voyant découvertes, Agathe et deux de ses amies se mirent à crier et à me gronder... sans interrompre leur goûter.

- Tu veux bien t'en aller, oui ! Nous ne voulons pas d'homme ici.
- Mes belles, ça vous passera avant que ça me reprenne.
- Tiens, tu vois, Miette, l'as-tu entendu ? C'est à croire que les femmes ne peuvent pas se passer d'eux. Quel orgueil !
- Quelle mauvaise langue !

En disant cela je m'avançai vers elles mais les petites folles m'attaquèrent à l'aide d'une averse de fruits.

- Va-t'en, et vite, sinon tu n'en sortiras pas vivant !
- Oh ! Un ancien caporal n'a pas peur de si peu de chose.
- Peu de chose, trois jeunes femmes ! S'exclama Zani avec indignation.
- Mon Dieu ! cria aussitôt Agathe, il va nous voir les mollets.

Pendant que toutes les trois essaient de se couvrir jusqu'aux pieds avec leurs jupons, je répondis en m'avançant encore un peu :

- Ah ! Tu as bien fait de le dire car je n'y pensais pas.

VIII

Nòsti bràvi vesin restèron estabousi à moun raconte. Avien pas li mémi resoun qu'Agueto pèr pas remarca lou ridicule dóu viscomte e soun age ié permetié plus de coumprendre pèr quete trassegun aquéu boufo-la-balo avié enclaus sa chato.

E renavo Misè Tournaire, tratant la drolo de pau-de-sèn, dóu tèms que lou capitàni, li moustacho esfoulissado, escupissié de marrìdi resoun à l'adrèisso de M^u de Bernat.

- Es pas tout acò, diguère à-n-un moumen que fasien pausetò, ço qu'es fa es fa. Ço que nous dèu ócupa aro es ço que nous soubro à faire dins l'aveni.

E de bout en bout, debanère moun plan : se voulien, tirariéu li verme dóu nas au noublihoun pèr saupre se sarié dispousa à prendre la paureto pèr femo e sa responso nous moustrarié la draio à segui. Ah ! li pàuri vièi ! Fasien pieta. Dire qu'à soun age avien douna dins aquelo reclauso ! Aurien pas degu lou coucha à cop de fourco, aquéu tirassaire de guèto, lou proumié cop qu'èro vengu ? Mai qu, diàussi, se sarié douta d'acò ?

E me gramaciavon de viha 'nsin sus soun enfant bèn-amado alor qu'éli, de quau èro lou devé mage, avien leissa, souto sis iue, la mesquino resquiha sus aquelo cloto.

Valié bèn la peno de tant crida sus li téule la sagesso e l'esperènci di parènt !

Li leissant à si pensié me dirigère vers l'iscloto coumtant pourta à ma cambarado l'ajudo de ma coumpagnié e de ma gaieta.

Travessave en pantaiant uno lèio d'agroufiounié quand me destressounèron de cacalas estoufa e de charradisso à la chut-chut que, me n'avisère, partien d'entre li pampo d'un dis aubre.

Se vesènt descuberto, Aguetò e dos de sis amigo se boutèron à quila em'à me charpa... sènso desroumpre sa gousteto.

- Te vos enana, que ? Voulèn ges d'ome eici.
- Mi bello, acò vous passara proun emai mai.
- Tè ve, Mieto, l'as ausi ? Dirien pas que li femo se podon passa d'éli. Que croio !
- Que lengo !

En disènt acò m'avansère vers éli mai li fouletouno m'agarriguèron em'uno raisso de frucho.

- Vai-t'en, e lèu-lèu, qu'autramen t'en tires pas viéu.
- Oh ! un encian capourau a pas pòu de tant pau causo.
- Pau causo, tres chato ! S'esclamè Zani em'endignacioun.
- Boudiéu ! Aguetò cridè subran, nous vai vèire li boutèu.

Dóu tèms que tóuti tres assajon de se tapa jusqu'i pèd emé si coutihoun, iéu respoudeguère en m'avançant enca 'n pau :

- Ah ! As bèn fa de lou dire que ié pensave pas.

- *Tu n'y pensais pas ! Va raconter cela à d'autres, va. Je ne suis pas de Cagnes^e, tu sais.*
- *Croyez-vous que je tiens tant que ça à voir vos tibias ?*
- *On dirait qu'ils n'en valent pas la peine.*
- *Ma foi ! Jusqu'à plus ample informé...*

Comme je m'étais retourné, à cause du vent, pour allumer ma pipe, les trois jeunes femmes en profitèrent pour sauter par terre. Au premier coup d'œil Agathe me fit plaisir. L'agitation avait redonné de la couleur à ses joues et son minois avait un air calme et joyeux que je ne lui avais plus vu depuis longtemps.

- *Tu sais, me dit-elle, tu nous as offensées.*
- *Moi ?*
- *Oui. Tu as fait mine de dire que nous avons des jambes en forme de manches à balai, des mollets de coq. Cela exige réparation. La cour d'amour va se réunir pour te juger et te punir. Tu peux préparer ta défense, mon pauvre Charlie, sinon tu es fichu. Zou ! Miette, Zani, la séance est ouverte.*

Mes femmes-juges s'assirent au pied du cerisier et Miette, la blonde aux yeux verts, fit le réquisitoire court et clair à la fois comme celui d'un conseil de guerre.

- *Mesdemoiselles. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de répéter l'offense que vient de nous faire l'accusé et que vous avez encore en tête. Il a eu l'audace d'affirmer il y a un instant qu'il ne tenait pas à voir nos tibias – c'est-à-dire nos mollets – ayant l'air de ne pas les trouver dignes des regards d'un homme de goût. Il a même soutenu que l'idée de les observer à travers les feuilles ne lui était même pas venue, ce qui est bien entendu un mensonge éhonté. J'accuse donc, Monsieur Charles Maset, ici présent, d'avoir menti et de nous avoir insultées en la personne de nos mollets et je requiers contre lui la peine habituelle pour ce genre de crimes.*
- *Accusé, me demanda la présidente, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?*
- *Primo : je n'ai pas menti. Vraiment, je ne pensais pas à regarder vos petites jambes, Mesdemoiselles, et c'est justement la seule chose que je me reproche. Cela ne m'arrivera plus. - Secundo : je reconnais le mot tibia, mais vous n'avez pas, quand même, la prétention de ne pas avoir de tibia ? - Tertio : je suis disposé à confesser que j'ai eu tort de ne pas tenir à voir les mollets sus-nommés ; mais pour cela il faut que vous me prouviez, à l'aide d'une preuve irréfutable, qu'ils étaient dignes de mes yeux. Je demande donc à Mademoiselle la Présidente ainsi qu'à la Cour la production des pièces à conviction.*

Mon éloquence ne servit à rien. Le tribunal, après avoir délibéré un moment, rendit l'arrêt que voici :

« Attendu que c'est à M. Maset de prouver ce qu'il a avancé, c'est-à-dire qu'il n'était pas sûr que les mollets de Mesdemoiselles Zani Lombard, Miette Laubarède et

^e : Cagnes est un village des Alpes-maritimes qui joue vis-à-vis d'Antibes et de Cannes le rôle que jouent Martigues vis-à-vis de Marseille et Six-Fours vis-à-vis de Toulon. Les Cagnois ont un grand renom de stupidité et on raconte beaucoup d'histoires plaisantes à leur sujet (voir le conte *le Heaume*).

- Ié pensaves pas ? Vai counta 'cò à d'autro, vai. Siéu pas de Cagno^e, sables.
- Cresès que ié têngue tant qu'acò à vèire vòsti tibia ?
- Dirien que n'en valon pas la peno.
- Ma fisto ! Jusqu'à pus ample infourma...

Coume m'ère revira, raport au vènt, pèr atuba ma pipo, li tres chatouno n'aproufichèron pèr sauta au sòu. Au proumié cop d'iue Agueto me faguè gau. Lou movemen i'avié tourna mes li rouito i gauto e soun mourroun avié 'n èr siau e galoi que i'aviéu plus vist despièi long tèms.

- Sables, me diguè, nous as fach uno escorno.
- Iéu ?
- O. As agu l'èr de dire qu'avian de cambo en manche d'escoubo, de boutèu de gau. Acò se dèu paga. La court d'amour se vai acampa pèr te juja e te puni. Pos alesti ta defènso, moun paure Charloun, qu'autramen siés fitru. Zóu ! Mieto, Zani, la sesiho es duberto.

Mi juge femèu s'assetèron au pèd dóu cerieisié e Mieto, la bloundo dis iue verdau, faguè lou requisitòri tout ensèn court e clar coume aquéu d'un counsèu de guerro.

- Midamisello. Crese pas necite de vous repeta l'oufensio que vèn de nous faire l'acusa e qu'avès encaro à la memòri. A agu lou front de sousteni tous-escas que tenié pas à vèire nòsti tibia – valènt-à-dire nòsti boutèu – aguènt l'èr de li pas trouba digne di regard d'un ome de goust. A meme afourti que l'idèio de lis espincha tras di fueio i'èro pas vengudo, ço qu'es evidentamen uno messorgo capitalo. Acuse adounc, Moussu Charle Maset, eici presènt, d'avé menti e de nous avé insultado dins la persouno de nòsti boutèu e requerisse contro éu la peno ourdinàri d'aquéli crime.
- Acusa, me demandè la presidènto, qu'avès à dire pèr vosto defènso ?
- *Primò* : ai pas menti. Sounjave pas vertadieramen, à regarda vòsti cambeto, Midamisello, e acò's justamen la soulo causo que me reproche. M'arribara pas plus. - *Secundò* : recounèisse lou mot tibia, mai avès pas, belèu, la pretencioun de n'en ges avé de tibia ? - *Tertiò* : siéu lèst à counfessa qu'ai agu tort de pas teni à vèire li boutèu subre-di ; mai pèr acò fau que me prouvés, pèr bono provo irrecusablo, qu'èron digne de mis iue. Demande adounc à Madamisello la Presidènto em'à la Court la prouducioun di pèço à counvicioun.

Moun elouquènci serviguè de rèn. Lou tribunau, après avé discuta 'n moumenet, rendeguè l'arrèst que veici :

« Atendu qu'es à M. Maset à prouva ço qu'a avança, valènt-à-dire qu'èro pas segur que li boutèu de Midamisello Zani Loumbard, Mieto Laubaredo e Agueto

e : Cagno es un vilage dis Aup-Marino que jogo vis-à-vis d'Antibo e de Cano lou role que jogon lou Martegue vis-à-vis de Marsiho e Siès-Four vis-à-vis de Touloun. Li Cagnen an grand renom de nescige e se fai forço raconte galejarèu sus éli (v. lou conte : *L'Èume*).

Agathe Tournaire soient faits selon toutes les règles de l'esthétique et que ce n'est pas à la Cour d'apporter la preuve du contraire ;

« Attendu que tout cela n'est ni plus ni moins que diffamations ;

« La Cour refuse à l'accusé la production des pièces à conviction qu'il a demandée et le condamne à monter sur le cerisier qui protège le tribunal du soleil, pour cueillir aux demoiselles qui le composent, des fruits jusqu'à ce qu'elles en aient assez. »

Ainsi fut fait. Les trois jeunes filles allongées sur la pelouse, continuèrent à me taquiner tout en picorant les grains vermeils que je leur faisais tomber en une pluie goûteuse. Agathe surtout, avec son esprit enragé, m'en faisait voir de toutes les couleurs. Cela finissait par m'agacer. N'ayant jamais eu de passion pour la gymnastique, sauter de branche en branche comme un écureuil m'ennuyait et j'allais enfin m'asseoir sur une fourche de l'arbre au risque de me casser le coccyx lorsqu'il me vint une idée.

Les belles, à cause de la chaleur, avaient entrouvert leurs vestes et moi, de mon poste, je voyais entre leurs petits seins ronds qui bougeaient, trois vallées aux reflets blancs. La blonde Miette, celle qui avait tenu le rôle de l'officier public, se trouvait juste sous moi. Je cherchai bien à l'ombre une cerise que le soleil n'ait pas chauffée, et zou dans la vallée.

– Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est ?

L'avocate générale se leva d'un bond. La cerise gelée glissant dans son corsage, faisait grelotter sa jeune chair brûlée par la chaleur de Juin.

Ce fut ensuite au tour d'Agathe et de Zani. Effrayées, ne sachant pas ce que c'était ni d'où cela venait, elles craignirent qu'il ne s'agisse de chenilles que j'aurais fait tomber en secouant les branches et elles partirent en courant derrière une haie pour se dépouiller de ce machin si froid.

Les pauvres ! Elles ne se doutaient pas que, de mon perchoir, je voyais par-dessus la haie. Une fois les vestes ôtées et les corsages dénoués, je vous laisse à penser, amis lecteurs, les belles choses que je vis. Je jouais le berger Pâris, mais au lieu de donner des pommes, j'en regardais et je vous assure que bien volontiers je les aurais aussi mordues un peu.

Mais quand les jeunes vierges eurent découvert l'objet de leur peur, les choses se gâtèrent pour moi. Cette fois-ci il ne fut plus question de me juger mais plutôt de me lapider.^f

f : Un soir où je lisais le manuscrit d'Agathe à la Félibresse de la Crau, celle-ci me fit remarquer que ce chapitre ressemblait quelque peu à un autre des *Confessions* de Rousseau. Cette scène est extraite de mes souvenirs personnels et il y a en ce monde trois belles Aubagnaises qui pourraient témoigner que si j'ai écrit quelque chose à la façon de J.J. c'est que j'avais auparavant fait quelque chose de la même façon. Ainsi je n'ai pas cru devoir enlever ce passage de mon roman étant certain que depuis qu'il y a des cerises et tant qu'il y en aura, Rousseau et moi ne serons pas les seuls à nous être livrés à cet agréable jeu. Et pour finir d'ôter à certains le moyen de m'accuser de plagiat, voici le passage sus-dit des *Confessions* : « Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur. »

Tournaire signèsson fa segound tóuti li règlo de l'estetico e qu'es pas à la Court à faire la provo dóu countràri ;

« Atendu qu'acò's ni mai ni mens que de difamacioun ;

« La Court refuso à l'acusa la prouducioun di pèço à counvicioun qu'a demandado e lou coundano à-n-escala sus l'agroufiounié qu'aparo lou tribunau dóu soulèu, pèr jita i damisello que lou coumpauso, de frucho d'aqui que digon sebo. »

Ansin siguè fa. Li tres mancipo aloungado sus la tepo, countunièron de me galeja tout en becant li grun vermeiau que ié fasiéu davala sus en plueio goustouso. Agueto subre tout, emé soun esperit enrabia, me n'en largavo de tóuti li coulour. Acò venié pièi en òdi. Aguènt jamai agu uno passiouin pèr la ginastico m'enfetavo de sauta de broco en broco coume un esquiròu e m'anave enfin asseta sus uno fourco au risco de me maca l'os-bertrand quand me venguè uno idèio.

Li bello, raport à la caud, avien entre-durbi si vèsto e iéu, de ma plaço, vesiéu entre si pousseto redouno e boulegarello, tres valengo i rebat blanquinèu. La bloundo Mieto, aquelo qu'avié fa lou menistèri publi, se capitavo tout-bèu-just souto iéu. Cerquère bèn à l'oumbro un agroufioun que lou soulèu aguèsse pas caufa, e, zóu dins la valounado.

– Boudiéu ! Mai qu'es acò ?

L'avoucato generalo s'aubourè d'un bound. L'agroufioun jala regoulant dins soun jougne, fasié trampela sa carneto cremado de la calour de Jun.

Siguè pièi lou tour d'Agueto e de Zani. Esparvoudido, sachènt plus ço qu'èro ni d'ouunte venié, se dounèron pòu que siguèsse de toro qu'auriéu fa toumba en gangassant li branco e s'enanèron en courrènt darrié 'no sebisso se leva acò tant fre.

Pecaire ! Se doutavon pas que iéu, dóu aut de moun ajoucadou, vesiéu pèr dessus la sebisso. Un cop li vèsto levado e li courset descourdela, vous leisse à pensa, ami legèire, li bèlli causo que m'apareiguèron. Jougave lou pastre Pàris, mai en plaço de douna de poumo, n'en regardave e vous asseguere bèn que lis auriéu moussigado voulountié un brisoun.

Mai quand li piéuceleto aguèron destousca l'oujèt de soun esfrai, la causo se gastè pèr iéu. Aqueste cop siguè plus questioun de me juja mai bèn de m'aqueira.^f

f : Un vèspre que legissiéu lou manuscri d'*Agueto* à la *Felibresso de la Crau*, eicesto me faguè remarca qu'aqueste chapitre retrasié tant-siè-pau à-n-un di *Counfessioun* de Rousseau. Aquelo sceno es tirado de mi souvenènço persounalo e i'a de pèr lou mounde tres supèrbis Aubagnenco que poudrien temounia que s'ai *escri* quicon dóu biais de J.J. es qu'aviéu auparavans *fa* quicon dóu meme biais. Tambèn ai pas cresegu devé leva aquéu tros de moun rouman aguènt la fisanço que despièi que i'a d'agroufioun e tant que n'l'aura, Rousseau e iéu saren pas li soulet que se saren liéura à-n-aquéu jo agradiéu. E pèr acaba de leva en certan lou mejan de m'acusa de plagiat, veici lou passage sus-di di *Counfessioun* : « Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur. »

IX

J'ai toujours eu pour principe d'exécuter au plus vite ce que j'ai à faire. Aussi aurais-je voulu aller confesser M. de Bernard le jour même ; mais comment rencontrer ce diable d'homme qui était toujours partout sauf chez lui ? Ce que j'avais de mieux à faire était d'attendre qu'il vienne de lui-même au mas des Tournaire.

Me souvenant du changement produit sur Agathe par la présence de Zani et de Miette, j'avais conseillé au capitaine d'inviter les deux jeunes femmes à passer une semaine avec elle. De mon côté, comptant voir paraître le vicomte d'un moment à l'autre, je m'intégrais sans cesse à la bande folle, ainsi que nous nous appelions à juste raison.

Mon dessein semblait devoir réussir. Agathe était redevenue joviale et ses rires joyeux faisaient de nouveau retentir les échos de son île. Ah ! Son île ! On y fit un de ces charivaris lors de cette bienheureuse semaine ! Si la barque ne nous jeta pas au fond de l'eau, si le piano ne devint pas muet faute de cordes, ce n'est vraiment pas de notre faute.

Or, une après-midi où nous parcourions le pays, Zani qui courait devant nous, disparut dans le trou d'un buisson en criant :

– Oh ! La jolie tonnelle !

En effet les térébinthes et les ronces formaient une petite tente verte et parfumée sous laquelle nous nous allongeâmes très vite.

– Moi, dit Miette, je ne bouge plus d'ici jusqu'à ce que le soleil se soit caché. Quelle chaleur, beau bon Dieu !

– C'est vrai, on cuirait tout vif, ajouta Zani. Tiens, regardez Agathe ; elle est rouge comme une écrevisse que l'on sort de la marmite.

Comme je me levais pour couper aux jeunes filles des branchettes de mûrier en guise d'éventails, je vis au loin, dans la plaine, le vicomte qui s'avançait vers nous. Miette et Zani n'avaient pas pu le voir de l'endroit où elles se trouvaient ; mais il n'en était pas de même d'Agathe et je compris alors pourquoi celle-ci était rouge comme une écrevisse que l'on sort de la marmite.

– Eh bien, ce buisson est un temple de l'Amour, reprit Zani qui, romanesque à l'extrême, ne rêvait que d'idylles à l'antique. Il n'y manque qu'une statue de Vénus.

– Pas si sûr ! lui répliquai-je avec courtoisie, tu es suffisamment belle pour la remplacer. Si tu le souhaites, je vais aller te chercher par là-bas une feuille de vigne...

– Ah ! Ça, par exemple, je veux bien ; mais à condition que tu t'y associes avec moi. Nous te donnerons un arc, nous te fermerons les yeux avec un mouchoir et tu seras Cupidon.

– Et non, voilà Cupidon en personne, s'écria Zani que se tordait de rire en nous montrant M. de Bernard qui venait de nous apercevoir à son tour.

Le pauvre garçon avait une si drôle apparence que nous nous esclaffâmes tous de rire. Le soleil, déjà bas, dessinait en noir sur le sainfoin l'ombre fine des longues jambes du chasseur qui s'allongeait, s'allongeait à n'en plus finir. Ses grandes

IX

Ai sèmpe agu pèr principe d'eisecuta au pus lèu ço qu'ai à faire. Tambèn auriéu vougu ana counfessa M. de Bernat lou jour meme ; mai coume rescountra aquéu diable d'ome qu'èro toujours pertout foro au siéu ? Ço qu'aviéu de miés à faire èro d'espera que venguèsse d'esperéu au mas di Tournaire.

Me remembrant dóu cambiemen proudu dins Agueto pèr la presènci de Zani e de Mieto, aviéu counseia au capitàn de counvida li dos jouvènto à passa 'no semanado em'elo. De moun caire, countant vèire parèisse lou viscomte d'un moumen à l'autre, fasiéu de-longo partido de la bando folo, coume nous disien emé resoun.

Moun prejit semblavo devé reüssi. Agueto èro tourna vengudo risouleta e si gai cacalas fasien restounti tournamai lis ecò de soun isclo. Ah ! soun isclo ! Es aqui que se n'en faguè un de chereverin dins aquelo benurouso semana ! Se la bèto nous jité pas au founs de l'aigo, se lou pianò venguè pas mut fauto de cordo, es pas nosto fauto, de tout segur.

Or, un tantost que batian l'antifo, Zani que courrié davans, dispareiguè dins un traou d'un bertas en cridant :

– Oh ! la poulido touno !

En efèt li petelin e li roumias fourmavon un tendoulet verd e prefuma ounte aguerian lèu fa de s'estalouira.

– Iéu, diguè Mieto, boulegue plus d'eici d'aqui que lou soulèu se sigue estrema. Qunto caud, bèu bon Diéu !

– Es verai, i'a de que se couire tout viéu, ajustè Zani. Tè, regardas Agueto ; es roujo coume un chambre que sorton de la pignato.

Coume m'aubourave pèr coupa i chatouno de bleto d'amourié en guiso de ventau, veguère eila, dins la plano, lou viscomte que s'avançavo de nàutri. Mieto e Zani l'avien pas pouscu vèire de si plaço ; mai n'èro pas de meme d'Agueto e m'esplichère perqu'eicesto èro roujo coume un chambre que sorton de la pignato.

– Ve, aquelo tousco es un tèmple de l'Amour, reprenguè Zani que, roumanesco à noun plus, pantaiavo que d'idilo à l'antico. Ié manco qu'uno estatuio de Vènus.

– Basto ! Ié repliquère courtesamen, siés proun bello pèr la remplaça. Se vos, te vau ana querre aperaquito uno pampo de vigno...

– Ah ! preisèmple, vole bèn ; mai à coundicioun que tu me faras pendènt. Te baiaren un arc, te taparen lis iue em'un moucadou e saras Cupidoun.

– E nàni, lou vaqui Cupidoun en persouno, s'escrìè Zani que se troussavo dóu rire en nous moustrant M^u de Bernat que venié d'aperçuvre à soun tour.

Lou paure garçoun avié un tant drole de biais que tóuti esclafiguerian lou rire. Lou soulèu, qu'èro adeja bas, estampavo en negre sus l'esparset l'oumbrino primo e cambarudo dóu cassairot que s'aloungavo, s'aloungavo à plus feni. Si gràndi guèito

guêtres toutes sales de boue, sa veste courte de velours pisseux, son pantalon jadis noir, aujourd'hui verdoyant sur le dessus des cuisses, ainsi qu'au cul et aux genoux où il se gonflait de deux bosses, son casque de liège dont le drap blanc était devenu de toutes les couleurs, et, surtout ses cheveux, ces fameux cheveux rouges, qu'il n'avait pas eu de temps de faire couper à cause de certains passages d'oiseaux, tout cela constituait un ensemble indescriptible.

Ce qui me stupéfia c'est qu'Agathe riait tout autant que nous. Serait-ce, par hasard, qu'elle aussi le trouve ridicule ? Si tel était le cas, on serait sauvé. Mais qui sait si elle ne veut pas seulement empêcher ses amies de découvrir la vérité ?

Et Miette de continuer à plaisanter :

- Mes belles, disait-elle, si c'est ça l'Amour, je me fais moine.
- Ah ! C'est ça, tu te fais nonne. Tu en parles toujours et tu es toujours là, rétorqua Agathe. Tu te feras nonne au couvent de Saint-Didier où il y a quatre savates sous chaque lit.⁴⁹
- Ah ! Le couvent, soupira Miette, c'est justement ce qui m'arrête. J'aurais assez de vocation, je crois, si ce n'était pas l'histoire du couvent.

Sur cette fausse naïveté, moi, qui avais mon plan, j'appelai le chasseur en faisant semblant de ne pas avoir remarqué le visage inquiet d'Agathe. Il ne se fit pas prier ; il ôta les cartouches de son fusil et, après avoir salué les demoiselles, prit place parmi nous. Alors, zou ! Il nous raconta sa chasse de la journée, les marches folles qu'il avait faites, un vieux lièvre qui lui avait échappé en emportant avec lui deux charges de 6...

Par malheur je m'étais assis à côté de cette langue pendue de Zani qui avait la spécialité de vous dire à mi-voix, et avec son plus grand sérieux, des drôleries sur les gens avec lesquels vous vous trouviez, mais des drôleries à vous faire éclater de rire. Jugez un peu la difficulté que j'avais à me contenir quand elle me détaillait avec des mots à l'emporte-pièce, toutes les grâces, toutes les beautés du vicomte.

Fatigué de ce jeu et craignant un incident, je clôturai la séance. M. de Bernard nous accompagna et, une fois les jeunes filles ramenées à la maison, tout en marchant au crépuscule, j'eus le loisir de m'informer de ce que je voulais savoir.

- Eh bien ! commençai-je, ils ne vous disent rien, vicomte, ces trois perdreaux que nous venons de quitter ? Ne vous plairait-il pas d'en chasser un ?
- Bof ! Je vous dirai pour ma part que jamais les femmes ne me feront faire ce qu'elles veulent. Ma mère voudrait assez me marier, mais pour cela il faudrait casser mes habitudes, changer ma vie, renoncer à ce que j'aime, bref ! devenir esclave. Je verrai plus tard. Pour le moment je suis bien comme je suis et je laisse aller. Certains me traiteront d'égoïste, mais je m'en moque.

49 : Expression populaire que rapporte ainsi Louis Pastour dans un article du journal *Le Littoral*, le 13 janvier 1938, intitulé « Li carriero canenco » : « Sus la plajo de la Pantiero quant de piéucello an pensa si fa moungue au Couvènt de Sant Deidié ounte i'a quatre sabato souto cade lié ».

bruto de fango, sa vèsto courto de velout pissous, si braio antan negro, vuei verdejant au davans di cueisso, au quiéu em'i genoui ounte fasién dos gibo, soun casco de siéure que lou drap blanc n'èro vengu de tóuti li coulour, e, subre-que-tout soun péu, aquéu famous péu rouge, qu'avié pas agu lou tèms de faire coupa raport en de passage d'aucèu, tout acò fasié un ensèble que vous n'en dise pas mai.

Ço que m'espantè es qu'Agueto risié tout coume nautre. Es que d'asard elo tambèn lou troubarié ridicule ? S'aquoto èro pamens, sarien sauva. Mai qu saup se vòu pas soulamen empacha si cambarado de destria lou vrai ?

E sèmpre Mieto de galeja :

- Mi bello, disié, s'es acò l'Amour, me fau mounge.
- Ah ! vai, te fas mourgo. N'en parles toujours e siés toujours aqui, rebequè Agueto. Te faras mourgo au couvènt de Sant-Deidié ounte i'a quatre sabato souto cade lié.
- Ah ! lou couvènt, souspirè Mieto, es justamen ço que me fai cala. Auriéu proun la voucacioun, ve, siguèsse pas lou couvènt.

Sus aquelo fausso naïveta, iéu, qu'aviéu moun plan, sounère lou cassaire sènso avé l'èr d'arremarca la figuro inquieto d'Agueto. Éu se faguè pas prega ; levè li cartoucho de soun fusiéu e, après avé saluda li damisello, prengué plaço emé nàutri. Alor, zóu ! de nous racounta sa casso de la journado, li cambado folo qu'avié facho, uno vièio lèbre que i'avié escapa empourtant dos cargo de 6...

Pèr malur m'ère asseta contro aquelo bono lengo de Zani qu'avié l'especialita de vous dire à miejo voues, e 'mé soun plus grand serious, de droularié sus li gènt emé quau erias, mai de droularié à vous faire peta dóu rire. Jujas un pau la peno qu'aviéu à me counteni quouro me detaiavo emé de mot à l'emporto-pèço, tóuti li gràci, tóuti li bèuta dóu viscomte.

Fatiga d'acò e aguènt pòu d'un escaufèstre, clavère sesiho. M^u de Bernat nous faguè coumpagno e, un cop li tres chato ramenado à la bastido, tout en caminant dins lou calabrun, aguère lesi de m'assaventa de ço que vouliéu.

- Bèn ! coumencère, vous dison rèn, viscomte, aquéli tres perdigau que venèn de quita ? Vous agradarié pas de n'en cassa quaucun ?
- Bò ! vous dirai que iéu lou femelan me fara jamai faire de coufo. Ma maire voudrié proun me marida, mai pèr acò me faudrié roumpre mis abitudo, cambia ma vido, renoucia à mi goust, basto ! veni esclau. Veirai plus tard. Pèr aro siéu bèn coume siéu e leisse courre. D'ùni que i'a me trataran de gousto-soulet, mai m'en trufe.

X

Cette réponse qui aurait dû me chagriner puisqu'elle devait faire souffrir mon amie, me fut au contraire incroyablement agréable. Pendant que le vicomte parlait je sentais une bouffée de joie qui faisait battre mon cœur. Il avait fallu cela pour m'éclairer en moi-même et me faire comprendre que l'amitié fraternelle qui nous avait liés jusqu'alors avec Agathe s'était changée – au moins de mon côté – en un sentiment peut-être aussi pur et assurément plus doux. Il ne fallait pas le nier : j'étais amoureux de la mignonne.

Donc, la nuit suivante, je ne dormis guère. Jusqu'à l'aube je ne fis que remuer dans mon lit, ressassant le secret que je venais de découvrir en moi et élaborant des projets. Tout éveillé, je voyais apparaître Agathe devant moi, fantomatique, avec ses cheveux noirs et ses grands yeux sereins et limpides, et je lui offrais mon cœur et ma vie à la fois.

Mais, hélas ! Ces beaux rêves étaient, semblait-il, destinés à échouer. Que la pauvre fille, rebutée, recueille son amour malheureux au fin fond de sa poitrine et referme son cœur sur lui, voilà ce qui pourrait se passer ; mais que, tout d'un coup, elle se mette à me rendre l'affection que j'avais pour elle, je ne croyais pas cela possible. A moins qu'elle n'en donne volontairement l'apparence pour se venger de ce chasseur dédaigneux.

Mais, comme il arrive toujours à ceux qui sont la proie de ce sentiment divin qui fait le fond de notre religion, plus je voyais des obstacles devant moi, plus je me sentais enflammé et passionné.

Ainsi, quand, au matin, je me levai les yeux meurtris par cette nuit blanche, ma ligne de conduite était arrêtée : il fallait d'abord que je communique à Agathe les dispositions de M. de Bernard, puis ôter en elle l'amour qu'elle avait pour lui et le remplacer par un autre à mon profit.

Si je devais réussir c'était à l'avenir de me le dire.

Il n'y paraît pas, mais il me fut très difficile d'amener la chose.

Tant que Miette et Zani furent là, je n'y songeai pas car je ne voulais pas que ces deux écervelées soient au courant de notre secret. Et d'ailleurs, quel moyen de parler sérieusement devant elles qui plaisantaient tout le temps, se renvoyant le petit chasseur comme une paume et en le réprimandant avec de telles médisances que c'en était une bénédiction divine ? Le mieux était de laisser ma chère Agathe jouir de sa société si joyeuse jusqu'au terme fixé.

Enfin, la semaine achevée et les deux jeunes filles parties, je pris mon courage à deux mains. Le capitaine, quand je lui dis que le vicomte ne désirait pas se marier, m'embrassa en pleurant de bonheur. Je crois que si M. de Bernard avait été là il l'aurait embrassé aussi.

– Agathe est dans son île, me dit-il ; va la trouver et fais-lui avaler la chose de ton mieux. Dieu fasse que cela ne tourne pas mal !

Mais alors que je marchais, mon cœur tremblait. Il m'était pénible de penser que j'allais faire pleurer celle pour laquelle j'aurais donné ma vie afin de lui épargner le plus petit des ennuis. Il me prenait l'envie de remettre la chose au lendemain, mais je songeais qu'il n'y avait aucune raison de le faire le lendemain

X

Aquelo responso qu'aurié degu m'èstre un segren bord que devié faire souffri moun amigo, me siguè au countràri agradivo qu'es pas de dire. Dóu tèmms que lou viscomte parlavo sentiéu un regounfle de joio faire boumbeja moun cor. Aviéu faugu acò pèr me faire vèire clar en iéu meme e me faire coumprendre que l'amista frairenalo que nous avié liga jusco alor em'Agueto s'èro tremudado – au mens de moun coustat – en un sentimen belèu autant pur e segur mai dous. L'avié pas à dire de noun : ère amoureux de la mignoto.

Adounc, le niue venènto, dourmiguère pas gaire. Jusco à l'aubo faguère que virouia dins moun lié, remenant lou secrèt que veniéu de destria en iéu e tirant de plan. Tout esviha, vesiéu Agueto me fantaumeja davans emé soun péu negre e si grands iue sol e linde, e ié semoundiéu tout ensèn moun cor e ma vido.

Mai, las ! Aquéli bèu pantai èron, semblavo, destina à faire chi. Que la paureto, rebutado, estremèsse soun amour malurous dins lou trefouns de soun senet e se barrèsse lou cor, acò poudrié èstre ; mai que, tout d'un cop, se boutèsse à me rèndre l'afecioun qu'aviéu pèr elo, èro ço que cresiéu pas. À mens que n'en faguèsse lou semblant pèr se venja dóu desden d'aquéu cassaire d'esprèssi.

Mai, coume arribo toujours à-n-aquéli que soun la proio d'aquéu sentimen divin que fai lou founs de nosto religioun, au mai vesiéu d'entravadis davans iéu, au mai me sentiéu enfioaca em'afisca.

Tambèn quouro, au matin, me levère emé lis iue maca d'aquelo niue blanco, moun biais d'agi èro arresta : me falié d'abord aprendre à-n-Agueto li dispousicioun de M. de Bernat, pièi ié leva l'amour qu'avié pèr éu e lou remplaça pèr un autre à moun proufié.

Se deviéu reüssi èro à l'endevenidou de me lou dire.

Sèmblo pas coume me siguè deficile d'entrina la causo.

Tant que Mieto e Zani siguèron aqui, ié pensère pas car vouliéu pas qu'aquéli dos dessonado siguèsson au courrènt de *noste* secrèt. E d'aiours, lou mejan de parla seriousamen davans éli que galejavon de-longo, se remandant lou cassairot coume uno paumo e i'espoussant lis arno à cop de lengo qu'èro uno benedicioun de Diéu ? Lou miés èro de leissa ma caro Agueto jouï de sa soucieta tant galoio jusco au terme fissa.

Enfin, la semana acabado e li dos mancipo partido, prenguère moun courage à dos man. Lou capitàni, quand ié diguère que lou viscomte se voulié pas marida, m'embrassè en plourant de bonur. Crese que se M. de Bernat èro esta aqui l'aurié embrassa peréu.

– Agueto es dins soun isclo, me diguè ; vai la trouba e fai-ié avala la causo de toun miés. Diéu fague qu'acò vire pas mau !

Mai enterin que caminave, moun pies fasié tres-tres. M'èro grèu de pensa qu'anave faire trena aquelo qu'auriéu douna ma vido pèr i'espragna l'enuei lou pus mistoulin. L'envejo me prenié de remettre à l'endeman, mai soungère que i'avié pas mai de resoun de lou faire deman pulèu que vuei e que lou meior èro de jita 'quéu

plutôt qu'aujourd'hui et que le mieux était de jeter ce fardeau à terre le plus vite possible.

M'approchant donc de la rive, j'appelai Agathe comme d'habitude, pour qu'elle vienne me chercher avec la barque. Agathe ne répondit ni ne vint. Pensant que la chaleur la faisait somnoler et qu'elle ne m'avait pas entendu, je l'appelai de nouveau de toutes mes forces. De nouveau l'écho seulement me répondit.

Je ne peux pas décrire ce qui se passa alors en moi. Une angoisse mortelle se mit à torturer mon âme. Si Agathe n'était pas sur l'île comment se fait-il que je voyais la barque amarrée à sa place habituelle ? Sans perdre de temps je courus chercher à quelques centaines de mètres la barque du garde et, ramant debout sur le banc, je sautai à mon tour rapidement sur la petite île.

Les épouvantes que je venais d'avoir n'étaient rien en comparaison de celles qui m'attendaient dans l'atelier. Quelle stupéfaction de trouver sur le divan tous les vêtements de la jeune fille en désordre, robes, corsets de soie, bas, chemises brodées et pantalons à dentelle.

Je vécus alors un de ces moments où nous perdons l'esprit. Je vis aussitôt ma belle Agathe livrée de nouveau à ses sombres pensées depuis le départ de Zani et Miette, je la vis, abattue et en pleurs, devinant le mépris de son amoureux in partibus,⁵⁰ se décider à quitter la vie, cette vie que j'avais l'intention de lui rendre si douce et si heureuse ; je la vis se jeter à l'eau et, comme un fou, je me précipitai dehors...

Mais à peine fus-je sur le seuil qu'un cri m'échappa. Agathe était devant moi et son accoutrement m'expliqua le mystère. Ne m'attendant pas si tôt elle s'était bien jeté à l'eau, oui, mais pour prendre un bain et avec la chaleur qu'il faisait, on le comprenait aisément.

Confuse d'être surprise par un homme dans cet état-là, elle ne savait plus que faire ni que dire, et moi, encore tout bouleversé, je restai muet, fermant la porte de mon corps et me délectant dans l'admiration de cette déesse qui m'apparaissait comme au temps du vieil Homère.

Une déesse, oui, c'en était une. Son maillot de laine fine, à rayures rouges et blanches, semblait se complaire à dessiner ses épaules bien rondes, ses seins qui n'avaient pas honte de regarder le ciel, sa taille fine et souple comme un sarment et ses hanches dont la forme, semblait-il, avait été prise à celle de la lyre d'Apollon. Son cou, autour duquel flottaient les mèches noires et épaisses de sa chevelure, soutenait sa belle tête avec autant de grâce que de fierté ; ses petits pieds blancs et mignons comme ceux d'un enfant, disparaissaient à moitié dans les fleurs de la pelouse. Et sur tout ce corps adorable l'eau de la rivière courait en rangs de diamants, le long du buste, des bras et des jambes, posant des perles brillantes et étincelantes au bout des oreilles, des doigts ainsi qu'aux mamelons de ses seins. De plus, le soleil frappant certains endroits de sa peau, lui donnait l'apparence d'un de ces beaux bronzes florentins dont les reliefs sont frottés d'or.

Une déesse, oui, c'en était une car elle ressemblait à Vénus, la mère de

50 : L'expression complète est *in partibus infidelium* (« dans des contrées infidèles »). Au départ expression tirée du vocabulaire ecclésiastique, désignant un évêque parti administrer un diocèse dans des pays non chrétiens, elle s'est ensuite étendue pour désigner un administrateur sans fonction réelle. Exemple : un professeur, un maire *in partibus*.

fais au sòu lou pus lèu que poudriéu.

M'avansant dounc de la ribo, cridère Agueto à l'acoustumado, pèr que me venguèsse querre emé la bèto. Agueto ni respoundeguè ni venguè. Cresènt que belèu la calour la fasié peneca e que m'avié pas ausi, la sounère tournamai de tóuti mi forço. Tournamai l'ecò soulet me respoustè.

Se pòu pas dire ço que se passè alor en iéu. Uno angouisso mourtalo me trafiguè l'amo. S'Agueto èro pas dins l'isclo coume vai que ié vesiéu la bèto estacado à sa plaço ourdinàri ? Sènsò perdre tèms courreguère cerca à quàuqui cènt mèstro la ratamalo dóu gardo e, remant pèd sus banc, sautère lèu à moun tour dins l'iscleto.

Lis espantamen que veniéu d'avé èron rèn au regard d'aquéli que m'esperavon dins l'ataié. Quau vous a pas di que sus lou divan troubère tout en dès-e-vue lis abihage de la chatouno, raubo, courset seden, debas, camiso broudado e braieto endentelado.

Signè pèr iéu un d'aquéli cas que perdès la tremountano. Veguère tout d'un tèms ma bello Agueto liéurado à nouvèu à si pensamen tristas despièi la partènço de Zani e Mieto, la veguère, maucourado e plourarello, que, devinant lou mesprés de soun calignaire *in partibus*, se decidavo à quita la vido, aquelo vido qu'aviéu idèio de ié rèndre tant douço e tant urouso ; la veguère se traire à l'aigo e, coume fòu, me precepitère deforo...

Mai à peno sus lou lindau un crid m'escapè. Agueto èro davans iéu e soun atrencaduro m'esplicavo lou mistèri. M'esperant pas tant lèu s'èro bèn jitado à l'aigo, o, mai pèr prendre un ban e 'mé la calour que fasié, acò se coumprenié de rèsto.

Mouqueto d'èstre suspresso pèr un ome dins aquel estat, sabié plus que faire ni que dire, e iéu, encaro tout treboula, istave mut, barrant la porto de moun cors e me chalant à-n-amira aquelo divesso que m'apareissié coume dóu tèms dóu vièi Oumèro.

Divesso, o, l'èro. Soun maiòu-làni fin, raia de rouge e de blanc, pareissié se coumplaire à dessina sis espalo redounello, si sen qu'avien pas pòu de regarda lou cèu, sa taio primo e souplo coume un vise e sis anco qu'aurias di avé pres soun gàubi à la liro d'Apouloun. Soun còu, ounte floutejavon li négri trachèu de sa cabeladuro, soustenié sa bello tèsto em'autant de gràci que de fierta ; si petoun blanc e mignot coume li d'un enfantoun, dispareissien à mita dins li flour de la tepo. E sus tout aquéu cors adourable l'aigo de la ribiero courrié en renguiero de diamant, long dóu buste, di bras e di cambo, metènt de perlo trelusènto e flamejanto au bout dis auriho, di det em'i mameloun di pouso. De mai, lou soulèu la turtant pèr endré, la fasié retraire à-n-un d'aquéli bèu brounze flourentin que li relèu n'en soun freta d'or.

Divesso, o, l'èro car semblavo Vènus, la maire de l'Amour, lou jour que neissè

l'Amour, le jour où elle naquit sur le rivage de l'Ionie,⁵¹ d'un baiser du soleil à la mer azurée.

... Et moi, sans voix, ébahi, je la regardais.

– Eh bien, voyons, si tu me laissais passer.

Une fois habillée, elle m'appela. Je lui expliquai qu'en voyant ses vêtements ainsi en désordre j'avais eu peur qu'un malheur soit arrivé, sans savoir lequel, faisant bien attention de ne pas lui révéler ma crainte qu'elle se soit suicidée.

Cette explication la contenta, mais elle me recommanda de ne plus l'effrayer pour des broutilles et de ne plus l'exposer à une pleurésie en lui faisant faire une pause pendant une heure trempée comme un caneton.

– Tu étais si belle !

Et malgré sa défense je lui fis deux baisers qu'elle me paya d'une gifle grosse comme un pain de munition.⁵²

51 : L'Ionie est l'ancien nom de la région côtière de l'Asie mineure sur laquelle se trouvent Ephèse, Milet et Phocée.

52 : Le pain de munition est gros pain, souvent composé de plusieurs céréales sur une base de froment, que l'on distribue aux soldats pour leur alimentation, et parfois même aux civils en temps de guerre.

sus lou dougan de l'Iouniò, d'un poutoun dóu soulèu à la mar azurencò.

... E iéu, nè, palafica, la regardave.

– Bèn, veguen, se me leissaves passa.

Un cop abihado, me sounè. L'espliquère qu'en vesènt sis abihage ansin en desordre aviéu agu pòu d'un malur, sènso saupre quau, me dounant bèn gardo de ié dire l'idèio qu'aviéu agudo que se siguèsse suicidado.

L'esplicacioun l'acountentè, mai me recoumandè de plus l'esfraia pèr de parpello d'agasso e de plus l'espousa à-n-un plevèsi en la fasènt *pausa* uno ouro trempo coume un anedoun.

– Ères tant bello !

E mau-grat sa defènso ié faguère un parèu de poutoun que me paguè em'un moustas large coume un pan de municion.

XI

Il est facile d'imaginer ce qui se passa en moi lorsque j'eus ainsi surpris celle que j'aimais habillée seulement de sa beauté naturelle ou à peine plus. J'oubliai complètement le vicomte et l'information que je devais transmettre à Agathe ; nous passâmes cette journée – et pas mal d'autres – à naviguer en barque, à battre la campagne et surtout à bavarder.

J'avais compris qu'en dépit de la blessure faite à sa pudeur, l'admiration que j'avais montrée pour ses charmes faisait très plaisir à la belle et que je venais déjà de voler à M. de Bernard l'un de ses plus beaux atouts.

Lorsque je me rappelai enfin le projet d'exposer à ma camarade les idées anti-matrimoniales de celui-ci, je l'abandonnai. Agathe ne me parlait plus de ce galant, elle me laissait m'en moquer et elle en riait. Moi, suivant tout cela avec un intérêt facile à comprendre, il me semblait que je touchais au but et je laissai aller les choses ainsi. D'ailleurs, un événement que je n'attendais pas vint à mon aide.

Depuis ce fameux jour où la sémillante jeune femme m'avait forcé par ses larmes à chevaucher une bête nous allions souvent à cheval, elle vêtue d'une amazone courte laissant passer le bout de sa petite botte vernie et coiffée d'un grand chapeau de feutre à la Louis XIII qui lui donnait un peu l'air de la Grande Demoiselle⁵³ ; moi – qui n'avais plus peur – avec un beau pantalon qui m'allait parfaitement bien et des éperons nickelés qui étincelaient au soleil.

Agathe ne tolérait aucune allure moins rapide que le trot.

« Si je monte à cheval, disait-elle, c'est pour aller vite. Je préfère encore marcher que de m'en tenir au pas d'une monture ». Vous comprendrez donc que les bêtes du capitaine n'appréciaient pas comme elle l'auraient dû l'honneur que nous leur faisons en leur confiant nos personnes.

Un dimanche matin nous avons décidé d'aller au pèlerinage de Notre Dame de Valcluse^g. Il ne faisait pas un brin de vent ; sur le grand chemin blanc plein d'une poussière que les charrettes, les chiens, les chevaux et les gens nous jetaient dans les narines avec une abondance désespérante, le soleil était comme chez lui.

Soudain Agathe s'écria : « Tiens ! Un soldat ! » Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque le troupière fut plus proche, de reconnaître en lui M. de Bernard ! Voilà donc ce qui nous avait débarrassé de lui depuis quelque temps ! Le dernier rejeton de Messire Dragonnet de Bernard qui, lors de la première croisade, se battit aux côtés de Tancrede pour la principauté de Tibériade⁵⁴, se présentait à nous dans

53 : La Grande Demoiselle est Anne-Marie-Louise d'Orléans (1627-1693), cousine de Louis XIV, plus connue sous le nom de la duchesse de Montpensier qui s'est particulièrement illustrée dans l'Histoire du XVII^e siècle français, notamment lors de la période de la Fronde, en se révoltant contre le pouvoir royal.

g : Notre-Dame-de-Valcluse, petite chapelle située à un peu plus de deux kilomètres d'Auribeau/Siagne, où l'on fait des pèlerinages le 25 mars et le 8 septembre. Le dernier est le plus célèbre et le plus fréquenté. [Le lecteur aura certainement remarqué que les dates des deux pèlerinages mentionnées par Raimbault correspondent avec précision aux dates de mort et de naissance de Frédéric Mistral. Bien entendu, il ne peut pas s'agir d'un canular de la part de l'auteur, dans la mesure où, à la parution d'*Agueto*, l'écrivain de Maillane ne devait décéder que vingt ans plus tard. Il se trouve effectivement que Mistral est né le jour où la tradition situe la Nativité de la Vierge Marie, et est mort le jour de l'Annonciation, deux dates particulièrement importantes dans le calendrier chrétien et qui sont la base des deux pèlerinages de Notre-Dame-de-Valcluse. NdT].

54 : Le chevalier nommé Bernard le plus connu, dans l'entourage de Tancrede (héros de la Première Croisade, régent d'Antioche, fondateur de la principauté de Galilée et de Tibériade, sur laquelle il régna, et dont les hauts faits sont rapportés dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse) est Bernard l'Etranger. C'est ce Bernard, en effet, qui captura

XI

Es facile de s'imagina ço que se passè en iéu quouro aguère ansin devina aquelo qu'amave emé gaire mai que sa bèuta pèr vestiduro. Óublidère de-planto lou viscomte e la coumunicacioun que deviéu faire à-n-Agueto ; passerian esto journado – e pas mau d'autro – à barqueja, à courre-bourrido e subre-que-tout à barjaca.

Aviéu coumpres qu'en despié de la blessaduro facho à sa pudour, l'amiracioun qu'aviéu moustrado pèr si charme fasié grand gau à la bello e que veniéu adeja de prendre à M. de Bernat un de si pus bèus atout.

Quand me remembrère enfin moun prejit d'espousa à ma cambarado lis idèio anti-matrimounialo d'eiceste, l'abandonnère. Agueto me parlavo plus dóu fringaire, me leissavo me n'en trufa e n'en risié. Iéu, seguissènt tout acò em'un interès qu'es facile de coumprendre, me semblavo que brulave de la toco e leissère courre. D'aiours, un evenimen qu'esperave pas venguè à moun ajudo.

Despièi aquéu jour famous que la belugueto m'avié fourça pèr si lagremo d'encavauca un bestiari mountavian souvènt, elo vestido d'uno *amazouno* courto leissant passa lou bout de sa pichoto boto vernissado e couifado d'un grand capèu de fèutre à la Louvis XIII que ié dounavo un pau l'èr de la Grandò Madamisello ; iéu – que la crento m'avié passa – emé de bèlli braio que m'anavon pinta e d'abrivau nikela que lampejavon au soulèu.

Agueto ametié pas d'aluro mens rapido que lou trot.

« Se monte à chivau, disié, es pèr ana vite. Ame tant camina d'à-pèd qu'au pas d'uno mounturo. » Coumprendrés dounc que li bèsti dóu capitani presavon pas coume aurièn degu l'ounour que ié fasian en ié fisant nòsti persouno.

Un dimenche matin avian decida d'ana à Nosto damo de Vau-Cluso^g que se ié fasié lou roumavage. Fasié pa 'n péu d'aire ; sus lou grand camin blanc d'uno pousso que li càrri, li chin, li chivau e li gènt nous mandavon i narro em'un aboundànci à desespera, lou soulèu èro coume au siéu.

Subran Agueto faguè : « Tè ! Un sòdard ! » Quau siguè pas noste espantamen, quand lou troupié siguè pus pròchi, de recounèisse en éu M. de Bernat ! Vaqui dounc ço que nous avié desbarrassa d'éu despièi quauque tèms ! Lou darrié nistoun d'En Dragounet de Bernat que, à la primo crousado, se bateguè emé Tancredi raport à la principauta de Tiberiado, se moustravo à nàutri souto l'àbi dis infiermié militari !

Raymond de Saint-Gilles qui était passé du côté byzantin, et c'est à lui que Tancrede confia le gouvernement de la citadelle de Longidania (encore appelée Langinach), port de Tarse, vers 1101.

g : Nosto-Damo-de-Vau-Cluso, capeleto situado à un pau mai de dous kiloumèstre d'Auribèu, ounte se fai de roumavage lou 25 de mars e lou 8 de setèmbe. Lou darrié es lou mai celèbre e lou mai treva.

l'uniforme des infirmiers militaires !

En nous apercevant, il s'approcha de nous et nous fit un salut dont un pompier aurait eu honte. Il nous raconta que son statut de fils de veuve l'exemptant seulement du service actif, il était en train de faire ses vingt-huit jours⁵⁵ à Nice et qu'il avait profité d'une permission de vingt-quatre heures pour venir tuer quelques culs-blancs.

Dieu sait comment nous l'écoutions ! La difficulté que nous avions pour ne pas éclater de rire nous en ôtait le goût et la possibilité.

Certes, les bleus, s'ils rejoignent le régiment, ont tous plus ou moins l'air de singes harnachés. Les vingt-huit jours, on le sait, ont une plus laide apparence encore que les bleus ; et bien, le vicomte avait plus mauvaise allure encore que les autres réservistes.

Les capitaines ne font aucun frais pour ce type de soldats et leur donnent toutes les saletés de leurs magasins. Aussi notre pauvre homme avait-il un capuchon où deux comme lui seraient rentrés, flottant, faisant des plis et propre comme un bâton de poulailler, avec des manches qui recouvraient les mains ; son pantalon, au contraire, lui arrivait trois doigts au-dessus de la cheville, laissant voir ses bas qui rejoignaient son pantalon jusqu'à des godillots, oh ! Quels godillots ! A chaque pas ils faisaient flouc ! flouc ! tellement ils étaient grands. Enfin, sous un tout petit képi, au lieu de sa chevelure rouge rasée d'office, un crâne de cynocéphale.⁵⁶ Ajoutez-y les boutons d'étain pas astiqués et un ceinturon qui n'avait plus vu la cire depuis dix ans...

Enfin il nous lâcha. Agathe alors, pouvant enfin le faire, se mit à rire, mais à rire à ne plus s'arrêter. Approchant mon cheval du sien, je lui dis :

- Eh bien, comment le trouves-tu ton galant ?*
- Hi ! Hi ! Ne m'en parle pas, tiens. Il fallait vraiment que je sois folle. Pauvre de moi ?*
- Pourtant, le veux-tu ?... J'en ai parlé à tes parents, ils te le donneront.*
- Tais-toi, blagueur !*
- Enfin, tu seras Madame la vicomtesse...*

Enervée par mes plaisanteries elle me pinça jusqu'au sang ; mais moi j'exultais et la douleur me sembla plus douce que du miel. « Ah ! Ton caprice est passé, me disais-je, ah ! ton cœur est libre à présent ; attends, on va voir maintenant. »

Dès que nous fûmes arrivés à Valcluse nous allâmes nous attabler chez l'un de mes amis qui avait une maison tout près et nous descendîmes à l'église où l'on chantait la messe. Cette petite chapelle était bien belle, tapissée d'ex-voto, de crosses, de petits bâtiments, de fusils cassés, de cœurs d'argent et pleine de gens qui psalmodiaient une complainte de l'ancien temps.

Une fois l'office achevé tout ce monde s'en alla sous les ormes et les platanes en chantant, en caquetant, en sifflant, en riant, dans un vacarme de peuple joyeux et frétilant. Les vieux affamés allaient à grands pas prendre les vivres aux charrettes

55 : Après être passés dans la réserve de l'armée active, les jeunes hommes, jusqu'en 1905, devaient effectuer une première période d'exercice d'une période de 28 jours – d'où le nom de *28 jours*. Après 1905 cette période passera à 23 jours.

56 : Cynocéphale signifie, en grec, « tête de chien ». C'est le nom que l'on donne à certains singes, le babouin notamment.

En nous aperçuvènt, s'avansè de nàutri e nous faguè un salut qu'un poumpié n'aurié agu vergougno. Nous racountè que sa qualita de fiéu de véuso l'eisètant soulamen dóu service atiéu, èro en trin de faire si vinto-vue jour à Niço e qu'avié aprouficha uno permissioun de vinto-quatre ouro pèr veni tuia quàuqui quiéu blanc.

Diéu saup coume l'escoutavian ! La peno qu'avian pèr pas esclafi lou rire nous n'en levavo lou goust e la poussibileta.

Certo, li *blu*, se 'n cop arribon au regimen, an tóuti mai o mens l'èr de singe arnesca. Li *vinto-vue-jour*, acò se saup, an encaro pus marrit biais que li *blu* ; e bèn, lou viscomte marcavo enca pus mau que lis àutri reservisto.

Li capitàni fan ges de frès pèr aquelo meno de sódard e ié passon tóuti li bourdiho de si magasin. Tambèn noste mesquin avié uno capoto ounte sarien esta dous coume éu, floutejanto, fasènt de ple e proprio coume un bastoun de galinié, emé de mancho que tapavon li man ; si braio, pèr contro, ié restavon tres det pus aut que la caviho, leissant vèire li debas que li jougrien en de *godihot*, oh ! quéti godihot ! À cade pas fasien flouc ! flouc ! de tant qu'èron trop grand. Enfin, souto un kèpi estrechoun, à la plaço de sa como roujo rasado d'ourdounanço, un cran de cinoucefalo. Ajustas-ié li boutoun d'estam pas astica e un centuroun qu'avié pas vist la ciro despièi dèss an...

Enfin nous larguè. Agueto alor, n'aguènt lou poudé, se boutè à rire, mai à rire à plus s'arresta. Adusènt moun chivau bèn contro lou siéu, ié diguère :

- E bèn, coume l'atroves toun galant ?
- Hi ! Hi ! Me n'en parles pas, ve. Falié que siguèsse folo. Pauro de iéu ?
- Pamens, se lou vos ?... N'ai parla à ti gènt, te lou dounaran.
- Tas-te, charraire.
- Enfin, saras Madamo la viscountesso...

Enerviado pèr mi galejado me pessuguè jusco au sang ; mai iéu tresanave e la doulour me semblè mai douço que melico. « Ah ! t'a passa toun caprice, me disiéu, ah ! toun cor es libre aro ; espèro, anan avisa. »

Entre arriba à Vau-Cluso anerian establa vers un de mis ami qu'avié 'no bastido aqui toucant e davalerian à la glèiso ounte cantavon messo. Èro poulit aquelo capeleto tapissado d'ès-voto, de crosso, de pichot bastimen, de fusiéu peta, de cor argentau e coumoulo de gènt que salmoudiavon uno coumplanchó de l'encian tèms.

Un cop l'oufice acaba tout acò s'enanè souto lis óume e li platano en cantant, en cacalejant, en siblant, en risènt, em'un d'aquéli chamatan de pople gai e trefouli. Li vièi matre anavon à grand dèstre querre li viéure i carreto que s'arregueiravon au

qui s'alignaient au bord du précipice, à perte de vue, là-haut vers les Quatre-Chemins ; les vieilles cherchaient une place où installer leur table, à l'ombre, sortaient des cabas les paquets de saucissons, les ails, les poivrons, et que sais-je encore ? Jeunes hommes et jeunes femmes fuyaient entre les vignes pour aller cueillir des fruits – on ne disait pas que c'était surtout le fruit d'amour qui leur faisait envie.

Nous, qui avons grand faim aussi, nous allâmes déjeuner chez mon ami et celui-ci nous libéra aux premiers tu-tu-pan-pan des tambourinaires qui nous appelaient au bal.

La salle verte⁵⁷, arrosée comme il se doit, était déjà pleine de couples tournant, retournant et sautant ; aussitôt Agathe retroussa sa robe et nous partîmes enlacés, comme deux fous.

Le grand air que nous avons bu depuis le matin, le balancement du cheval, le repas que nous venions de faire accompagné du vin de la Gaude^h que nous venions de déguster, n'avaient que trop bien disposé ma cavalière. Après deux tours de valse, elle posa sa tête contre moi, laissant errer ses yeux là-haut dans la ramée des grands arbres où le soleil suspendait des louis d'or au milieu des feuilles. Je sentais sa poitrine battre fort contre la mienne et en virevoltant à maintes reprises pour éviter un couple de maladroits, quelques-uns de ses cheveux, échappés de ses tresses, venaient effleurer mon visage, j'étais pris alors d'une envie folle de dénouer cette chevelure soyeuse et de la mordre directement. Mes dents en étaient agacées comme si j'avais mâché un citron.

– Tu es fatiguée ! Tu veux t'arrêter ?

– Oh ! Non, non. Encore ! Encore !

Quand les tambourins s'arrêtèrent, Agathe resta dans mes bras, pantelante et bouleversée. Il fallut quasiment que je la porte pour aller l'asseoir sur un banc de pierre.

Encore quelques séances comme celle-ci et je gagnerais la partie.

57 : Salle de bal installée en plein air.

h : Vin plus généreux que les plus généreux vins d'Espagne et qui se récoltait sur les coteaux de la Gaude, du côté de Vence. Par malheur le phylloxéra est venu ruiner, comme tant d'autres, ces vignobles exceptionnels.

bord dóu degoulòu, à perdo de visto, amount vers li Quatre-Camin ; li vièio cercavon la plaço de la taulado à l'oumbrinello, sourtien di cabas li paquetoun de saucissot, lis aiet, li pebroun, que sabe iéu ? Jouvènt e jouvènto s'esbignavon dins li faisso pèr ana culi de frucho – disien pas qu'èro subre-tout la frucho d'amour que ié fasié ligueto.

Nautre, qu'avien tambèn lou ruscle, anerian dejuna encò de moun ami e 'iceste nous rendeguè nosto liberta i proumié tu-tu-pan-pan di tambourinaire que nous sounavon au bal.

La salo verdo, aigado coume se dèu, èro adeja pleno de parèu virant, tournant, sautant ; lèu-lèu Agueto estroupè sa raubo e partiguerian enliassa, coume dous fòu.

Lou grand èr qu'avian begu despièi lou de-matin, lou mouvemen dóu chivau, la dinado que venian de faire emé lou vin de la Gaudo^h que venian de chourla, avien que trop bèn dispousa ma balarello. Après dous tour de valso, coutè sa tèsto contro iéu, leissant si vistoun vanega amount dins la ramo dis aubras ounte lou soulèu penjavo de louvidor entre-mitan di fueio. Sentiéu soun sen batre emé forço contro lou miéu e souvènti-fes, dins un viravòut rapide que fasian pèr evita un couble de maladré, quàuquis-un de si péu, escapa di treno, venien floureteja ma caro, e alor me venié uno envejo folo de desnousa 'quelo como sedouso e de mordre à meme. Mi dènt avien l'enterigo coume s'aviéu mastega un citron.

– Siés fatigado ! Vos t'arresta ?

– Oh ! nàni, nàni. Encaro ! Encaro !

Quand li tambourin calèron, Agueto m'istè dins li bras, barbelanto e pleno d'espaimè. Me fauguè à pau près la pourta pèr l'assetta sus un bancou.

Encaro quàuqui sesiho ansin e daverariéu la joio.

^h : Vin mai generous que li pus generous vin d'Espagno e que se recóutavo sus li colo de la Gaudo, dóu caire de Vènço. Pèr malur lou filoussera es vengu arrouina, coume tant d'àutri, aquéli vignarés d'elèi.

XII

Je m'étais trompé en croyant voler aussi facilement le cœur de ma camarade et je le voyais bien. Non pas parce qu'elle avait déjà remplacé son vicomte par un autre que moi, mais pour une raison à laquelle je ne m'attendais pas. Habitée à me considérer comme un copain, comme un frère – si l'on peut dire –, l'idée ne lui venait pas que je puisse devenir son mari.

Pour elle, j'étais Charles, c'est-à-dire un être d'une race à part, qui n'était ni un homme, ni une femme, ni même un rustre des campagnes ; mais un bon ami qui l'amusait et lui tenait compagnie sur cette terre où les amusements n'étaient pas très nombreux. Un jour, où en faisant semblant de plaisanter, je lui demandais sa main, elle lâcha un éclat de rire.

– Toi ? dit-elle, et l'on voyait que cela lui paraissait tout à fait bizarre. Elle aurait peut-être trouvé plus naturel que je me fasse moine.

Dans de telles conditions je n'étais pas plus avancé qu'à ma sortie du régiment et le premier venu pouvait me couper l'herbe sous les pieds. Aussi avais-je grand peur de rencontrer un jour chez elle quelque prétendant qui m'évincerait. Car, enfin, les jeunes hommes n'étaient pas tous laids, idiots et risibles comme M. de Bernard.

En effet, un jour le capitaine m'en présenta un – que je connaissais bien d'ailleurs de vue et de réputation. - M. Brassa, ainsi qu'il s'appelait, était venu, il y avait à peu près un an, représenter la Société financière des terroirs du Midi français. Depuis ce temps-là il achetait des propriétés, il en revendait, il faisait démolir des maisons pour en construire d'autres, il faisait passer de grandes routes dans les collines ; il payait comptant, quelquefois, et la plupart du temps prenait tout à crédit.

Bref ! C'était un de ces hommes d'affaires qui sont tombés sur notre beau pays comme un vol de corbeaux affamés et qui nous l'aurait totalement massacré si nous n'avions pas eu la chance qu'ils aient tous échoué les uns après les autres.

M. Brassa était un homme d'une trentaine d'années, grand, un peu fort, avec les yeux bleus et les cheveux blonds. C'était, pouvait-on dire, un beau mâle ; mais il y avait dans son regard quelque chose de faux qui sentait son Tartufe à un kilomètre et ses lèvres minces, pâles, montraient qu'il n'en fallait pas beaucoup pour le mettre en colère.

Lorsque, une fois sa visite terminée, il s'en retourna vers Capiteⁱ où il habitait, je pris une grande résolution et comme M. Tournaire me faisait la confiance que cet homme était venu pour Agathe, je lui répondis ceci :

– Il est grand temps que je parle car dans peu de temps il sera trop tard. Qu'avez-vous besoin de ce Brassa que personne ne connaît et qui a une mauvaise réputation dans le pays ? Vous allez chercher trop loin ce qui est à côté de vous.

Stupéfait, le capitaine m'écoutait avec air important, sans sembler me comprendre.

ⁱ : Beaucoup de gens, quand je publiai mon *Sous-Préfet de Capite*, ont cru que cette petite ville faisait partie de la géographie fantaisiste où se trouvent *Pamparigouste*, *Gipoutou*, *Gafo-l'Ase* et *Sàrri-Patàrri*. Cependant Capite existe bel et bien. C'est une commune du canton de Cannes qui s'appelle *Mandelieu* en français. Son nom provençal est un souvenir de la Seigneurie que possédait – ainsi que toute la contrée – l'abbaye ou Capite de Lérins.

XII

M'ère engana en me cresènt de rauba tant facilamen lou cor de ma cambarado e lou vesiéu proun. Noun qu'aguèsse adeja remplaça soun viscomte pèr un autre que iéu, mai pèr uno resoun en quau m'esperave pas. Abituado à me counsidera coume un coumpan, coume un fraire - se pòu dire,- l'idèio ié venié pas que pousquèsse èstre soun marit.

Pèr elo, ère Charle, valènt-à-dire un èsse d'uno meno à despart, qu'èro ni ome, ni femo, ni meme auvergnas ; mai un bon sòci que l'amusavo e ié tenié coumpagno dins aquelo terro ounte lis amusamen èron pas à regounfle. Un jour, qu'en fasènt mino de galeja, ié demandave sa man, mandè au cèu uno bello fusado de rire.

– Tu ? faguè, e se vesié qu'acò ié semblavo bijarre à noun plus. Aurié belèu trouba mai naturau que me faguèsse mounge.

Dins de coundicioun pariero ère pas mai avança qu'à ma sourtido dóu regimen e lou proumié vengu me poudié sega l'erbo souto lou pèd. Tambèn aviéu uno bravo pòu de rescountra un jour au siéu quauque pretendènt que me levavié de cassolo. Car, enfin, tóuti li jouvènt èron pas laid, nèsci e risible coume M. de Bernat.

En efèt, un jour lou capitàni m'en presentè un – que counaissiéu d'aiours proun de visto e d'ausi dire. – M. Brassà, coume ié disien, èro vengu, i'avié à pau près un an, representa la *Soucieta financiero di terraire dóu Miejour francés*. Desempièi aquéu tèms croumpavo de proupieta, n'en revendié, jitavo d'oustau au sòu pèr n'en basti d'autre, fasié de grand camin dins li colo ; pagavo tin-tin, quàuqui-fes, e prenié à crèdi la majo part dóu tèms.

Basto ! Èro un d'aquéli manejaire d'affaire que soun tumba sus noste bèu païs coume un vòu de courpatas crebant dóu ruscle e que nous l'aurien gasta de-planto s'aguessian pas agu l'ur que piquèsson dóu quiéu tóutis à-de-rèng.

M. Brassà èro un ome d'un trentenau d'an, grand, un pau fort, emé d'iue blu e lou péu bloundin. Èro, se poudié dire, un bèu mascle ; mai i'avié dins soun regard quicon de faus que sentié soun Tartufo d'uno lègo e si brego minço, palinello, moustravon que devié pas falé grand causo pèr lou bouta en iro.

Quand, sa vesito acabado, s'adraiè vers Capitoⁱ ounte restavo, iéu prenguère uno grando resoulucioun e coume M. Tournaire me disié en counfidènci que l'autre èro vengu pèr Agueto, ié respoundeguère eiçò :

– Se fai tèms que parle qu'un pau mai sarié trop tard. Qu'avès besoun d'aquéu Brassà que degun counèis e qu'a dins lou païs proun marrit renom ? Anas cerca bèn liuen ço qu'avès pròchi.

Atupi, lou capitàni m'escoutavo en fasènt de fum, sènso avé l'èr de me coumprendre.

i : Forço gènt, quand publiquère moun *Souto-Prefèt de Capito*, an cresegu qu'aquesto viloto fasié partido de la geougrafio de fantasié ounte s'atrovon *Pamparigousto*, *Gipoutou*, *Gafo-l'Ase* e *Sàrri-Patàrrri*. Pamens Capito eisisto vertadieramen. Es uno coumuno dóu cantoun de Cano que ié dison en francés *Mandelieu*. Soun noum prouvençau es uno remembranço de la Segnourié que i'avié – coume sus touto l'encountrado – l'abadié o Capito de Lerin.

- *Comment ! repris-je, n'avez-vous pas encore deviné que j'aime Agathe de toute mon âme et que mon souhait le plus grand est d'en faire mon épouse ? J'ai trop joué avec le feu et je me suis brûlé. Puisque les circonstances m'obligent à aller vite, je vous demande la main de votre fille. Vous me connaissez, vous savez ce que j'ai et ce que j'aurai...*

Le brave homme prit mon bras et, amicalement :

- *Gros imbécile, va ! C'est toi, au contraire, qui ne voyais pas que nous ne demandions pas mieux que de t'avoir pour gendre. Pourquoi ne parlais-tu pas ? Tu comprends bien que nous ne pouvions pas te jeter Agathe dans les bras. Ah ! Il y a longtemps que la chose est entendue avec ta famille, va. Il ne manquait plus que votre consentement et maintenant que nous l'avons...*
- *Pardonnez-moi si je vous coupe la parole. Vous avez le mien mais pas celui de notre aimée.*

Et j'expliquai à mon futur beau-père qu'Agathe n'avait pour moi qu'un sentiment fraternel et trouvait risible l'idée, que je lui avais déjà soumise, de devenir ma femme. Le capitaine haussa les épaules en disant :

- *Gamin, va ! Si la petite voit que tu te présentes sérieusement, si elle voit que nous t'acceptons et que tout cela n'est pas une farce elle se rangera vite du bon côté.*
- *Oui, je le sais. Toutefois, comme je ne veux pas que l'amour qu'elle aura pour moi vienne d'autre chose que de moi-même ni qu'elle ne me prenne que pour vous obéir alors que son cœur pourrait battre pour un autre, - ce qui pourrait causer notre malheur à tous deux, - je demanderai sa main à elle-même et seulement lorsque j'aurai réussi à me faire aimer d'elle ainsi que je le prétends.*
- *Voilà bien une idée de poète ?*
- *Eh ! Ne peut-on pas être poète au moment où l'on pense se consacrer une vie entière à une belle qu'on aime ? Croyez-vous que nous nous marierions si nous étions de l'avis de ce misérable qui a dit que le mariage est la prose de l'amour⁵⁸ ?*
- *Ah ! Vas-tu me faire des théories ? Tiens, allons souper car il est l'heure ; tu me serviras ça pour le dessert.*
- *Ah ! Non, surtout pas ! Car il y aura Agathe et je ne veux pas qu'elle se doute de ce que je viens de vous confier.*

Pendant tout le repas M. Tournaire se montra tout joyeux – ce qui ne lui arrivait pas souvent – tant et si bien que les femmes comprirent qu'il y avait entre nous deux quelque secret. Elles essayèrent en vain de nous l'extirper et Agathe, en me menaçant de son petit doigt, me dit au moment où je parlais :

- *C'est du propre, à ton âge, de dévergonder papa, un dragon !*

Pauvre Brassa ! Il venait de manquer son but !

J'étais impatient qu'il l'apprenne car je lui en voulais d'avoir osé seulement convoiter celle que je désirais. Je me délectais à m'imaginer sa tête lorsqu'on

58 : Il s'agit d'Alfred Bougeard, publicitaire et écrivain français (1815-1880), qui, dans son texte intitulé *Observations*, paru en 1856, écrivit : « Le mariage est la traduction en prose du poème de l'amour ».

- Coume ! reprenguère, avès panca devina qu'ame Agueto de tóuti li forço de moun amo e que ma desiranço majouralo es de n'en faire ma mouié ? Ai trop jouga emé lou fiò e me siéu rima. Bord que li circounstànci me forçon d'ana vite, vous demande la man de vosto chato. Me couneissès, sabès ço qu'ai e ço qu'aurai...

Lou brave ome prenguè moun bras e, amistadousamen :

- Gros tarnagas, vai ! Es tu, au countràri, que vesiés pas que demandavian pas miés que de t'avé pèr bèu-fiéu. Que noun parlaves ? Coumprenes bèn que poudian pas te jita Agueto dins li bras. Ah ! I'a proun tèms que la causo es entendudo emé ta famiho, vai. Mancavo que vosto counsentido e aro que l'avèn...

- Escusas se vous cope. Avès la miéuno mai pas aquelo de nosto amado.

E espliquère à moun futur sogre coume Agueto avié pèr iéu qu'un sentimen frairenau e troubavo risiblo l'idèio que i'aviéu soumesso un cop que venguèsse ma femo. Lou capitàn aubourè lis espalo en disènt :

- Enfant, vai ! Se la pichoto vèi qu'es seriousamen que te presèntes, se vèi que t'aceitan e que tout acò n'es pas de galejado virara lèu au vènt que fau.

- O, lou sabe. Pamens, coume vole pas que l'amour qu'aura pèr iéu vèngue d'autro causo que de iéu meme ni que me prengue pèr vous oubeï alor que soun cor bacellarié pèr un autre, - ço que poudrié faire noste malur en tóuti dous, - ié demandarai sa man à-n-elo memo e soulamen quouro aurai reüssi à me faire ama d'elo ansin que l'entènde.

- Vaqui bèn uno idèio de pouèto ?

- Eh ! Es que se pòu pas èstre pouèto au moumen que pensas à counsacra vosto vido entiero à-n-uno bello qu'amas ? Vous cresès que se maridarian s'erian de l'avejaire d'aquéu miserable que diguè que lou matrimòni es la proso de l'amour ?

- Ah ! me vas faire de teourié ? Ve, anen soupa qu'es l'ouro ; me debanaras aquoto à la dessèrto.

- Ah ! nàni, preisèmple ! Que i'aura Agueto e vole pas que se doute de ço que vène de vous fisa.

Tout lou tèms dóu repas M. Tournaire se moustrè fouligaud – ço que i'arribavo pas souvènt – bèn tant que li dono coumprenguèron que i'avié entre nautre quauque secrèt. Assajèron de-bado de nous lou tira e Agueto, en me menaçant de soun detoun, me diguè au moumen que partiéu :

- Es poulit, à toun age, de desavia papa, un dragoun !

Paure Brassà ! Èro court emai coustié !

Me tardavo que lou i'aprenquèsson car ié vouliéu mau d'avé tant soulamen pensa à-n-aquelo que desirave. Me chalave rèn que de me representa sa tèsto quand

l'enverrait se faire voir.

Le hasard fit justement en sorte que je me trouvai chez les Tournaire le jour où il vint faire sa demande officielle. Quand il sortit du cabinet du capitaine, son visage tout troublé montrait assez la colère sauvage qu'il ressentait de ce refus.

Il vint juste devant moi alors que j'en fumais une ; nos yeux se croisèrent et son regard furieux distingua, de toute évidence, dans le mien, la joie du triomphe. Il comprit que j'étais la cause de ce qui lui arrivait et, depuis ce jour-là, nous fûmes des ennemis mortels.

lou mandarien rascla de bouto.

L'asard faguè justamen que me capitère encò di Tournaire lou jour que venguè faire sa demando óuficialo. Quand sourtiguè dóu gabinet dóu capitàni, soun mourre treboula moustravo proun la ràbi fèro qu'avié d'aquelo rebutado.

Me venguè just davans éu que n'en tubave uno ; nòstis iue se crousèron e soun regard furoun destriè, parèis, dins lou miéu, la joio dóu triounfle. Coumprenguè qu'ère iéu l'encauso de ço que i'arribavo e, d'aquéu jour, siguerian de nemi mourtau.

XIII

Que vous soyez furieux de ce qu'un autre vienne voler sous votre barbe la demoiselle que vous aimez ; que vous cherchiez à vous venger de lui – bien que ce ne soit pas chrétien – est facile à comprendre ; mais que dans votre colère, vous alliez jusqu'à attaquer la jeune femme elle-même dans ce qu'elle a de plus précieux, de plus sacré, c'est-à-dire son honneur, c'est le propre d'un lâche.

C'est pourtant ce que fit M. Brassa. Ah ! Je ne m'étais pas trompé en lisant au premier abord la méchanceté et la fausseté sur son visage !

Quelques jours après la scène que je viens de raconter on me rapporta de divers côtés des paroles fâcheuses et malhonnêtes de sa part au sujet d'Agathe et de moi. Il commentait à sa façon nos courses à cheval et nos promenades en barque, essayant de faire croire que c'était lui qui avait refusé la jeune femme ayant appris certaines choses qu'il ne disait pas mais qu'il laissait supposer.

Ma première idée fut de courir jusqu'à ce sacrifiant et de lui faire raison. Si sur l'heure je l'avais tenu, il aurait passé un mauvais quart-d'heure, c'est moi qui vous le dis.

Puis je réfléchis ; nous étions suffisamment connus dans les environs pour que ces calomnies ne soient pas crues et ce qui le montrait bien, c'était l'indignation qu'elles suscitaient chez tous les voisins. Et puis Agathe ignorait tout ça et mettre à exécution ce que j'avais prévu revenait à lui mettre le nez dans toute cette vomissure, lui causer une lourde peine qu'il m'était bien aisé de lui éviter en ne disant rien. Il valait donc mieux laisser passer cette affaire-ci sans m'en préoccuper, pour ne pas lui donner de l'importance.

C'est en ces dispositions qu'un matin je me reposais avec Agathe du côté de Saint-Cassien^j. Nous avons attaché les chevaux à un chêne et, à l'abri d'un buisson, nous écoutions le mistral qui faisait craquer les branches, voleter les feuilles et parfois, tomber à grand bruit une averse de glands ou quelque pigne de pin qui se cassait par terre. Là-bas, dans le Golfe de la Napoule, la mer moutonnait, battant le rocher de la Figueirette⁵⁹ de ses vagues déchaînées dont les embruns, étincelants de soleil, prenaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

– Comment se fait-il, mon amie, que tu sois si triste ?

Pour toute réponse Agathe soupira.

j : Saint-Cassien, tas de terre jeté au beau milieu de la plaine de Laval à quatre kilomètres de Cannes. C'est un des lieux les plus beaux de la contrée. En haut se trouve un petit ermitage entouré de cyprès, de chênes et de pins-parasols géants. Il y a eu près de Saint-Cassien une bataille entre les partisans d'Othon et ceux de Vitellius. Le pèlerinage qui s'y fait en juillet était, il y a encore quelques années, le plus célèbre des environs. Emile Négrin a écrit un poème sur la bataille qu'il y eut en 1793 entre les Grassois et les Cannois au sujet de Saint-Cassien. Les Grassois, jaloux, voulaient profiter de la vente des biens de l'Eglise pour l'acheter et interdire le pèlerinage. Les Cannois emportèrent l'enchère grâce à la complicité du greffier qui souffla sur la bougie après la mise des Cannois. La propriété est aujourd'hui tellement morcelée entre les descendants des premiers acquéreurs qu'elle ne pourra jamais être vendue. Les propriétaires actuels sont peut-être trois cents et forment une sorte de syndicat régi par un directeur chargé, le jour de la fête, d'organiser le banquet. [Lors du premier siècle de notre ère, en l'an 69 exactement, Vitellius et Othon sont en conflit pour le titre d'empereur de Rome. Des combats entre les partisans de l'un et de l'autre éclatent en divers lieux, notamment à Saint-Cassien comme Raimbault le mentionne. Après le suicide d'Othon, Vitellius, même vainqueur, ne régnera pas au-delà de décembre de la même année. Emile Négrin est un écrivain et érudit cannois (1833-1878) qui fit partie, comme Raimbault, de l'Escolo de Lerin. NdT].

59 : La Figueirette est une plage de la commune de Théoule-sur-mer, non loin de Mandelieu-La Napoule où se déroule l'action du roman.

XIII

Que sigués furious de ço qu'un autre vous vèn leva souto lou nas la damisello qu'amas ; que cerqués à vous venja d'eu – emai noun siegue crestian – se coumpren de rèsto ; mai que dins vosto coulèro, anés jusco à-n-ataca la chato elo memo dins ço qu'a de mai precious, de mai sacra, valènt-à-dire soun ounour, acò's lou propre d'un capoun.

Es pamens ço que faguè M. Brassà. Ah ! m'ère pas engana en legissènt à primo visto sus sa caro lou marridige e la fausseta !

Quàuqui jour après la sceno que vène de racounta me revenguèron de diferent caire de paraulo peginouso e mal-ounèsto prounounciado pèr eu sus lou comte d'Agueto e sus lou miéu. Coumentavo à sa façoun nòsti curso à chivau e nòsti barquejado, assajant de faire encreire qu'èro eu qu'avié rebuta la chato en aprenènt certani causo que disié pas mai que leissavo supausa.

Ma proumiero idèio siguè de courre vers aquéu fenat e de ié demanda resoun. L'aguèsse tengus sus lou moumen, aurié passa un marrit quart d'ouro, es iéu que vous l'afourtisse.

Pièi reflechiguère ; erian trop couneigu dins l'enviroun pèr qu'aquéli calounniò prenguèsson e ço que lou moustravo bèn, èro l'endignacioun qu'eicitavon en tóuti li gènt de l'avesinanço. E pièi Agueto ignouravo tout acò e faire ço qu'aviéu pensa èro ié faire nifla tout aquéu racun, ié causa uno peno grèvo que m'èro bèn facile de l'espargna en disènt rèn. Miés valié dounc leissa passa eiçò sènso se n'enchauta, crento de ié douna uno impourtanço qu'avié pas.

Es dins aquéli dispousicoun qu'un matin fasiéu pauseto em'Agueto dóu caire de Sant-Cassian^j. Avian estaca li chivau à-n-un roure e, alounga à la sousto d'un bertas, escoutavian lou vènt-terrau que fasié crussi li branco, voulastreja li fueio e pèr fes, tomba à grand brut uno raisso d'aglan o quauco pigno que s'espètavo au sòu. Alin, dins lou Gou de la Napoulo, la mar moutounejavo, batènt lou baus de la Figareto de sis erso descabestrado que si respousc, alumina dóu soulèu, prenien tóuti li coulour de l'arc-de-sedo.

– Coume vai, 'migueto, que siés tant sourno ?

Pèr responso Agueto souspirè.

j : Sant-Cassian, mouloun de terro jita au bèu mitan de la plano de La Vau, à 4 kil. de Cano. Es un di rode li mai galant de l'encountrado. I'a au daut un pichot ermitòri cencha d'auciprès, de rouve e de pin paro-soulèu gigant. I'a'gu pròchi Sant-Cassian uno bataio entre li tenènt d'Outoun e li de Vitellius. Lou roumavage que se ié fai en juliet èro, i'a soulamen quàuquis an, lou mai renouma de l'enviroun. Milo Negrin a fa un pouèmo sus la batèsto que i'aguè en 1793 entre li Grassen e li Canen raport à Sant-Cassian. Li Grassen, jalous, voulien aprouficha la vèndo di bèn de glèiso pèr lou croumpa e empacha lou roumavage. Li Canen empourteron l'enchèro gràcis à la coumpliceta dóu grefié que boufè lou lume après la *miso* di Canen. La proupieta n'es aro talamen divisado entre li descendènt di proumié poussedèire que jamai se poudra vèndre. Li proupietari atuau soun belèu tres cènt e formon uno meno de sindicat regi pèr un baile carga, lou jour de la fèsto, d'ourganisa la taulejado.

- *Allons, encore un gros chagrin, repris-je. Raconte-moi ça. Tu sais, je suis toujours ton confident. Si par hasard je pouvais chasser un peu cet ennui...*
- *Tu veux que je te dise ? Et bien, il me manque quelque chose depuis que je ne pense plus à M. de Bernard. Cet amour me faisait souffrir, Dieu le sait ! mais la souffrance était douce et aujourd'hui elle me manque.*

J'allais proposer généreusement de prendre la place vacante et j'avais déjà commencé un discours pas très clair, quand M. Brassa parut avec un de ses amis, sur le chemin qui passait à nos pieds. Dès qu'il nous surprit dans cette posture il prit le bras de son compagnon et affecta de nous montrer en lui racontant des choses qui les faisaient énormément rire tous les deux. Les yeux d'Agathe jetèrent des éclairs et je me rendis compte qu'elle connaissait pleinement, comme moi, ce que Brassa crachait sur notre compte. Pour une raison ou une autre elle avait, comme moi, fait semblant de ne rien savoir.

Sans me souffler mot elle se leva, les joues rouges, et s'avança vers son insulteur.

- *Monsieur, dit-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, un homme qui fait son possible pour divulguer le déshonneur d'une femme coupable, est un lâche et un misérable. Pour celui qui cherche à salir, comme vous le faites, une jeune femme innocente, notre langue n'a point de mot.*

Et l'on voyait au battement de son cœur que tout son être se révoltait contre les calomnies de ce scélérat.

Pour ma part, cela faisait un bon moment que mes entrailles bouillaient d'émotion. Brassa dépassa les bornes en faisant mine de ricaner au nez de la jeune fille. D'un saut je me retrouvai devant lui.

- *Vous désirez, Monsieur ? me demanda-t-il avec calme.*
- *Je désire vous faire rentrer dans le ventre les saletés que vous avez proférées contre mademoiselle.*

Il s'imagina – apparemment – s'en tirer à bon compte avec un lieu commun mis à la mode à notre époque par les feuilletons :

- *Ah ! Fort bien. C'est vous qui êtes chargé de la protéger ? Pour avoir ce privilège vous êtes, à mon avis, son frère, ou son promis ou son...*

Il allait dire son amant, mais je ne laissai pas le temps à une telle souillure de sortir. Je tirai ma carte et, après l'en avoir frappé en pleine face, je la lui jetai.

Il devint aussitôt blanc comme un mort, ses yeux prirent une expression terrible et je pensais qu'il allait me sauter dessus. Mais, sans dire un mot, il ramassa la carte et s'en alla avec son camarade.

Agathe pleurait. La pauvre ! Elle avait peur qu'il m'arrive malheur à cause d'elle et elle s'accusait de m'avoir mis dans ce pétrin par son intervention ridicule. Comme elle aurait mieux fait de laisser ce serpent s'empoisonner avec son propre venin !

Mais moi, tranquille comme Baptiste, je la consolai de mon mieux, lui rappelant que j'étais assez habile à l'escrime et que – puisque nous étions dans notre bon droit – le bon Dieu nous aiderait. Nous remontâmes à cheval et nous passâmes chez deux amis à moi pour les prier de bien vouloir s'entendre avec les témoins de

- Anen, mai quauque gros segren, reprenquère. Conto-m'acò. Sabes, siéu toujours toun counfidènt. Se d'asard poudiéu quicon contro aquel enfetamen...
- Vos que te lou digue ? E bèn, me manco quaucarèn despièi que pènze plus à M. de Bernat. Aquel amour me fasié pati, Diéu saup ! mai la souffrènço èro douço e aro me desfauto.

Anave m'oufri generousamen pèr teni la plaço vacanto e deja aviéu entamena un discours pas trop clar, quand M. Brassà pareiguè em'un de sis ami, dins la draio que passavo à nòsti pèd. Entre nous vèire ansin ajouca prenguè lou bras de l'autre e afetè de nous moustra à-n-éu en ié racountant de causo que li fasièn forço rire tóuti dous. Lis iue d'Agueto traguèron d'uiiau e veguère bèn que couneissié de-planto, coume iéu, ço que lou Brassà escupissié contro nàutri. Pèr uno resoun o pèr uno outro avié, coume iéu, fa semblant de rèn saupre.

Sènso me boufa un mot s'aubourè emé li rouito i gauto e s'avansè de soun insultaire.

- Moussu, diguè d'uno voues que siblavo entre si dènt sarrado, un ome que fai soun poussible pèr espan di lou desounour d'uno femo coupablo, es un lache e un miserable. Pèr aquéu que cerco d'embruti, coume fasès, uno chato innocènto, nosto lengo a ges de noum.

E se vesié au batedis de soun cor que tout soun èsse se revoultavo contro li calounniò d'aquel escòrpi d'ome.

Iéu, i'avié uno bello passado que li vermichèlli me bouien. Brassà roumpeguè la restanco en fasènt mino de richouneja au nas de la chatouno. D'un bound siguère sus éu.

- Desiras, Moussu ? me demandè emé sant-plan.
- Desire vous faire rintra dins lou vèntre li brutice qu'avès larga contro Madamisello.

S'imaginè – es de crèire – se n'en tira à bon comte em'un liò-coumun mes forço à la modo de noste tèms pèr li fueietoun :

- Ah ! Fort bèn. Es vous que sias carga de l'apara ? Pèr avé aquéu dre requist sias, m'es avis, soun fraire, o soun proumés o soun...

Anavo dire soun amant, mai leissère pas à talo crapo lou tèms de sourti. Tirère ma carto e, après l'en avé pica en plen mourre, la ié jitére.

Venguè subran blanc coume un mort, sis iue prenguèron un marrit regard e cujave que me sautèsse sus. Mai, sènso dire uno paraulo, acampè la carto e s'enanè emé soun coumpan.

Agueto plouravo. Pecaire ! Avié pòu que m'arribèsse malur pèr elo e s'acusavo de m'avié jita dins aquel emboui pèr sa ridiculo sourtido. Coume s'aurié pas miés fa de leissa aquelo serp s'empouisouna de soun propre verin !

Mai iéu, tranquile coume Batisto, la counsoulère de moun miés, ié rapelant qu'ère d'uno poulido forço à l'escrimo e que – bord qu'avian lou dre pèr nautre – lou bon Diéu nous ajudarié. Remounterian à chivau e passerian encò de dous de mis ami pèr li prega de bèn voulé s'entèndre emé li de moun aversàri.

mon adversaire.

Sur les quatre heures ils vinrent m'informer des conditions qui avaient été arrêtées. Le combat aurait lieu le lendemain matin, au sabre d'adjudant. M. Brassa ayant fait son service dans la cavalerie ne s'imaginait pas que je connaissais bien cette arme et comptait bien disposer ainsi d'une supériorité sur moi. Mais, par chance, je l'avais pratiquée avec goût durant un bon moment.

Sus li quatre ouro me venguèron aprendre li coundicioun arrestado. Lou coumbat aurié liò l'endeman de-matin, au sabre d'ajudant. M. Brassà aguènt fa soun service dins la cavalièrie cresié pas que couneiguèsse proun aquelo armo e coumtavo bèn avé ansin uno superiourita sus iéu. Mai, pèr bonur, l'aviéu trabaiado pèr goust uno bello pountannado.

XIV

Je ne voulais absolument pas que mes parents soient informés de ce qui ce se préparait, par crainte de les effrayer et de les inquiéter. Je partis donc, à l'heure venue, les mains dans les poches, avec un livre sous le bras, comme si j'allais – selon mon habitude – lire tranquillement à l'ombre quelque hêtre, sub tegmine fagi.⁶⁰

Mais une fois hors de vue des miens je cachai le livre dans un buisson et je marchai à grands pas jusqu'à la route où mes seconds m'attendaient avec une charrette qui nous conduisit en peu de temps au lieu convenu, derrière le pilier de Saint-Pierre.

Etant données les raisons qui avaient suscité ce duel, il était facile de deviner qu'il serait pris au sérieux. Toutefois – même si c'était la première fois qu'une telle affaire m'arrivait – je n'étais pas ému le moins du monde. Je n'avais même pas songé à prendre ces dispositions bien compréhensibles dans une situation pareille : testament, lettre d'adieu à la famille, aux amis, à la fiancée ou à la maîtresse. Non ; tout ce que je ressentais était une colère qui grandissait contre l'insulteur de ma bien-aimée, mêlée à un sentiment extraordinaire de la beauté du paysage, de ce monde sur lequel mes yeux allaient peut-être dans une heure, se fermer pour toujours. Le soleil me semblait plus roux et plus beau, les fleurs, plus parfumées ; la brise, plus douce ; et je laissais ma tête nue se rafraîchir dans l'air à la cadence de la course.

J'avais véritablement confiance en ce que j'avais dit à Agathe, à savoir que – puisque nous étions dans notre bon droit – le bon Dieu nous aiderait.

Alors que nous arrivions par un chemin, mon adversaire s'avavançait par un autre. Nous nous saluâmes et les témoins se mirent à exécuter leur fonction pendant que M. Brassa, impatient de se venger du soufflet qu'il avait encaissé, marchait à grands pas en mâchant un bout de menthe sauvage.

Enfin on nous mit face à face. M. Brassa – qui était gaucher, - prit son sabre de la main gauche, ce que je fis également, m'étant habitué depuis longtemps à le manier des deux mains. C'était déjà un désavantage pour mon antagoniste peu rôdé à lutter contre un autre gaucher. Cela ne l'empêcha pas, au commandement : « Allez, Messieurs ! » comptant, comme je l'ai dit, sur mon ignorance de l'arme qu'il avait choisie, de chercher d'abord à m'atteindre sans trop se soucier de sa défense. Il avançait et rompait la mesure successivement, il m'entourait d'un cercle d'acier luisant qui, sous les rayons de soleil, jetait des éclairs de tout côté.

Enfin je pris l'offensive de peur que, après m'avoir ainsi fatigué à parer ses attaques, il ne me blesse à l'endroit et de la façon qu'il voudrait. Je simulais un coup de flanc droit et comme il l'écartait d'une parade de corps, je lui envoyai le tranchant de mon sabre en plein sur le visage. Assommé, il tomba sur la pelouse, la joue fendue jusqu'à l'oreille, vomissant du sang au milieu de ses dents fracassées.

Aussitôt un cri de femme se fit entendre et pendant que ses témoins emportaient le blessé, Agathe sortie d'une touffe comme un fantôme, blême, pleurant de joie et d'émotion, vint tomber évanouie dans mes bras.

60 : Raimbault reprend, en latin, la formule qu'il vient d'écrire en français : « à l'ombre du hêtre ». L'expression latine se trouve dans l'*Eglogue I* des *Bucoliques* de Virgile, qui décrit, par la voix de Mélibée, le berger Tityre « étendu mollement à l'ombre du hêtre ».

XIV

Vouliéu pas que mi gènt sachèsson rèn de ço que s'alestissié, crento de lis esfraia e de lis inquieta. Partiguère adounc, l'ouero vengudo, li man dins li pòchi, em'un libre souto lou bras, coume s'anave – à moun acoustumado – legi tranquilamen à l'oumbro de quauque fau, *sub tegmine fagi*.

Mai un cop foro la visto di miéu escoundeguère lou libre dins un roumias e anère à grand pas à la routo ounte mi segound m'esperavon em'un càrri que nous menè en pau de tèms au liò counvengu, darrié lou pieloun de Sant-Pèire.

Estènt dounado li causo qu'amenavon aquest duèl, èro facile de devina qu'eiceste sarié serious. Pamens – emai siguèsse lou proumié cop que m'arribèsse un afaire de talo meno – ère pas esmougu lou mens dóu mounde. M'ère meme pas avisa de prendre aquéli precaucioun que soun amessiblo dins de cas parié : testamen, letro d'adiéu à la famiho, is ami, à la nòvio vo à la mestresso. Nàni ; tout ço que me sentiéu èro uno iro creissènto contro l'insultaire de ma bèn-amado, em'un sentimen estraordinàri de la bèuta dóu païsage, d'aquéu mounde sus quau mis iue s'anavon belèu dins uno ouero, barra à toustèms. Lou soulèu me pareissié mai rous e mai bèu, li flour, mai prefumado ; l'auro, mai douço ; e leissave ma tèsto nuso se refresca dins l'aire au movemen de la courso.

Aviéu vertadieramen la fisanço de ço qu'aviéu dich à-n-Agueto, que – bord qu'avian lou dre pèr nautre – lou bon Diéu nous ajudarié.

Coume arribavian d'un draïou, moun aversàri s'avansavo d'un autre. Se saluderian e li temouin se boutèron à faire soun óufice enterin que M. Brassà, impaciènt de venja la boufo qu'avié encaissado, marchavo à grand pas en mastegant un brout de mentastre.

Enfin nous meteguèron en presènci. M. Brassà – qu'èro gauchié, - prenguè soun sabre de la man senèco, ço que faguère tambèn, m'estènt fourma de longo toco à tira di dos man. Èro adeja un desavantage pèr moun antagounisto pau abitua à lucha contro un autre gauchié. Acò noun empachè que, au coumandamen : « Anas, Messiés ! » countant, coume l'ai deja di, sus moun ignourènci de l'armo qu'avié causido, cerquè d'en-proumié à me touca sènso trop s'enchaure de se defèndre. Avansavo e roumpié à-de-rèng, m'enviróutavo d'un ciéucle d'acié trelusènt que, souto li rai dóu soulèu, jitavo de lamp de tout caire.

Enfin prenguère l'óufensivo crento que, après m'avé ansin fatiga à para sis ataco, me blessèsse ounte e coume voudrié. Simulère un *cop de flanc dre* e coume l'esvartavo em'uno *parado de cors*, ié dounère dóu tai de moun sabre en plen sus lou mourre. Amassoula, toumbè sus la tepo, la gauto asclado fin qu'à l'auriho, racant lou sang emé si dènt escrachado.

Tout d'un tèms un quilet de femo s'ausiguè e entandóumens que si temouin enlevavon lou blessa, Agueto sourtido d'uno tousco coume uno trèvo, venguè, blavo, plourant de joio e d'emoucioun, tomba avanido dins mi bras.

Je ne me posai aucune question quant à sa présence. Je la connaissais si bien que je m'y attendais pour ainsi dire.

Nous la conduisîmes avec mes amis en un lieu proche et grâce à quelques gouttes de l'eau de l'Argentière⁶¹ nous la réanimâmes sans peine.

- Comment as-tu su le lieu où nous devons nous battre ? lui demandai-je.*
- En t'attendant ce matin à ta porte, sans que tu t'en aperçoives et en te suivant de loin. Je n'avais aucun autre moyen car si je t'avais parlé de mon intention tu m'aurais empêché de l'exécuter. Je serais morte d'inquiétude, vois-tu. J'avais si peur, mon brave Charles, mon vieux camarade, qu'il t'arrive malheur à cause de moi.*

Sur ce, mes témoins, voyant la tournure des événements, nous quittèrent. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit à mi-voix « Mon salaud ! Tu as toutes les veines. » Et il me montrait Agathe des yeux.

- En tout cas, reprit celle-ci, tu ne l'as pas raté, ce scélérat.*
- Tu trouves ? Le fait est que ses calomnies ne lui ont pas porté chance.*
- Hé ! Il aurait pu lui arriver pire encore, dit la jeune fille en se levant, s'il t'avait tué ou blessé, moi je lui faisais sauter le caisson sans rémission.*

En parlant ainsi elle sortit de sa poche un petit revolver damasquiné, à la crosse d'ivoire sculptée avec six prunelles qui pointaient dans les trous du barillet.

Je la croyais capable de faire ce qu'elle disait ; pourtant je lui répliquai en riant.

- Ah va ! Tu l'aurais raté. Tu es encore toute tremblante.*
- Ah oui ? Regarde cette bosse, là-bas, sur le chêne.*

La bosse en question, à la distance où nous étions, était grosse comme une mandarine. Droite, le corps un peu tourné vers la gauche, Agathe leva l'arme à la hauteur de son œil, le bras plié... Un bruit comme celui d'un fouet qui claque, une fumée légère comme celle d'une cigarette et l'écorce pulvérisée du chêne partit en poussière, laissant voir comme un emplâtre blanc à la place de la bosse.

Heureux de sentir devant moi encore suffisamment de temps pour jouir de la vie, je songeai à apprendre moi-même à nos familles cet événement car d'autres auraient pu leur en parler en premier si je ne faisais pas vite. Je pris Agathe par le bras et nous rentrâmes chez nous, le cœur débordant de bonheur. Roland, le cheval de la belle, nous suivit comme le jour mémorable où sa maîtresse fit la connaissance du vicomte de Bernard.

Inutile de vous dire, chers lecteurs, ce qui se passa dans nos maisons quand on y apprit ce qui venait d'arriver. Le capitaine m'embrassa, touché de ce que j'avais ainsi risqué ma vie pour protéger sa fille.

- Mais tonnerre de tonnerre ! s'écria-t-il. Je ne comprends plus rien à votre armée, aujourd'hui. Ne voilà pas un pousse-cailloux⁶² qui manie la lame de telle façon qu'il en blesse un hussard ? Si ça continue on verra les riz-pain-sel⁶³ donner des leçons de balistique aux artilleurs.*

61 : Le Riou (ruisseau) de l'Argentière, est une petite rivière qui prend sa source à Fréjus et se jette dans la mer à Mandelieu-La Napoule, à l'est de la Siagne.

62 : Les pousse-cailloux, dans l'armée, sont les soldats allant à pieds, les fantassins.

63 : Les riz-pain-sel sont les militaires chargés du ravitaillement alimentaire des soldats.

Me demandère pas d'ounte venié que siguèsse aqui. La couneissiéu tant bèn que l'esperave pèr ansin dire.

Emé mis ami l'empourterian en un rode vesin e gramaci quàuqui degout de l'aigo de l'Argentiero la revenguerian sènso peno.

- Coume as saupu l'endré ounte se devian batre ? ié demandère.
- En t'esperant ademantin à ta porto, sènso que te n'avisèsses e en te seguissènt de liuen. Aviéu ges d'autre mejan que se t'aviéu parla de moun idèio m'auriés empachado de l'eisecuta. Sariéu morto d'inquietudo, ve. Aviéu tant pòu, moun brave Charle, moun vièi cambarado, que t'arribèsse malur pèr iéu !

Sus acò mi temouin, vesènt coume li causo viravon, nous quitèron. L'un d'éli, en me sarrant la man, me diguè à miejo-voues « Gusas ! as tóuti li *veno*. » E dis iue me moustravo Agueto.

- Es egau, reprenguè eicesto, l'as pas manca, aquéu marrias.
- Troves ? Lou fèt èi que si calounniò i'an pas pourta bonur.
- Héu ! Aurié pou scu i'arriba piège, faguè mai la fiheto en s'enaussant, t'aguèsse tuia o blessa, iéu ié fasiéu sauta la caisso sènso remessioun.

En parlant ansin sourtiguè de sa pòchi un mignot revolver damasquina, emé la crosso d'evòri 'scincela que sièis prunello mourrejavon dins li trau dóu barrihet.

La sabiéu capablo de faire coume disié ; pamens ié repliquère en risènt.

- Ah vai ! L'auriés manca. Siés enca touto tremouletto.
- O ? regardo aquelo lùpi, eila, sus aquéu roure.

La lùpi en questioun, de la distanci qu'erian, èro grosso coume uno mandarino. Drecho, lou cors vira un pauquet à senèco, Agueto aubourè l'armo à-n-autour de soun iue, lou bras plega... Un brut coume lou peta d'un fuit, uno tubèio lóugiero coume aquelo d'uno cigareto e la rusco enfrauminado dóu roure partiguè en pòusso, leissant vèire un tassèu blanquinèu à la plaço de la lùpi.

Urous de senti davans iéu enca proun tèms pèr joui de la vido, pensère à ana aprendre iéu meme à nòsti famiho aquéu rescontre que d'àutri poudrien n'i'en parla proumié se noun fasiéu vite. Prenguère Agueto à la brasseto e tournerian au nostre, lou pitre desboundant de bonur. Rouland, lou chivau de la bello, nous seguiguè coume lou jour memourable ounte sa mestresso faguè la couneissènço dóu viscomte de Bernat.

Inutile de vous dire, car ligèire, ço que se passè dins nòstis oustau quand se ié sachè ço que venié d'arriba. Lou capitani m'embrassè, pretouca de ço qu'aguèsse ansin jouga ma vido pèr apara sa chato.

- Mai tron-de-milo ! faguè. Coumprene plus rèn à vosto armado, aro. Vaqui pas un *buto-code* que manejo la lato de maniero à blessa un óusard ? S'acò countùnio se veira lis *ris-pan-sau* douna de leiçoun de balistico is artihaire.

XV

Mon duel fit d'autant plus de bruit qu'il eut une suite inattendue.

La blessure que j'avais faite à M. Brassa devant l'empêcher pendant deux mois peut-être de faire son travail, la Société financière des terroirs du Midi français envoya un inspecteur pour le remplacer jusqu'à ce qu'il soit en état de reprendre son service. C'est ce qui perdit le misérable.

En effet, l'inspecteur ayant appris la façon dont il s'était comporté vis-à-vis d'Agathe, n'était pas déjà en très bonnes dispositions envers lui. Mais quelle surprise, par-dessus le marché, quand il ouvrit la caisse confiée à Brassa et qu'il ne trouva seulement qu'une belle araignée qui y posait ses filets ? Il en avisa aussitôt le Procureur de la République et dès que sa santé put le lui permettre, notre intrigant fut emmené par les deux plus beaux gendarmes de la brigade, à la prison de Grasse. Quelques mois plus tard une condamnation à dix ans de travail forcé nous débarrassa de lui. A l'heure de mourir il pourra se consoler en pensant qu'il n'a pas tout volé.

A partir de cet événement je formai sérieusement le dessein de parler à Agathe de mon amour pour elle et de mon désir de l'épouser. Je comprenais que nous ne pouvions pas continuer à courir ainsi le pays ensemble et que ce que M. Brassa avait tenté en vain un autre pouvait y parvenir car les gens sont aussi facilement portés à admettre le mal que rétifs à croire le bien. Qui sait si nos relations, tout-à-fait pures, ne porteraient pas tort à mon amie dans l'esprit de beaucoup de personnes ?

De plus, le vicomte avait refait surface. Il y avait longtemps qu'il avait terminé ses vingt-huit jours et, comme jadis, il s'arrêtait souvent au mas des Tournaire lorsque le hasard de la chasse l'amenait dans ce coin-ci. Me rappelant le proverbe : on revient toujours à ses premières amours, j'avais une peur indicible qu'Agathe se mette à l'aimer à nouveau. Idée folle et risible, si vous voulez, mais qui m'angoissait et qu'ont eue, j'en suis sûr, tous ceux qui se sont trouvés dans ma situation. Malgré toutes les raisons que j'avais de croire que la mignonne ne me refuserait pas, j'avais peur. De quoi ? Je ne le sais pas.

La vie, à l'heure actuelle, est divisée en trois parties par le baccalauréat qui nous fait homme, par la majorité qui nous fait citoyen et par le mariage qui nous fait chef de famille. A chacune de ces époques nous nous retournons un moment pour jeter un coup d'œil en arrière sur cette suite de jours que nous venons d'achever et que nulle puissance au monde peut nous faire recouvrer. Au moment de prendre l'élan du dernier saut pour m'unir définitivement avec celle que j'aimais et tenir dans mes mains son bonheur ou son malheur, j'hésitais.

Je laissais donc courir, n'ayant pas le courage de parler, remettant toujours au lendemain ; tant et si bien qu'un accident faillit me dispenser de cette peine.

Non loin du lieu où se passe cette histoire, se trouve le village de la Napoule. Colonie des Massaliotes qui la baptisèrent Neapolis, puis possession des Villeneuve⁶⁴

64 : La dynastie des Villeneuve commence par la prise d'Avignonnet par Raymond de Fayence en 1272. En 1284, l'Abbaye de Lérins cède officiellement le territoire aux Villeneuve-Tourettes-les-Fayence qui allaient régner sur le domaine pendant des siècles.

Moun duèl faguè d'autant mai de brut qu'aguè uno seguido inesperado.

La blessaduro qu'aviéu facho à M. Brassà lou devènt empacha belèu dous mes de tèms de faire soun obro, la *soucieta financiero di terraire dóu Miejour francés* mandè un ispeitoue pèr teni soun service d'aqui que siguèsse en estat de lou reprendre. Es ço que perdegùè lou mesquin.

En efèt, l'ispeitoue aguènt après lou biais que s'èro coumpourta vis-à-vis d'Agüeto, èro adeja pas trop pourta pèr éu. Mai quau vous a pas di qu'en subre d'acò, quand durbiguè la caisso fisado à Brassà, ié troubè tout-bèu-just uno bello aragno que ié calavo si tis ? N'avisè lèu-lèu lou proucurour de la Republico e tre que sa santa lou permeteguè, noste chivalié-endüstri siguè mena pèr li dous pus bèu gendarmo de la bregado, à la presoun de Grasso. Quàuqui mes après uno coundanacioun à dès an de trabai fourça nous desbarrassè d'èu. Au moumen de mourir poudra se counsoula en pensant qu'a pas tout voula.

À parti d'aquel affaire acoumencère de sounja seriousamen à parla à-n-Agüeto de moun amour pèr elo e de la desiranço que me tenié de l'espousa. Coumpreniéu que poudian pas countunia ansin sènso fin à courre-bourrido ensèn e que ço que Brassà avié de-bado assaja un autre poudié lou reüssi car lou mounde es autant facile à-n-ametre lou mau que rebelle à crèire lou bèu. Qu saup se nòsti relacioun, puro coume se pòu pas mai, pourtarien pas tort à moun amigo dins l'esperit de forço gènt ?

De mai, lou viscomte avié repareigu. L'avié bèu tèms qu'avié acaba si vinto-vue jour e, coume antan, s'arrestavo souvènti-fes au mas di Tournaire quand l'asard de la casso l'adusié d'aqueste caire. Me remembrant dóu prouvérbis : *l'on revèn toujours à soun proumier amour*, aviéu uno crenço qu'es pas de dire qu'Agüeto se boutèsse à ié voulé tournamai bèu. Idèio folo e risiblo, se voulès, mai que me fasié pamens rebouli e qu'an agudo, n'en siéu segur, tóuti aquéli que se soun capita dins ma pousicioun. Mau-grat tóuti li resoun qu'aviéu de crèire que la mignoto me rebutarié pas, aviéu pòu. De que ? Es ço que sabe pas.

La vido, à l'ouero d'ïuei, es divisado en tres partido pèr lou bacheleirat que nous fai ome, pèr la majourita que nous fai ciéutadan e pèr lou matrimòni que nous fai capo de famiho. À caduno d'aquélis epoco se reviran uno passado pèr jita en arrié un cop d'ïue sus aquelo tiero de jour que venèn d'abena e que ges de puissanço au mounde nous pòu faire reveni. Au moumen de prendre l'escourso pèr lou darrié saut de me liga à toustèms em'aquelo qu'amave e qu'anave teni dins mi man soun bonur o soun malur, esitave.

Leissave dounc courre, aguènt pas lou courage de parla, remetènt sèmpe à l'endeman ; tant e tant bèu que d'un pau mai un acidènt me levavo aquelo peno.

Pas liuen dóu liò mounte se passo aquesto istòri, i'a lou vilajoun de la Napoulo. Coulounio di Massalioto que la batejèron *Neapolis*, pièi terro di Vilo-novo e di

et des Montgrand⁶⁵, elle fut ruinée par Raymond de Turenne⁶⁶ en 1390, par les Maures en 1530, par le duc de Savoie⁶⁷ en 1589 et n'est plus, depuis, qu'un refuge de pêcheurs et de laboureurs buvant le soleil au pied de l'Estérel comme un lézard.

M'étant mis en tête d'en écrire la monographie, je priai Agathe de venir m'aider à y dessiner les croquis qui m'étaient nécessaires.

Ce qui fait qu'un matin nous trottions vers l'endroit dont je vous parle et Agathe, réjouie, me taquinait comme toujours.

*– Ne pourrais-tu pas me dire qui est cette Jeanne A*** pour qui tu as fait des vers ?*

*Je ne me souvenais ni d'une Jeanne A***, ni de vers que je lui aurais faits. Agathe me tira d'un embarras pour me jeter dans un autre, en me montrant un papier noirci.*

– Tiens, dit-elle ; j'ai trouvé ça dans le livre que tu m'as prêté hier.

– Puisqu'il ne t'était pas adressé tu n'aurais pas dû le lire.

– Imbécile ! S'il m'avait été adressé je pense qu'il ne m'aurait pas tant intéressé.

C'était un de ces textes comme tout le monde en a rédigé en sortant d'un bal de carnaval. Ne fallait-il pas que je sois un crétin patenté pour laisser traîner des choses pareilles dans mes livres pour qu'une fille tombe dessus ?

– « Ta chevelure est rousse, ô Jeanne...! » Tu ne m'avais pas dit que tu étais comme Titien.⁶⁸

– J'aime les rousses c'est vrai ; mais j'aime encore plus les blondes et par-dessus tout les brunes.

– Ah ! Allez, ça c'est pour me flatter.

– Cependant, ce n'est pas toi qui me reprocheras ce goût-là. Il me semble que ton vicomte était d'un blond vénitien...

– Ne parlons pas de ça.

– Ah ! Oui. Tu voudrais que je me laisse gronder sans rien dire.

– C'est ton devoir.

– Alors je me tais.

A force de discuter nous étions arrivés. Nous abandonnâmes les brides de nos chevaux à la servante de l'auberge Gaut et nous allâmes rapidement nous mettre au travail. Le hasard fit qu'Agathe était dans un de ses jours de laisser-aller total. On

65 : En 1719, Dominique de Montgrand, seigneur de Mazade, receveur général des gabelles, en l'achetant, devient le nouveau maître du lieu. Les générations suivantes des Montgrand règneront sur La Napoule jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, période lors de laquelle, suite aux conséquences de la Révolution Française, la famille part en exil en Italie. Le domaine est alors vendu comme « bien national ».

66 : Raymond de Turenne, ennemi de la maison d'Anjou, à laquelle sont attachés les Villeneuve, avait commencé à ravager le territoire de Mandelieu à partir de 1387. En 1399, Guillaume de Villeneuve, le seigneur d'alors, est obligé de faire reconstruire son château.

67 : Mandelieu-La Napoule est le lieu d'affrontement, dès le Moyen Age, entre les ducs de Savoie et les Comtes de Provence, qui se disputent la possession du territoire. Les ducs de Savoie continueront à ravager le territoire, après la fin du Moyen Age, comme l'évoque Raimbault ici, et cela même jusqu'en 1707, où un dernier duc de Savoie, Amédée, continuera le travail de sape de ses prédécesseurs.

68 : Le Titien est le nom usuel de Tiziano Vecellio (ou encore Tiziano Vecelli, ou encore Tiziano da Cador), l'un des peintres les plus connus de l'école vénitienne au XVI^{ème} siècle (Le Titien est né en 1488 et mort en 1576). Sa spécialité est le portrait.

Mount-grand, sigùè arrouinado pèr Ramound de Tureno en 1390, pèr li Mouro en 1530, pèr lou duque de Savoio en 1589 e n'es plus, desempièi, qu'un recàti de pescadou e de labouraire bevènt lou soulèu au pèd de l'Esterèu coume un limbert.

M'estènt bouta en tèsto de n'escrèure la mounougrafio, preguère Agueto de veni m'ajuda à ié prendre li croucadis que m'èron de besoun.

Ço que fai qu'un matin troutavian vers l'endré que vous parle e Agueto, fouligaudò, me galejavo coume toujours.

– Poudriés pas me dire quau es aquelo Jano A*** en quau as fa de vers ?

Me souvenièu ni d'uno Jano A***, ni de vers que i'aguèsse fa. Agueto me tirè d'un embarras pèr me jita dins un autre, en me semoundènt un papié mascara.

– Tè, faguè ; ai trouva 'cò dins lou libre que m'as presta 'ièr.

– Bord que t'èro pas adreissa auriés pas degu lou legi.

– Bedigas ! Se m'èro esta adreissa m'es vejaire que m'aurié pas tant interessa.

Èro uno d'aquelo pèço coume tóuti n'an fa en sourtènt d'un bal de carnava. Falié pas que siguèsse un coudoun double de leissa barrula de causo ansin dins mi libre pèr qu'uno chato lis ié troubèsse ?

– « Ta como es rouso, o Jano ... ! » M'aviés pas di qu'ères coume Tician.

– Ame li rouso es vrai ; mai ame encaro mai li bloundo e subre-que-tout li bruno.

– Ah ! vai, acò's pèr me faire lou bèu-bèu.

– Pamens, es pas tu que me reproucharas aquéu goust. Me sèmblo que toun viscomte èro tambèn d'un blound venician...

– Parlen pas d'acò.

– Ah ! o. Voudriés que me leissèsse charpa sènsò rèn dire.

– Es toun devé.

– Alor me taise.

À forço de charra erian arriba. Jiterian li brido de nòsti chivau à la servicialo de l'aubergarié Gaut e s'anerian lèu-lèu metre au trabai. Agueto èro d'asard dins un de si jour de cagno. Aurias di qu'avié li soulié clafi de fournigo. À tout moumen largavo

aurait dit qu'elle avait les chaussures pleines de fourmis. A tout moment elle lâchait son crayon pour escalader un mur branlant ou aller inspecter un reste d'escalier, histoire de maintenir ses jambes en bon état. Enfin elle n'y tint plus.

- Tiens, patron Maurel, là-bas, qui prépare la bouillabaisse. Attends, je vais lui dire de mettre un peu plus de poisson et nous irons la manger avec lui.*
- Tu veux aller manger avec les pêcheurs !*
- Pourquoi pas ? Il est gentil patron Maurel. Il a un peu fait la traite, à ce qu'on raconte ; mais il y a si longtemps !*

A partir du moment où elle s'était mis cette idée en tête il était inutile de la lui refuser et je la laissai partir.

Et à midi, nous mangions dans les assiettes en liège, les belles tranches dorées, avec les hommes de patron Maurel, assis en cercle sur le sable où la voile, tendue sur une structure de rames, du côté du soleil, nous faisait un bon bout d'ombre.

Il fallait voir tous ces grands diables d'hommes, noirs comme des charançons, allongés par terre dévorant des yeux la jeune fille qui écoutait les campagnes du vieux négrier.

Ah, oui, cela aurait fait un joli tableau peint par Moutte⁶⁹ !

69 : Alphonse Moutte, né et mort à Marseille (1840-1913), est un peintre naturaliste français, élève d'Emile Loubon et directeur des Beaux-Arts de Marseille (en 1906). Il peignit en particulier les gens de mer (comme, par exemple, le *Déchargement d'un brick à Marseille*, peint en 1876, ou encore *Le Port des Goudes*, peint en 1910).

soun craioun pèr escala 'no paret boulegadisso o ana vesita uno soubro de viseto, istòri de s'entre-teni li cambo en bon estat. Enfin ié tenguè plus.

- Tè, patroun Maurèu, eila, qu'alestis lou boui-abaisso. Espèro, ié vau dire de metre un pau mai de pèis e l'anaren manja em'éli.
- Vos ana dina 'mé li pescadou !
- Perqué nàni ? Es brave patroun Maurèu. A bèn un pau fa la *trèto*, à ço que dison ; mai i'a tant long tèms !

Dóu moumen que l'avié en tèsto èro inutile que diguèsse de noun e la leissère ana.

E à miejour, manjavian dins li sieto de siéure, li bèlli lesco daurado, emé li gènt de patroun Maurèu, asseta en ciéucle sus la sablo ounte la velo, estalouirado sus de fais de rèm, dóu coustat dóu soulèu, nous coupavo un grand tros d'oumbro.

Falié vèire tóuti aquéli long diablas, brun coume de courcoussoun, alounga pèr sòu e bevènt dis iue la mancipo qu'escoutavo li campagno dóu vièi negrié.

Acò, si, qu'aurié fach un poulit tablèu pèr Moutte !

XVI

Ce n'est pas si facile que ça d'être admis par les pêcheurs et à prendre part à leurs ripailles, même en payant, mais Maurel était un vieil ami du capitaine Tournaire et, de plus, il avait été le professeur de navigation d'Agathe. Il était fier, avec raison, de sa mousse. Ancien matelot de l'Etat, il avait fait la guerre du Mexique, de Chine et de Crimée et il en avait rapporté pour les Anglais – les cheveux filasses, comme il les appelait – qu'il avait vus de près, une de ces haines qui donnent envie de se faire corsaire en cas de besoin.

- *Vous êtes trop jeunes pour avoir vu cela, nous disait-il dans son savoureux parler du Suquet, tout en fumant, quand les Anglais instaurèrent cette mode de venir passer l'hiver ici et de s'y bâtir des villas, et ne voilà-t-il pas, tonnerre de Dieu ! qu'ils s'étaient mis à tutoyer tout le monde comme si, les Provençaux, nous n'avions plus été qu'une race de bâtards qu'ils avaient le droit de piétiner tant qu'ils le voulaient. Un jour j'en séchai un, l'amiral Lewenham, un amiral de rivière, un grand vieux tout ratatiné qui semblait toujours sur le point de crever et qui alla pourtant jusqu'à ses quatre-vingts ans et plus. Alors que je paressais sur la Marine, je le sentis me taper sur l'épaule en me disant : « Aôh ! Maurel, tu allais pas en mer aujourd'hui ? - Et toi, Lewenham, tu allais pas... ousque je t'ai dit ? » lui répliquai-je les yeux hors de la tête. Ah ! Il ne demanda pas son reste. Il prit la poudre d'escampette et il en fut bien inspiré.^k*

Nous étions bien au mois de septembre. Le temps, qui au matin promettait une journée magnifique, était en train de se gâter ; de gros et épais nuages de coton en laine montaient derrière la Garoupe⁷⁰ en cachant le soleil, jetant des ombres gigantesques, tantôt sur les îles de Lérins⁷¹, tantôt sur la Croix-des-Gardes,⁷² tantôt sur Laval.⁷³ Pas le moindre petit brin de vent ; une chaleur lourde et étouffante qui empêchait de respirer et donnait mal à la tête.

- *Oh ! Oh ! dit le patron qui depuis un moment observait tout cela, jeunes gens, il serait temps de rentrer à la maison, voyez. Il est en train de se préparer quelque chose que je ne vous raconte même pas. Le Cap Roux⁷⁴ a le chapeau, Notre Dame a le manteau...*

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois car nous savions que ce signe ne ment presque jamais. Nous serrâmes amicalement la main noire de ces braves gens et nous reprîmes au galop le chemin du mas.

Mais, va te faire voir ! Maurel nous avait avertis un peu trop tard. Il n'y avait même pas dix minutes que nous étions sur la route que la pluie se mit à tomber, une

k : Ce fait est historique. Je me suis contenté de modifier tant soit peu le nom de l'amiral en question qui se le tint pour dit.

70 : La Garoupe est la partie est du cap d'Antibes, sur laquelle se dresse le phare du même nom culminant à 103m d'altitude.

71 : La plus grande des îles de Lérins, en face de Cannes, est l'île Saint-Honorat habitée par les moines de l'Abbaye de Lérins dont Raimbault a parlé auparavant, à propos du nom *Capite* (note i).

72 : Le massif de la Croix-des-Gardes est une colline de l'ouest de Cannes, culminant à 213m.

73 : Raimbault a déjà parlé de la plaine de Laval (voir note j).

74 : Le Pic du Cap Roux est un autre sommet du massif de l'Estérel, légèrement moins haut que le Pic de l'Ours et situé davantage vers la mer, culminant à 453m.

XVI

Es pas tant facile qu'acò d'èstre amés pèr li pescadou à prendre part à soun regòli, meme en pagant, mai Maurèu èro un vièi ami dóu capitàn Tournaire e, de mai, èro esta lou magistre d'Aguetò pèr la navigacioun. Èro fièr, emé resoun, de sa *mòssi*. Encian matalot de l'Estat, avié fa li guerro dóu Meissico, de Chino e de Crimèu e n'avié rapourta pèr lis Anglés – li *péu de filasso*, coume ié disié – qu'avié vist de pròchi, uno d'aquélis ahiranço que fan li coursàri en cas de besoun.

- Sias trop jouine pèr avé vist acò, nous disié dins soun Suquetan grana, tout en fasènt de fum, quand lei Anglés prènguèron aquelo modo de veni passa l'ivèr eici e de si li basti de *villa*, creiriar pas, troum de Diéu ! que s'èron mes à tuteja tout lou mounde coumo se, lei Prouvençau, erian plus esta qu'uno raço de bastard qu'avien dre de cauca à soun sadou. Un jour n'en blouquèri un, l'amirau Lewenham, un amirau de ribiero, un grand vièi escranca que semblavo toujours au moumen de faire sa crebacioun e qu'agantè pamens sei vue crous e passo. Coumo fasiéu la radasso sus la *Marino*, lou sentèri que mi picavo sus l'espalo en disènt : « *Aôh ! Maurel, tu allais pas en mer aujourd'hui ? - Et toi, Lewenham, tu allais pas... ousque je t'ai dit ?* » li rebriquère emé lei uei fouoro la tèsto. Ah ! Demandè pas soun rèsto. Prenguè d'aquelo erbo e aguè bouon nas.^k

Se vesié qu'erian au mes de setèmbe. Lou tèms, qu'au matin proumetié uno journado magnefico, èro en trin de se gasta ; de gros nivoulas en coutoun-ramo mountavon d'eila darrié la Garoupo tapant lou soulèu, jitant d'oumbro gigantasso, quouro sus lis isclo de Lerin, quouro sus la Crous-di-Gàrdi, quouro sus La Vau. Pas l'aureto la pus mistoulino ; uno calour grèvo em'estoufanto que vous empachavo de respira e vous fasié veni mau de tèsto.

- Oh ! oh ! faguè lou patroun que despièi uno passado espinchavo tout acò, jouvènt, sarié tèms de tourna ' l'oustau, ve. Es en trin de s'alesti quaucarèn que vous n'en disí pas mai. Lou Cap-Rous a lou capèu, Nouestro Damo a lou mantèu...

Se lou faguerian pas dire dous cop car sabian qu'aquel entre-signe es quási jamai messourguié. Touquerian amistadousamen la man moureto d'aquéli bràvi gènt e repreneuerian au galop lou camin dóu mas.

Mai, vai te fa fiche ! Maurèu èro esta un pau tardié pèr nous averti. L'avié pas dès minuito qu'erian pèr orto que la plueio acoumencè, uno plueio espetaclouso, un

^k : Aquéu fa es istouri. Me siéu acountenta de moudifica tant sié pau lou noum de l'amirau en questioun que se lou tenguè pèr di.

pluie incroyable, une véritable tempête, avec des gouttes aussi grosses que des écus de cinq francs qui faisaient sur le sol un bruit de grêle. Et rien pour s'abriter : pas un pont, pas une cabane, pas une grotte. Ce que nous avons de mieux à faire était de courir et nous filâmes effectivement jusqu'à ce que, les tonnerres retentissant et les éclairs transperçant le ciel, nous soyons obligés d'aller au pas pour ne pas courir le risque de nous voir complètement meurtris.

Enfin, trempés jusqu'aux os, nous arrivâmes aux Termes où nous pouvions demander l'hospitalité en attendant que l'orage s'arrête. Mais alors que j'allais frapper à une porte, un éclair nous éblouit en jetant une lumière quasiment fantastique, tout à la fois jaune, rouge, bleue, verdâtre, qui éclaira comme dans un rêve, les maisons rouillées par les pluies et la route caillouteuse qui s'allongeait là-bas, entre les peupliers blancs, dans une demi-obscurité. Aussitôt un tonnerre d'enfer secoua absolument tout, faisant geindre les vitres et grincer les serrures. Mon cheval, ébloui, prit peur et fit un écart qui me jeta par terre comme un sac de son. Je sentis une horrible douleur dans mon bras gauche...

Agathe était déjà près de moi avec les gens de la maison, témoins de la catastrophe, qui me transportèrent chez eux. Ma camarade ne perdit pas la tête. Elle pria quelqu'un, aussitôt que l'orage serait terminé, d'aller avec les chevaux, prévenir nos familles et demander qu'ils viennent nous chercher avec la voiture. Elle alla ensuite changer ses vêtements ruisselant d'eau par ceux que la maîtresse de maison lui avait offerts et revint après qu'on m'eut également mis des habits secs.

- N'as-tu mal qu'au bras ? me demanda-t-elle.*
- Rien qu'au bras. Je crois qu'il est cassé.*
- Nous allons voir ça.*
- Toi ?*
- Parfaitement. Crois-tu que l'Association des Dames Françaises¹ m'aient décerné le diplôme d'infirmière sans raison ?*

Elle regarda avec précaution l'endroit de la fracture et poussa un soupir de satisfaction en voyant qu'elle se trouvait entre l'épaule et le coude et que les articulations n'avaient rien.

- Allons ! Ce ne sera pas plus grave que ça, dit-elle. Ce sera vite guéri.*

En un clin d'œil elle coupa des bouts de canne, déchira du vieux linge en longs rubans et ficela mon pauvre bras comme un saucisson d'Arles.

Vous le croirez ou non, mais d'être soigné par elle m'ôta la moitié du mal. Je me délectais de sentir ses petites mains fines et douces sur ma chair meurtrie.

Enfin la voiture parut avec, à l'intérieur, mon père et le capitaine, au moment où la tempête venait de prendre fin. Nous retournâmes à nos maisons bien moins joyeux que ce que nous en étions partis le matin. Qui rit aujourd'hui pleurera demain, c'était bien le cas de le dire.

¹ : L'Association des Dames Françaises, relevant de la Croix Rouge, a pour vocation de venir en aide en temps de paix aux civils victimes d'une catastrophe ou d'une épidémie et, en temps de guerre, aux soldats malades ou blessés. Les femmes qui en font partie suivent des cours que leur donnent chaque semaine les médecins et les pharmaciens de la ville et peuvent passer des examens pour obtenir le diplôme d'infirmière grâce auquel elles peuvent pratiquer en cas d'urgence une médecine élémentaire très utile.

endouïble vertadié, emé de degout large coume d'escut de cinq franc que fasien au sòu un brut de grèlo. E rèn pèr s'assousta : pas un pont, pas uno cabano, pas uno baumo. Ço qu'avian de miés à faire èro de courre e landerian efetivamen jusco que li tron petant e lis uiau trafigant lou cèu, nous fauguèsse ana au pas crento de se faire afoudra.

Enfin, trempé fin qu'i mesoulo, arriberian i Terme ounte poudian demanda la retirado d'aquí que l'aurige aguèsse cala. Mai coume anave tabassa à-n-uno porto, un lamp espetaclous nous esbléugiguè d'uno lus quàsi fantastico, tout ensèn jauno, roujo, bluro, verdalo, qu'esclairè coume dins un pantai, lis oustau rouviha di tempié e la routo coudelouso que s'aloungavo alin, entre lis aubo, dins uno miejo escuresino. Tout d'un tèms uno trounadisso d'infèr esbrandè tout, fasènt gença li vitro e creniha li sarraio. Moun chivau, esbarluga, se dounè pòu e faguè un escart que me jité au sòu coume uno saco de bren. Uno orro doulour m'arrapè au bras senèstre...

Agueto èro adeja pròchi de iéu emé li gènt de l'oustau, temouin de l'auvèri, que me pourtèron au siéu. Ma cambarado perdegùè pas la tèsto. Preguè quaucun, entre la chavano acabado, d'ana emé li chivau, averti nòsti famiho e de dire que nous venguèsson querre emé la veituro. Anè pièi cambia sis abihage regoulant d'aigo contro li que la masiero i'avié óufert e revenguè se 'n cop m'aguèron tambèn mes de linge se.

- As mau qu'au bras ? Me demandè.
- Rèn qu'au bras. Crese qu'èi rout.
- Anan vèire acò.
- Tu ?
- Eto. Te creses que sigue pèr rèn que l'Assouciacioun di Dono Franceso¹ m'a decerni l'encartamen d'infirmiero ?

Regardè emé precaucion l'endré de la frachuro e aguè un souspir de contentamen en vesènt que se capitavo entre l'espalo e lou couide e qu'aqueúlis articulacioun avien rèn.

- An ! n'en sara pas de mai faguè. Acò sara lèu adouba.

En un vira d'iue aguè coupa de tros de cano, estrifa de vièi linge en long riban e ficela moun paure bras coume un saucissot d'Arle.

Lou vous creirés o lou vous creirés pas, mai d'èstre sougna pèr elo acò me levè la mita dóu mau. M'èro un chale de senti si maneto fino e leno sus ma car amalugado.

Enfin la veituro pareiguè emé moun paire e lou capitani dintre, alor que la tempèsto venié de prendre fin. Tournerian à nòsti bastido forço mens galoi que ço que n'erian parti lou matin. Èro bèn lou cas de dire que tau ris encuei que deman trenara.

¹ : *L'Assouciacioun di Dono Franceso*, relevant de la Crous Roujo, a pèr toco de veni ' l'ajudo en tèms de pas i civil vitimo d'un malastre o d'uno epidèmi e, en tèms de guerro, i sóudard amalauti vo blessa. Li dono que n'en fan partido seguisson de cours que ié fan cado semana li mège e li farmacian de la vilo e podon passa d'eisamen pèr óuteni lou diplomo d'infirmiero gramaci quau podon eiserça en cas d'urgènci uno medecino elementàri proun utilo.

M. Blanc, le vieux médecin de famille, et un ami, vint le soir même. Il loua fort le pansement qu'Agathe m'avait fait et, comme il était loin d'être idiot, il affirma à mes parents avec un sourire bonhomme, que la jeune fille serait dans le cas présent, un bien meilleur praticien que lui.

Et il avait raison.

M^a Blanc, lou vièi mège de la famiho, e un ami, venguè lou meme vèspre. Lausè forço lou pensamen qu'Agueto m'avié fa e, coume s'en mancavo de mai d'un pessu que siguèsse un nèsci, afourtiguè à mi gènt em'un sourrire bounias, que la chatouno sarié dins lou cas presènt, un meieur pratician qu'eu.

E avié resoun.

XVII

Le lendemain matin, j'étais encore au lit avec un peu de fièvre, lorsqu'on frappa à ma porte. Je criai d'entrer et je vis paraître Agathe les joues rouges, (elle ne montait ni ne descendait jamais les escaliers autrement que deux par deux) et coiffée à la grâce de Dieu.

- Bonjour, vieux. Tu es encore sur le flanc à cette heure-ci, gros fainéant. Comment vas-tu ?*
- Ni mieux, ni plus mal, docteur, et vous ?*
- Oh ! Moi, je vais toujours bien.*
- Tu es heureuse. Que me vaut l'honneur de ta visite de si bon matin ?*
- De si bon matin ? A dix heures ? Je viens te voir. Tu ne voudrais tout de même pas que j'abandonne mes malades avant qu'ils ne soient guéris.*
- Alors, c'est sérieux, tu fais de la médecine ? Bien qu'on ne te fasse pas un procès pour l'exercer illégalement.*
- Oh ! Mes papiers sont en règle. Et tu es même le premier qui me donne l'occasion de montrer mon savoir-faire.*
- Je t'assure que j'aurais bien cédé bien volontiers cet honneur à quelqu'un d'autre.*

Assise au pied de mon lit, tout en relevant ses tresses folles dans un geste de canéphore⁷⁵, elle me raconta le mal fou qu'elle avait eu pour venir.

- Maman ne voulait pas parce que ce n'est pas convenable, paraît-il. Je vous demande un peu quel mal il y a à ça. Mais il faut croire que sous l'ancien régime cela ne se faisait pas. Ils sont drôlement embêtants les gens de l'ancien régime, mon pauvre Charles ! Je vais donc devenir républicaine, révolutionnaire, anarchiste. Si j'avais vécu avant quatre-vingt-neuf je serais partie pour l'Amérique vivre avec les sauvages et guerroyer contre les Anglais pour la liberté.*

Sans ôter à Agathe ses illusions sur le rigorisme des mœurs sous ce fameux ancien régime, je lui demandai comment elle avait fait pour mener à bien son projet.

- J'ai dit que c'était mon devoir, répondit-elle, de venir te soigner, puisque j'étais la cause de ton mal.*
- Toi ?*
- Oui, si je ne t'avais pas forcé à monter à cheval ce jour où tu ne voulais pas...*
- Tu ne dois pas avoir de remords, va. Si c'est de ta faute, c'est de très loin... Et ta mère ? Elle s'est contentée de cet argument ?*
- J'ai oublié de le lui demander et d'attendre qu'elle me le dise. Je me suis enfuie à l'anglaise.*

⁷⁵ : Une canéphore est, dans l'Antiquité, une jeune fille attachée au service d'Athéna, notamment lors de la procession des panathénées. A l'origine le mot canéphore signifie « porteuse de corbeille » car, effectivement, ces jeunes filles portaient, sur leur tête, des corbeilles dans lesquelles se trouvaient les offrandes : nourriture, couteaux, etc. Les canéphores étaient réputées pour leur beauté.

XVII

L'endeman, de matin, ère encaro au jas em'un pauquet de fèbre, quand piquèron à ma porto. Cridère d'intra e veguère parèisse Agueto emé li rouito i gauto, (mountavo e descendié jamai lis escalie autramen que dous pèr dous) e couifado à la voulouna de Diéu.

- Bonjour, vièi. Fas encaro la marchò de flanc d'aquéstis ouro, feiniantas. Coume sian ?
- Ni miés, ni pus mau, dóutour, e vous ?
- Oh ! Iéu, vai sèmpre bèn.
- Siés urouso. De qu'èi que me vau l'ounour de ta vesito tant matin ?
- Tant matin ? À dès ouro ? Vène pèr te vèire. Voudriés pas belèu qu'abandonèsse mi malaut avans que sigon gari.
- Alor es serious, fas de medecino ? Emai te fagon pas un proucès pèr l'eiserça ilegalamen.
- Oh ! Ai mi papié en règlo. E meme siés lou proumié que me baie l'óucasioun de moustra moun saupre-faire.
- T'assegure qu'auriéu bèn voulountié ceda aquel ounour en quauque autre.

Assetado sus lou pèd de moun lié, tout en relevant d'un gèste de caneforo si treno folo, me racountè la peno qu'avié agudo pèr veni.

- Mama voulié pas perqu'es pas counvenènt, parèis. Vous demande un pau lou mau que i'a. Mai es de crèire que souto l'encian regime acò se fasié pas. Soun bravamen enfetant li gènt de l'encian regime, moun paure Charle ! Tambèn vène republicano, revoulucionàri, anarchisto. Aguèsse viscu avans quatre-vint-nòu sariéu partido pèr l'Americo viéure emé li sóuvage e guerreja contro lis Anglés pèr la liberta.

Sènso leva à-n-Agueto lis ilusioun qu'avié sus lou rigourisme di mour d'aquéu famous encian regime, ié demandère coume avié fa pèr segui soun idèio.

- Ai di qu'èro moun devé, respoundegùè, de te veni sougna, bord qu'ère l'encauso de toun mau.
- Tu ?
- O, se t'aviéu pas fourça à mounta ' chivau aquéu jour que vouliés pas...
- As pas à-n-avé de remors, vai. S'es ta fauto, es de tant liuen... E ta maire ? S'es acountentado d'aquelo resoun ?
- Ai óublida de ié demanda e d'espera que me lou diguèsse. Me siéu esbignado à l'angleso.

Sur ce la jeune fille sauta sur ses pieds et se mit à passer en revue tout ce qui se trouvait dans la chambre, en faisant ses réflexions.

- *De qui est ce portrait ?*
- *De mon ami Pouthier.*
- *Il a l'air intelligent, mais... à sa façon. Et celui-là ?*
- *Monsieur Domergue.*
- *Mon Dieu ! Il doit jouer les traîtres au théâtre de Cabris.⁷⁶*
- *Il est avocat.*
- *Et celui-ci ?*
- *Ah ! Celui-ci c'est le sympathique Sauvan qui édita mes Chants ligures.*
- *Il a la tête d'un amateur de bouillons.^m Il est gras comme un coq d'Inde.*
- *Méchante, va ! Cela vaut bien la peine que je te dédicace des livres.*
- *Ah ! Ah ! Et cette belle femme coiffée d'une fougasse ? Est-ce l'une de tes nombreuses bonnes amies ? Est-ce Justine, Augustine ou Jeanne A***, la rousse ? Pas mal ! Elle a presque une tête de veau, avec un filet d'huile, une pincée de persil et beaucoup de vinaigre, certains l'apprécient.*
- *Allons, allons, dis-je malgré tout en riant, alors que j'étais excédé par ce bavardage de fille excitée – cette femme, ce n'est pas ce que tu crois. C'est la femme de Sauvan.*
- *Mais alors, les nommées Augustine, Justine et Jeanne A***, n'y a-t-il pas moyen de voir leurs minois ?*
- *Tu y tiens tant que ça ?*
- *Oui.*
- *Et bien, tu seras obligée de faire comme si tu n'y tenais pas. Je ne les ai pas.*
- *Tu m'en donnes ta parole ?*
- *Oui.*
- *Il fallait donc qu'elles soient bougrement laides pour que tu aies peur de garder leurs photos. Elles devaient avoir des nez longs d'ici jusqu'à Nice, des billots à la place des jambes, des crinières en guise de chevelure.*
- *Ah ! Assurément, il en manquait beaucoup qu'elles soient aussi jolies et aussi gracieuses que toi.*
- *C'est vrai ?*

Et pour cacher le rouge que le plaisir de cette flatterie lui peignait sur les joues, elle commença à fouiller dans mes tiroirs. Elle parlait, riait, agitait les bras, sortait mon linge, le posait un peu partout, sur la table, sur les chaises, à même le sol. Elle le rangeait ensuite par piles et l'enfermait de nouveau dans les armoires.

- *Oh ! Quel désordre ! disait-elle. Les hommes, allez, vous n'êtes que des gâcheurs. Les bas sont dans les mouchoirs, les chemises de jour au milieu de celles de nuit. Allons ! Voilà qui est réparé. Et que je ne t'y reprenne plus.*

76 : Cabris est une commune des Alpes-Maritimes située à une trentaine de kilomètres de Cannes.

m : En termes de librairie et de journalisme, les *bouillons* sont les exemplaires qui ne s'écoulent pas et qui se vendent en tant que vieux papiers.

Em'acò la jouveineto sauté sus si pèd e se meteguè à passa en revisto tout ço que i'avié dins la chambro, en fasènt si refleissioun.

- De quau es aquéu retra ?
- De moun ami Pouthier.
- A l'èr inteligènt, mai... à sa maniero. E aquéu ?
- Moussu Doumergue.
- Boudiéu ! Dèu jouga li traite au tiatre de Cabris.
- Es avocat.
- E 'iceste ?
- Ah ! Eiceste es lou brave Sauvan que m'editè mi *Cant ligour*.
- A bèn la figuro d'un moussu qu'es amateur de *bouioun*.^m Es gras coume un gabre.
- Marrit péu, vai ! Vau la peno que te dedique de libre.
- Ah ! Ah ! E aquelo bello dono couifado d'uno fougazo ? Es uno de ti noumbróusi bònis amigo ? Es Justino, Agustino o Jano A***, la rousso ? Pas mau ! A un pau forço uno tèsto de vedèu, mai em'uno raiado d'òli, un pessu de juvert e forço vinaigre, i'a de gènt que l'amon.
- Anen, anen, diguère en risènt, mau-despié que n'aguèsse, d'aquéu barja de fiheto en bello imour – aquelo femo es pas ço que te creses. Es la mouié de Sauvan.
- Mai alor, li noumado Agustino, Justino e Jano A***, i'a pas mejan de vèire si mourroun ?
- Ié tènes tant qu'acò ?
- O.
- E bèn, saras fourçado de faire coume se ié teniés pas. Noun lis ai.
- Me n'en baies ta paraulo ?
- O.
- Falié dounc que siguèsson bougramen laido pèr que agues crento de garda si foutougrafio. Devien avé de nas d'eici à Niço, de plot en plaço de cambo, de creniero en guiso de cabeladuro.
- Ah ! Segur, s'en mancavo forço que siguèsson tant poulido e tant gènto que tu.
- Verai ?

E pèr escoundre li rouito que lou plasé d'aquelo flatarié ié pintavo i gauto, acoumencè de furna dins mi tiradou. Charravo, cacalassavo, brassejavo, sourtié moun linge, lou pausavo un pau pertout, sus la taulo, sus li cadiero, au sòu meme. Lou renjavo pièr pèr tiero e l'estremavo tourna-mai.

- Oh ! que desordre ! Fasié. Lis ome, ve, sias que de pasto-mourtié. Li debas soun dins li moucadou, li camiso de jour entre aquéli de niue. An ! vaquito qu'es adouba. E que t'arribe mai.

m : En terme de librarie e de journalisme, li *bouioun* soun lis eisemplari que se chabisson pas e que se vèndon coume vièi papié.

- *Mais tu es un trésor, Agathe. Tu me soignes, tu ranges mes habits... Si un jour je me marie il faudra que je cherche une petite femme comme toi.*
- *Mon mari, tu n'es pas dégoûté. Crois-tu qu'il existe une douzaine d'Agathe ? Tiens ! Qu'y a-t-il là-dedans ?*

En remuant mes papiers sans ménagement elle avait mis à jour au fond de mon secrétaire un petit coffre en fer et elle me le montrait en espérant que je le lui ouvrirais ; mais comme je fis semblant de ne pas comprendre la demande, elle s'imagina avoir découvert le pot-aux-roses.

- *Tu ne veux pas me faire voir ce qu'il y a là-dedans ?*
- *Je ne peux pas. C'est un secret d'Etat : les papiers d'une conjuration de nihilistes contre le Tsar.*

Là, ça dépassait les bornes. Les poings sur les hanches, la belle se retourna :

- *Ah ! Allons donc. Pour qui me prends-tu ? Te moques-tu de moi ?*
- *Tu sais bien que je ne me le permettrais pas.*
- *C'est ça, oui ! Ça te gênerait peut-être. Quand même, tu n'as pas la prétention de me faire avaler cette couleuvre !*
- *C'est la vérité pure et simple.*

Plus je voyais qu'elle tenait à connaître le contenu du coffret, moins je faisais mine de vouloir le lui montrer.

Ceci me servit, car je m'aperçus qu'il y avait un peu de jalousie dans son entêtement et la jalousie, dans un tel cas, ne me chagrinait pas. On est jaloux que par rapport à une personne qu'on aime.

J'en demande pardon à tous les gens de l'ancien régime, mais je me crus en droit, en tant que principal intéressé, d'aider ce sentiment naissant – que j'attendais depuis si longtemps – à venir au monde.

- *Agathe, je te donnerai la clé de ce coffret à une seule condition.*
- *Laquelle ?*
- *Tu me donneras un baiser.*
- *Tiens, dit-elle un peu déçue, ça alors ! En voilà une idée ! Je ne tiens pas tant que ça à connaître tes secrets de Polichinelle...*
- *Bien au contraire.*
- *... Mais parce qu'il est souvent dangereux de refuser aux malades ce qu'ils désirent beaucoup.*
- *Belle âme, va !*

Avec la sublime pudeur de l'innocence, la mignonne s'approcha de moi et me présenta son front tout en attrapant la clé que je lui tendais. Elle m'en avait autorisé un, mais en allant vite, j'eus le temps de lui en faire deux et la jeune folle alla à rapidement ouvrir le trésor. Elle n'y trouva rien d'autre que mes quittances du temps où j'étais étudiant. Pensez un peu la tête qu'elle fit.

- *Oh traître ! Tu m'as eue. Rends-moi mon baiser et vite.*

Je ne demandais pas mieux. De mon bras sain je l'attrapai et, la pressant contre moi, je dévorai de baisers ardents son front, ses paupières, ses joues et son

- Mai siés un tresor, Agueto. Me sougnes, me metes mi abihage en ordre... Se 'n cop me maride faudra que cerque uno femeto coume tu.
- Moun ome, siés pas degousta. Te creses que n'i'a de dougeno d'Agueto ? Tè ! Que i'a 'qui-dedins ?

En bourroulant mi papié sènso ges de meinajamen avé destousca au founs de moun secretàri un pichot cofre de ferre e me lou moustravo esperant que lou ié durbiguèsse ; mai faguère semblant de pas coumprendre la counvidacioun, ço que fai que s'imaginè d'avé trouba lou pot-di-roso.

- Me vos pas faire vèire ço que i'a aqui dintre ?
- Pode pas. Es un secrèt d'Estat : li papié d'uno counjuracioun de nihilisto contro lou Csar.

Aquelo passavo l'osco. Li poung sus lis anco, la bello se revirè :

- Ah ! ç'anen. Pèr quau me prenes ? Te trufes de iéu ?
- Sabes bèn que me lou permetriéu pas.
- Eto ! Te geinariés. Enfin, as pas la pretencioun de me faire avala 'quest coulobre !
- Es la verita puro.

Au mai vesiéu que tenié à saupre ço que caupié la bouiteto, au mens fasiéu mino de voulé lou ié leissa vèire.

Eiçò me serviguè, car m'aperçuvère que i'avié tant sié pau de jalousié dins soun testardige e la jalousié, dins l'espèci, me fasié pas peno. Sias jaloux que vis à vis d'uno persouno qu'amas.

N'en demande bèn perdoun en tóuti li gènt de l'encian regime, mai me creseguère en dre, coume principau interessa, d'ajuda aquéu sentimen nouvelet – qu'esperave despièi tant de tèms – à veni au mounde.

- Agueto, te dounarai la clau d'aquéu coufret à-n-uno coundicioun.
- Queto ?
- Me faras un poutoun.
- Tè ! diguè lougeiramen mouqueto, preisèmple ! N'en vaquito uno d'idèio ! Es pas que tèngue tant qu'acò à saupre ti secrèt de Poulinchinello...
- Au countràri.
- ... Mai pèr ço qu'èi souvènti-fes dangeirous de refusa i malaut ço que desiron forço.
- Bon amo, vai !

Emé la sublimo impudour de l'innoucènci, la mignoto s'avansè de iéu e me pourgiguè soun front tout en agantant la clau que ié semoundiéu. Me n'avié permés un, mai en anant vite, aguère lou tèms de n'i'en faire dous e la fouletouno anè à grand dèstre durbi lou tresor. Ié troubè rèn mai que mi quitanço dóu tèms qu'ère estudiant. Jujas un pau la tèsto que faguè.

- O jusiòu ! M'as enganado. Rènde-me moun poutoun e lèu.

Demandave pas miés. De moun bras san l'agantère e, la sarrant contro iéu, devouriguère de bais calourènt soun front, si parpello, si gauto e soun còu. Elo, lis iue

cou. Elle, les yeux fermés, la poitrine haletante, elle me laissait faire ; c'était une bénédiction.

- On dirait que ça te plaît, mon amie.*
- Moi ! s'écria-t-elle avec indignation que j'avais tout lieu de croire factice, moi ! Ah, certainement pas ! Seulement, tiens, j'aime la justice par-dessus tout. Tu m'avais trompé sur la marchandise, il convenait donc que tu m'en restitues le prix.*
- Oui, mais pour deux baisers que je t'avais donnés je t'en ai remboursé peut-être vingt.*
- Idiot, les dix-huit autres sont pour les dommages et intérêts.*

Je ne conseillerai pas aux malades de recevoir dans les mêmes conditions que moi les demoiselles qu'ils aiment car ils s'y prendraient bien mal pour faire tomber leur fièvre ; loin s'en faut.

M. de Bernard vint me sauver, bien malgré moi d'ailleurs. Il avait appris mon accident et il venait prendre de mes nouvelles. Voyant que j'avais encore suffisamment de force pour tenir une conversation, il en profita pour me raconter que la veille il avait tué deux perdreaux d'un seul coup de fusil.

Pendant qu'il parlait, Agathe feuilletait un de mes livres de comptes et quand le vicomte fila, elle me dit :

- Je n'aurais jamais cru que vous les étudiants, vous étiez si charitables. A chaque page je lis : « bonnes œuvres : dix francs, cinq francs, vingt francs... »*
- Cela te prouve qu'il ne faut jamais juger les gens sur les apparences, répondis-je en me mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire.*

*Le montant de ces « bonnes œuvres » était bien le portrait le plus fidèle qu'il me restait de Justine, Augustine et de Jeanne A***.*

barra, lou sen boulegadis, me leissavo faire qu'èro uno benedicioun.

- Dirien que ié prenes plasé, 'migueto.
- Iéu ! s'escridè em'uno endignacioun qu'aviéu forço resoun de crèire apoucrifo, iéu ! Ah, pamai ! Soulamen, ve, ame la justico mai que tout. M'aviés troumpado sus la marchandiso, counvenié dounc que me n'en rendeguèsses lou pres.
- O, mai pèr dous poutoun que t'aviéu baia te n'ai remboursa belèu vint.
- Gournaud, li dès-e-vuech àutri soun pèr li daumage-interèst.

Counseiarai pas i malaut de reçaupre dins li mémi coundicioun que iéu li damisello qu'amon car aurién pas capita l'estè pèr faire cala la fèbre ; tant s'en manco.

M^a de Bernat me venguè sauva, bèn mau-grat iéu d'aiours. Avié après moun escaufèstre e venié prendre de mi novo. Vesènt qu'aviéu enca proun forço pèr sousteni uno counversacioun, n'aproufichè pèr me racounta que la vèio avié tuia dous perdigau d'un soulet cop de fusiéu.

Dóu tèms que parlavo, Aguetto fueietavo un de mi libre de comte e quand lou viscomte aguè fila, me diguè :

- Auriéu jamai cresegu que lis estudiant, siguessias tant caritable. À cado pajo vese : « bònis obro : dès franc, cinq franc, vint franc... »
- Acò te provo que fau jamai juja li gènt sus lou deforo, respoundeguère en me moussigant li labro pèr pas esclafi lou rire.

Lou mountant d'aquéli « bònis obro » èro bèn lou retra lou mai semblant que me soubrière de Justino, d'Agustino e de Jano A***.

XVIII

Agathe tint parole. Tant que je ne fus pas complètement guéri elle me soigna avec l'aide de M. Blanc et je vous assure que souvent je me tordis de rire alors que docteur et doctoresse étaient en consultation.

Dans un premier temps mes parents avaient trouvé un peu bizarre que la jeune fille entre ainsi dans ma chambre alors que j'étais encore au lit ; mais la belle avait une façon si naturelle de faire les choses les moins naturelles que personne n'en souffla mot. D'ailleurs, comme le capitaine me l'avait dit, ils comptaient bien nous marier ensemble et je pense qu'ils savaient que leur but allait être atteint.

Enfin, un beau jour, on me débarrassa de mon appareil. Quel plaisir quand je pus de nouveau bouger mon malheureux bras ! Je le regardais comme un ami très cher que j'aurais perdu de vue depuis trente ans. Il aurait fallu voir le soin avec lequel je m'efforçais de ne le cogner nulle part, tant j'avais peur de le casser encore. S'il avait été en verre je n'aurais pas agi différemment.

L'après-midi même de ce jour j'allai remercier Agathe du mal qu'elle s'était donné pour moi et je la retrouvai sur son île en train de travailler à ce fameux tableau qui, depuis bientôt un an, était sur son chevalet.

- J'ai une nouvelle à t'apprendre, me dit-elle immédiatement. Miette se marie.*
- Pas avec l'un de mes amis, au moins ?*
- Pourquoi ?*
- Parce que si c'était le cas je me verrais contraint de faire au pauvre homme un utile cadeau de noces : six pans de bonne corde de chanvre toute neuve avec un clou, et un gros...*
- Oh ! Qu'est-ce que tu es méchant, va ! s'écria-t-elle en riant. As-tu encore les cerises sur le cœur ?*
- Tout juste. C'est vous qui vous en êtes empiffré et c'est moi qui les ai sur l'estomac.*
- Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est que le jeune homme en question est de Paris.*
- Mon Dieu je vous rends grâce ! La vengeance du Midi est donc enfin arrivée ! Et toi, Agathe, quand est-ce que tu en fais autant ?*
- Oh ! Moi, jamais.*
- Jamais ? Et pourquoi ?*
- Parce que je ne trouverai jamais un homme qui veuille de moi.*
- Et la raison ?*
- Ah ! La raison est que quand les prétendants entendront les conditions que je leur imposerai ils me tireront leur révérence et s'enfuiront.*
- Ça alors ! Je serais curieux de connaître ces conditions stupéfiantes.*
- Je te les dirai un jour où tu auras été gentil.*
- Et si tu rencontrais un jeune homme qui accepterait tout ce que tu voudras lui imposer ?*
- Eh ! Je le prendrais. Toutefois je ne le rencontrerai pas.*

XVIII

Agueto tenguè paraulo. Tant que siguère pas coumpletamen gari me sougnè emé l'ajudo de M^u Blanc e vous asseure que souvènti-fes m'estrassère dóu rire alor que dóutour e dótoutouresso èron en counsulto.

D'en-proumié mi gènt avien trouba un pau bijarro aquelo maniero de la chatouno d'intra 'nsin dins ma chambro alor qu'ère encaro au lié ; mai la drolo avié 'n biais tant naturau de faire li causo li mens naturalo que degun boufè mot. D'aiours, coume lou capitàni me l'avié di, coumtavon bèn nous marida ensèn e m'es de crèire que se vesien brula de la toco.

Enfin, un bèu jour, me desbarrassèron de moun aparèi. Que chale quand lou pousquère boulega tournamai aquéu bras malurous ! Lou regardave coume un ami bèn car qu'auriéu perdu de visto despièi trento an. Aurié faugu vèire lou siuen que me dounave de lou turta en-liò, crento que se roumpèsse mai. Sarié esta de vèire qu'auriéu pas fa autramen.

Lou tantost meme d'aquéu jour anère gramacia Agueto de la peno que s'èro dounado pèr iéu e la troubère dins soun isclo en trin de trabaia à-n-aquéu famous tablèu que, despièi tout-aro un an, èro sus lou chivalet.

- Ai uno novo à t'apprendre, me diguè autant lèu. Mieto se marido.
- Pas em'un de mis ami, au mens ?
- Perqué ?
- Perqué s'acò devié èstre me veiriéu fourça de faire au mesquin uno douno novialo utilo : sièis pan de bono cordo de canebe touto novo em'un clavèu, di gros...
- Oh ! que siés marrit, vai ! s'escriè en risènt. As encaro lis agroufioun sus lou cor ?
- Acò's acò. Es vautre que li braferias e 's iéu que lis ai sus lou pitre.
- Tout ço que sabe, reprenguè, es que lou jouvènt en questioun es de Paris.
- Moun Diéu vous rènde gràci ! Enfin es dounc arriba lou revenge dóu Miejour ! E tu, Agueto, quouro n'en fas autant ?
- Oh ! iéu, jamai.
- Jamai ? E perqué ?
- Perqué troubarai jamai un ome que vogue de iéu.
- E la resoun ?
- Ah ! la resoun es que quouro li pretendènt ausiran li coundicioun que ié farai me tiraran sa reverènci e prendran d'aquelo erbo.
- Preisèmple ! Sariéu curious de li saupre aquéli coundicioun espantaïanto.
- Te li dirai quauque jour que saras esta bèn brave.
- E se rescountraves un jouvènt qu'aceitèsse tout ço que ié voudras impausa ?
- Eh ! lou prendriéu. Soulamen lou rescountrarai pas.

– *Qui sait ? Les hasards sont nombreux.*

– *Et les espoirs si fous.*

Nous discutâmes ainsi jusqu'à ce que, le soir étant tombé, elle soit obligée de remettre au lendemain la suite de son travail.

Le capitaine me retint pour souper. Puis, lorsque je partis, Agathe voulut me raccompagner jusqu'au grand chemin ; elle siffla Diane et son chiot – qui était devenu un beau et grand chien – et mit son bras autour de moi.

Alors que nous arrivions à l'endroit où le Béal se jette dans la Siagne, une incroyable odeur de tubéreuse nous monta au nez. A droite, aussi loin que l'étoile de Vénus permettait de voir, on apercevait – en rangs comme il se doit – les tiges fines et souples de ces plantes, couronnées de clochettes blanches que le vent secouait doucement.

D'un commun accord nous nous assîmes sur l'herbe et nous restâmes un moment sans prononcer une seule parole, admirant cette nuit merveilleuse, véritable nuit de Grèce.

Le ciel, plein d'étoiles et coupé en deux par la voie lactée, avait cette clarté surnaturelle qui laisse songer à un monde invisible à notre pauvre regard d'humain. Au fond, à gauche, on entendait la rivière clapoter sur les cailloux de son lit, là-bas, derrière un rempart de peupliers blancs et de figuiers sauvages. Et dans toute la campagne on voyait à profusion, telles des étincelles, voler les lucioles qui, en guise de plaisanteries, passaient leur petite lumière sous mon nez, et semblaient dire :

– *Allez ! Allez ! Venez le voir celui qui trouvait le vicomte de Bernard stupide de ne pas parler d'amour à une belle femme qui était à ses côtés. Si nous ne nous trompons pas il fait exactement pareil.*

Mais je ne le fis pas longtemps. Tout en rêvassant, Agathe, comme cela lui arrivait souvent dans ces cas-là – avait posé sa jolie tête sur mon épaule et moi j'avais pris dans mes mains ses petits doigts sculptés comme des fuseaux et, parfois, je les sentais trembler. Cette odeur de tubéreuse ainsi que le parfum de chair vierge qui s'échappait du corsage ouvert de la mignonne, me montaient à la tête comme si j'avais attrapé un coup de soleil. Je sentais circuler dans mes veines une brûlure qui m'ôtait tout courage, toute force, et je demeurais là, aspirant à plein nez ces senteurs enivrantes, ne pensant plus à rien, ne souhaitant qu'une seule chose : que cet état dure à jamais.

Soudain un léger souffle de vent, léger comme l'haleine d'un nourrisson dans son berceau, vint faire flotter l'une des mèches décoiffées d'Agathe jusque sur ma joue. Au contact soyeux de ces cheveux follets je perdis la tête. Je passai un de mes bras autour de son cou, je la serrai contre ma poitrine et, fou d'amour, je lui donnai l'une après l'autre une ribambelle de baisers qui la faisaient frémir.

– *Oh ! Mon Agathe, comme je t'aime ! Dis-moi, m'aimes-tu aussi un peu, toi ?*

Pour réponse elle me présenta ses belles lèvres et, exalté, j'y déposai mon premier baiser de fiancé.

– *Que je suis heureux, ma chérie ! Tu vois bien que tu l'as rencontré celui qui accepte, même sans les connaître, toutes les conditions.*

– Quau saup ? Lis asard soun tant grand.

– E lis espèr tant fòu.

Charrerian ansin jusco que, lou jour aguènt fali, siguèsse óublijado de remetre à l'endeman la seguido de soun trabai.

Lou capitani me retenguè à soupa. Pièi, quand partiguère, Agueto vouguè veni me faire coumpagno fin qu'au grand camin ; siblè Diano emé soun cadèu – qu'èro devengu un bèu chinass – e me prenguè à la brasseto.

Coume arribavian au rode que lou Biau se jito dins Ciagno, uno espetaclouso óulour de tuberouso nous arrapè i narro. À man dèstro, tant liuen que lou lugar nous permetié de vèire, s'aperçuvié – enregado coume se dèu – li tijo primo e souplo d'aquéli planto, courounado de campaneto blanquinello que l'auro gangassavo plan-plan.

D'un acord coumun s'asseterian sus l'erbo e isterian uno passado sèns dire uno paraulo, amirant aquelo niue meravihouso, vertadiero niue de la Grèço.

Lou cèu, clafi d'estello e coupa en dous pèr lou camin de Sant Jaume, avié 'quelo reflamour subre-naturalo que vous fai pantaia de mounde invisable à nosto pauro umanita. Dins lou founs, à nosto gaucho, s'entendié la ribiero cacaleja sus li code de sa maire, eila, darrié 'n bàrri d'aubo e de figuiero-fèro. E dins tout lou campèstre se vesié, talo que de belugo, voulastreja à bèl èime li luseto que, galejarello, venien me passa soun lumenoun souto lou nas, fasènt mino de dire :

– D'aut ! d'aut ! Venès lou vèire aquéu que troubavo lou viscomte de Bernat tant nèsci de pas parla d'amour à-n-uno bello chato qu'avié à soun caire. Se noun nous enganan fai tout parié.

Mai lou faguère pas longtèms. Tout en revassejant, Agueto, coume i'arribavo souvènt dins aquéli cas – avié pausa sa bello tèsto sus moun espalo e iéu aviéu pres dins mi man si pichot det escrincela en fus e, de fes que i'avié, li sentiéu tremoula 'quéli detoun. Aquelo óudour de tuberouso emé lou prefum de car vierge qu'escampavo lou jougne badant de la mignoto, m'entestavon coume s'aviéu aganta un cop de soulèu. Me sentiéu courre dins li veno uno cremesoun que me levavo touto voio, touto forço, e restave aqui, aspirant à plen de narro ésti sentour enebrianto, pensant plus en rèn, souvetant qu'uno soulo causo : qu'aquel estat durèsse à toustèms.

Subran un boufa d'aire menu, menu coume l'alèn d'un ninoi à la bressolo, venguè faire flouta uno di mècho despenchinado d'Agueto jusco sus ma gauto. Au touca sedous d'aquéli péu foulatin perdeguère la tèsto. Passère un de mi bras autour de soun còu, l'esquichère contro moun pitre e, fòu d'amour, ié dounère cop sus cop uno tiero de poutouno que la fasien ferni.

– Oh ! Moun Agueto, coume t'ame ! Digo, m'ames peréu un pau, tu ?

Pèr responso me semoundeguè si bèlli bouco e, sglaria, ié meteguère moun proumié bais d'afiança.

– Que siéu uros, 'migueto ! Vèses bèn que l'as rescountra aquéu qu'aceito, meme sèns li saupre, tóuti ti coundicioun.

Il fallait s'attendre à quelque surprise de taille avec cette chevrette folâtre. D'un air mi-figue mi-raisin, elle me rétorqua :

– Comment ! Tu veux m'épouser, toi !

Je tombai des nues, vous pensez bien. Puis je me risquai à lui demander :

– Pourquoi pas ?

*– Et tu crois que je voudrais d'un mari qui appelle sa pipe Titine et qui a fait des vers à une Jeanne A*** ? Mais jamais de la vie. Cela pourrait me compromettre.*

*– Eh ! Au contraire. Ce qui pourrait te compromettre, finalement, ce serait qu'on te voie sans cesse errer comme tu le fais avec moi, moi qui appelle sa pipe Titine et qui ai fait des vers à une Jeanne A***. Que veux-tu que disent les gens si tu deviens ma petite femme, ma petite épouse chérie ?*

– C'est vrai. Il vaut mieux que nous nous mariions.

En disant cela, ma fiancée toute contente de la peur qu'elle venait de me faire pour s'amuser un peu de mon hébètement, m'abandonna sa petite main.

A la clarté des lucioles, un vieux grillon qui avait passé sa vie dans les tas de blé que les amoureux volent la nuit,⁷⁷ écrivit notre contrat sur les pétales de ces tubéreuses qui embaumaient ; les étoiles en furent les témoins et, tout là-haut, le bon Dieu le nota dans son registre.

⁷⁷ : Dans le texte provençal, Raimbault s'amuse avec l'expression consacrée « faire de blad de luno » qui signifie à l'origine « voler du blé pendant la nuit », « commettre un larcin domestique ». Par extension, ce blé volé peut être un blé plus « érotique » – celui, justement, qu'on dérobe sous la lune, la nuit (comme c'est le cas dans les amours de Mars et de Vénus dans la mythologie). Poliment Frédéric Mistral propose la traduction de « commettre un larcin amoureux » (*Tresor dóu Felibrige*). Spécialiste, visiblement, de ces choses amoureuses, le grillon a passé sa vie dans les tas de « blé de lune » que les amants volent la nuit...

Falié sèmpre s'atèndre en quauque espantamen em'aquelo cabreto fouligauo.
Em'un èr mita figo, mita rasin, me repliquè :

– Coume ! Vos m'espousa, tu ?

Toumbère de moun aut, pensas. Pièi m'asardère à ié demanda :

– Perqué nàni ?

– E te creses alor que voudriéu d'un ome qu'apelo soun cachimbau *Titino* e qu'a fa de vers à-n-uno Jano A*** ? Mai jamai de la vido. Acò proudrié me coumproumetre.

– Eh ! au countràri. Ço que poudrié te coumproumetre, à la fin di fin, sarié que te veguèsson de-longo barrula coume fas emé iéu, iéu qu'apele moun cachimbau *Titino* e qu'ai fa de vers à-n-uno Jano A***. Que vos que digon li gènt se 'n cop siés ma femeto, ma pichoto mouié escarido ?

– Es vrai. Vau mai que se mariden.

Acò disènt, ma nòvio touto risouletto de la pòu que venié de me faire pèr s'amusa un brigouloun de moun atupimen, m'abandounè sa maneto.

À la clarour di lusetto, un vièi grihet qu'avié passa sa vido dins li cuco de blad de luno, escriéguè noste countrat sus li petalo d'aquéli tuberouso qu'embaimavon ; lis estello n'en siguèron temouin e, amount, lou bon Diéu lou marquè au cartabèu.